

Master 1 de Sciences et Technologies, mention
Aménagement, Urbanisme et Développement des Territoires (AUDT)
Spécialité : Aménagement Touristique et Valorisation des Sites (ATVS)

La valeur du patrimoine dans la vieille ville de Naplouse, en Cisjordanie.



DIEVAL Marie - 2014- 2016.

Tuteurs de stage : Pauline Bosredon et Marie-Thérèse Gregoris.

Tuteurs professionnels : Benoit Poncelet et Vincent Bassez.

IAUL INSTITUT
D'AMÉNAGEMENT &
URBANISME
DE LILLE
Département de l'UFR de Géographie

caue
NORD

Remerciements

J'adresse mes remerciements aux personnes qui m'ont aidé dans la réalisation de ce mémoire.

En premier lieu, je souhaite remercier Pauline Bosredon et Marie-Thérèse Grégoris, mes professeurs, en particulier pour avoir retenu ma candidature, et m'avoir permis de vivre cette aventure exceptionnelle. Je les remercie également pour leurs conseils et leur suivi tout au long de mon parcours universitaire.

Je remercie également Benoit Poncelet, et Vincent Bassez, ainsi que toute l'équipe du CAUE du Nord, pour nous avoir accueillies, Louise Dalmont et moi, dans leur structure. Leur pédagogie et la confiance qu'ils nous ont accordée nous ont permis d'apprendre beaucoup. Je remercie également Sidonie Caquant pour son suivi, et surtout pour son soutien dans nos moments de doutes en termes de coopération.

Je suis également très reconnaissante de l'accueil que les naplusis nous ont offert. Je les remercie pour leur aide dans l'avancement de notre travail et leur bienveillance à notre égard. Je pense particulièrement à Ali Abdelhamid, directeur de l'URPU, à l'Université an-Najah de Naplouse, pour sa présence et pour son rôle dans la coopération. Mes pensées vont également vers Ayman Shakaa, qui a su prendre soin de nous, nous a aidé à notre intégration sur place. Egalement, un grand merci à Naseer Arafat, pour sa gentillesse et sa patience. Merci pour le temps qu'il a passé à nous raconter l'histoire et de la fabrique du territoire naplusis.

Mes pensées vont également vers les acteurs de la coopération à Naplouse. En particulier, Rania Taha, en charge du service patrimoine dans la vieille ville de Naplouse, ainsi que Sameh Abdo et Islam Abuzant, ses ingénieurs, qui ont su prendre le temps pour répondre à mes questions, et me faire visiter la vieille ville dans les moindres détails.

Je remercie également Louise Dalmont, pour cette cohabitation, pour le travail que nous avons fourni ensemble et pour ce voyage exceptionnel que nous avons partagé. Je pense également à nos amis naplusis, Ameer Abu Aisheh, Hala Shattawi et Hoda Jarrar.

Je tiens tout particulièrement à remercier ma famille, pour leur soutien, et pour la confiance qu'ils m'ont accordée en me voyant partir pour la Palestine. Je remercie mes parents, ma sœur et mes deux frères pour leur présence. Je remercie ma sœur, Julie, et mon cousin, Victor, qui ont eu une patience remarquable pendant la rédaction de mon mémoire. Je les remercie pour leur présence et leur rôle, dans chacun de mes projets.

Mots clefs

Patrimoine, Vieille Ville, Valorisation, Mémoire, Tradition, Religion.

Keywords

Heritage, Old City, Upgrading, Memory, Tradition, Religion

Résumé

Le paysage de la vieille ville de Naplouse est riche d'une architecture particulière. De manière historique, l'attachement des nablusis à leur identité s'effectue par le biais de valeurs immatérielles. Pourtant, depuis quelques années, les autorités compétentes semblent prendre en compte la valeur matérielle du patrimoine, dans une volonté de mise en valeur. Le mouvement de modernisation, suivi des conditions politiques, renvoient les palestiniens à un attachement au patrimoine matériel, et à un besoin de marquage identitaire du territoire. Ce mémoire cherche à comprendre les valeurs du patrimoine, dans un contexte de patrimonialisation.

Sum up

The landscape of the old city is rich of its specific architecture. In an historic way, the nablusis' attachment to their identity is expressed in immaterial values. Yet, since some years, relevant authorities seem to take care about material values of heritage. Their willing is to improve it. The modernism movement, melt with political issues, refers to material attachment from Palestinians. It reveals also a need to mark their identity in their territory. This report tries to understand the value of heritage, in a time of formation of heritage.

Dictionnaire des Acronymes.

C.A.U.E. – Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement.

I.A.U.L. – Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de Lille.

O.L.P. – Organisation de Libération de la Palestine.

U.R.P.U. - Urban and Regional Planning Unit

« Il y a quelque chose de particulier dans la ville de Naplouse, je voyage dans toutes les villes tous les jours, mais les gens de Naplouse sont particuliers. Ils ont quelque chose que les autres n'ont pas.»¹ En arrivant sur le territoire palestinien, ces premiers mots semblaient rassurants. Assan, notre chauffeur de taxi, a piqué ma curiosité. Que voulait-il dire par là ? Chaque ville est particulière, chaque ville possède son identité. J'ai d'abord cru qu'il essayait de nous rassurer. Nous, les deux jeunes françaises, arrivées en territoire inconnu. Pourtant, une fois sur place, ces mots se sont confirmés. Comme un sentiment inexplicable. Il y a une ambiance particulière à Naplouse. L'accueil de ses habitants et l'ambiance urbaine vous font rapidement vous sentir chez vous. Il y a une chaleur et une vie particulière difficile à décrire. Le constat d'Assan n'était qu'une première remarque. Au fil des rencontres et des échanges, nous avons été surprises de l'amitié dont les gens nous faisaient part. Mais aussi, et surtout, nous avons été touchées par la fierté que les naplusis ont de leur appartenance à ce territoire, et en particulier à la vieille ville. Ces dimensions et conceptions ont touché ma sensibilité. J'ai donc décidé d'approfondir ces questions au cours de mon voyage de deux mois.

L'appartenance commune d'une société se matérialise par des éléments reconnus de manière collective, que nous appelons aujourd'hui patrimoine. Cette dimension implique l'idée d'un héritage commun, et donc d'une mise en relation entre le présent et le passé. Elle place des objets du passé, dont l'usage est révolu, dans un cadre actuel. Elle regroupe des éléments qui ont perduré dans le temps pour diverses raisons qu'elles soient politiques, économiques ou encore sociales. Cette pérennité résulte d'un choix électif de la mémoire. La communauté choisie de manière

consciente ou non, les éléments de son histoire qu'elle souhaite transmettre, et installer au rang de symbole identitaire de leur existence.

De par cette conception, il m'a semblé évident de comprendre la valeur du patrimoine à Naplouse, pour tenter de percevoir qu'elle était son histoire, et son identité. Je me suis lancée pour défi de comprendre d'où venait la particularité de Naplouse. Cette volonté s'est accrue lorsque j'ai commencé à percevoir les enjeux qui lui étaient relatifs. Une multitude d'aspects entrent en compte dans l'analyse du patrimoine naplusis : la situation politique avec Israël, le relief important de la ville, et la richesse de l'histoire. La composante politique constitue un élément majeur dans le conflit israélo-palestinien, et dans la survie palestinienne. C'est une arme stratégique à ne pas négliger. Le comportement des habitants face à leurs richesses et leurs valeurs communes semble également déconnecté de notre perception occidentale, de l'attachement au matériel. En effet, le rapport au matériel semble être vécu d'une toute autre manière.

Le patrimoine de Naplouse est riche. Formée il y a plus de 7 000 ans, la ville abrite des trésors que les habitants eux-mêmes n'ont pas fini de découvrir. Une semaine avant notre départ, la construction d'un parking à l'est de la ville leur a fait découvrir un bâtiment romain, pour l'instant non identifié. La vieille ville en elle-même, par son architecture, et l'enchevêtrement de ses structures bâties, laisse apparaître un caractère particulier. L'attachement explicite que sa population exprime, renforce la valeur qu'on peut saisir. Pourtant, certains comportements, et une simple balade dans les rues de la vieille ville, nous laissent comprendre que ce patrimoine matériel n'est pas conservé à hauteur de ce qu'il pourrait l'être. Pourquoi l'entretien et la mise en valeur du patrimoine n'est-elle pas aussi

¹ Tel-Aviv, le 08 février 2015.

importante que dans nos sociétés occidentales ? Quels traits de ce que signifie être napluisis évoque, pour nous permettre de comprendre cette position ? Ma première orientation était de suggérer que la valeur immatérielle et symbolique primait dans la valeur accordée au patrimoine, sur l'importance de la monumentalisation, et la mise en valeur physique et matérielle. Ayant fait ces observations en arrivant, j'ai donc eu deux mois pour les confirmer, les affiner, ou les infirmer.

Mon propos est donc de comprendre l'identité de la vieille ville de Naplouse. Pour y répondre je passe donc par l'analyse de la valeur du patrimoine, comme expression d'une identité commune. Nous chercherons donc à comprendre comment se matérialise l'histoire commune ? Comment est-elle présente dans l'espace ? Comment pouvons-nous l'identifier ? Et quelle valeur pouvons-nous accorder au patrimoine ?

La définition de mon sujet de mémoire se forme avec mon approche sensible du territoire. Je l'ai construite à partir des éléments qui m'ont parlé, intriguée. Elle tente de répondre aux choses qui ont heurté ma curiosité. Si je tente d'y répondre avec une part d'objectivité et de scientificité, je sais aussi qu'une partie de mes réponses relève de mon vécu et de mon expérience à Naplouse. Ce mémoire est également une synthèse de mes rencontres, de mes échanges, de la construction que chaque personne a apportée dans l'idée que je me suis faite de Naplouse. Il n'est donc pas uniquement le résultat de mon travail, ou de lecture de travaux scientifiques. Il est aussi un regroupement de toutes les personnes qui m'ont aidée à découvrir et comprendre Naplouse. Il est le reflet de la multitude de rencontres que j'ai pu faire en si peu de temps. Il est le fruit

de la richesse des échanges qui, pendant deux mois, ont contribué à cultiver ma fascination pour cette ville et ses habitants.

Nous allons donc dans un premier temps présenter Naplouse, et son histoire, afin de comprendre d'où elle vient. Nous représenterons ensuite les termes de mon stage, afin de mieux cerner ma mission, et de présenter la formation de mon sujet de mémoire. Ensuite, nous essaierons de répondre à mes interrogations en analysant la fabrique de la ville, et les concepts liés au patrimoine appliqués à Naplouse. Nous vérifierons alors le poids de l'immatériel dans la conception urbaine. Puis, nous évoquerons l'entretien et la mise en valeur de la vieille ville. Quel est le comportement des habitants par rapport à cela ? Mais aussi, qu'elles sont les actions compétentes, et quelle position adoptent-elles ? Enfin, nous tenterons, dans une dernière partie, de percevoir les choix de transmissions effectués par la population. Notre démarche s'appuiera d'abord sur une observation extérieure des permanences de la pratique urbaine de vieille ville appliquée à la nouvelle ville. Celle-ci nous permettra de comprendre les transmissions inconscientes. Puis, nous analyserons les témoignages et entretiens que j'ai pu collecter lors de mon séjour, afin de comprendre ce à quoi les napluisis sont attachés, ce qu'ils veulent conserver de manière consciente.

Table des matières

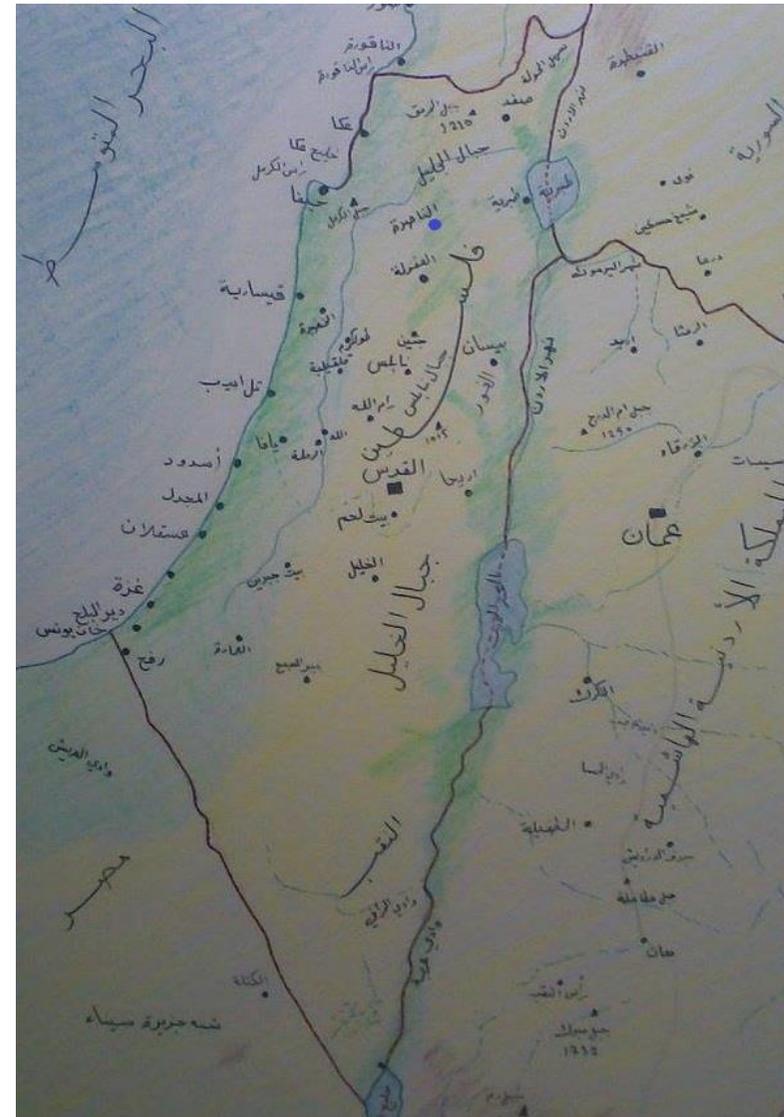
Remerciements	2
Dictionnaire des Acronymes.....	3
1. Le patrimoine à Naplouse : approche et formation du sujet.....	7
1.1. La formation du territoire napluisis.	7
1.2. Pourquoi travailler sur Naplouse ? Les cadres de la coopération Lille-Naplouse.....	15
1.3. Observations et choix de la problématique.	19
2. L'immatérialité comme principe fondateur de la société.....	25
2.1. Une construction urbaine entre tradition et religion.....	25
2.2. L'expression du patrimoine et sa transmission.....	40
2.3. Etude de la vie sociale et des savoir-faire de la vieille ville: « tout le savon de Naplouse ne te nettoie pas ».	50
3. Une vieille ville qui perd de son dynamisme et de son attractivité.	55
3.1. La déprise de la vieille ville : un enjeu majeur pour Naplouse.....	55
3.2. Le départ des populations et l'aspiration à la modernité.	64
4. La définition du patrimoine actuel dans un contexte de patrimonialisation.....	69
4.1. Observation des permanences : comparaison des modes de vie et de la construction de la vieille ville et de la nouvelle ville.	70
4.2. Le patrimoine de Naplouse selon ses habitants.....	75
Bibliographie Mémoire.....	81
Tables des Références.....	83
Annexes.....	85

1. Le patrimoine à Naplouse : approche et formation du sujet.

1.1. La formation du territoire napluisis.

Naplouse est une ville palestinienne, située à environ 60km au nord de Jérusalem, en Cisjordanie. Elle est localisée entre les monts Ebal, au Nord, et Garizim, au Sud. C'est une des plus grandes villes du pays, longtemps considérée comme la capitale économique et culturelle du pays. Selon le dernier recensement², elle compte 126 132 habitants. De par son histoire particulièrement riche, Naplouse abrite plusieurs communautés religieuses : Samaritains, Chrétiens, Musulmans.

En effet, la ville est un des foyers de population les plus anciens. L'histoire des lieux commence avec la création de Sichem, entre le IIème et Ier millénaire avant J.C.,³ à l'est de la ville actuelle. Au cours de son histoire et de son développement, Naplouse a été traversée par plusieurs conflits, changeant ainsi d'autorité à plusieurs reprises. L'empreinte religieuse, et l'attachement spirituel ont toujours été caractéristiques de ses habitants, qu'importe leur religion. Pour cette raison, le territoire actuel regroupe aussi bien des mosquées, que les traces d'anciennes églises. Si ces communautés cohabitent, la présence massive et diversifiée d'édifices religieux fut à l'origine de nombreux conflits. Sa position stratégique en termes de domination politique et de commerce génère également la convoitise.



Carte 1- Représentation de la Palestine. Islam Abuzant.

² Palestinian Central Bureau of Statistics, 2007.

³ Datation déterminée par l'actuel site archéologique de Tell Balata.

Les premiers arrivants, fondateur de Sichem, sont originaires de la péninsule arabe. Dès cette époque, le territoire est déjà associé à un attachement religieux et symbolique fort.⁴ La construction de la ville se fait autour d'un temple à la gloire du dieu Baal. Les limites de la cité sont alors définies par trois murs, construits à des périodes différentes. Au cours de cette période, la ville est attaquée plusieurs fois. Elle survit à chaque conflit, jusqu'à ce que l'attaque égyptienne l'affaiblisse. Le dynamisme de la ville revient avec l'arrivée romaine. La ville sert, dans un premier temps, à héberger les garnisons romaines. En 72 après J. C., l'empereur Vespasien crée la nouvelle ville. Le cœur de la ville est alors déplacé à l'ouest, et Sichem laisse place à Flavia Neapolis, la « Nouvelle cité de l'empereur Flavius ». La ville est alors construite selon la logique romaine⁵. Le Cardo, l'allée principale, organise la cité dans une logique de damier. Pour répondre aux contraintes de la topographie, l'expansion se fait sur un axe est ouest. En dehors des espaces résidentiels, des lieux de festivité et de divertissement, comme le théâtre, le stade ou encore l'hippodrome, sont construits. Les vestiges de ces constructions sont encore visibles sur le sol nablusis.

La période byzantine commence en 324, avec la montée de l'influence chrétienne, et la construction de nombreuses églises. A partir du IV^{ème} siècle, la ville devient le siège des évêques. A cette époque, Naplouse appartient à la Syrie, sous l'influence de l'empire d'Orient. Alors que la majorité de la population est samaritaine, de nombreux conflits religieux apparaissent. L'Eglise de la Vierge Marie est un témoin de ces affrontements. Celle-ci est située au sommet du mont Garizim, au sud-est

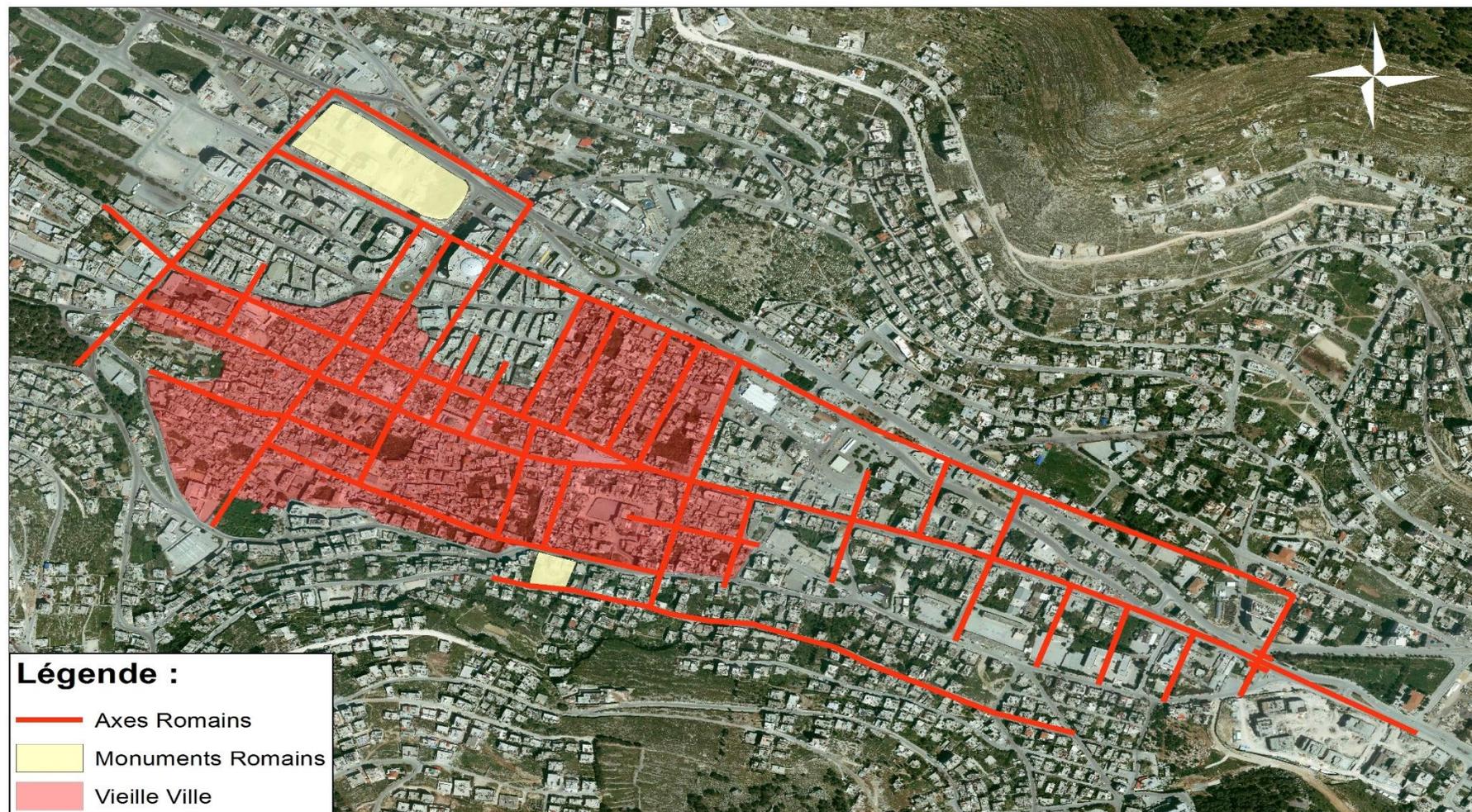
⁴ Elle est mentionnée à plusieurs reprises dans la Bible. Et les montagnes d'Ebal et Garizim sont lieux saints de la Torah.

de la ville. Zénon, en charge de Naplouse, décide de construire un monastère et une Eglise en l'honneur de Marie, la mère de dieu, au sommet du mont Garizim. Or, cette construction empêche les Samaritains d'accéder à leur lieu saint. Ces derniers s'insurgent et détruisent une partie du site.

En 636 après J.C., la ville passe sous l'autorité islamique, avec la conquête d'Amr Ibn El-Aas. Elle est alors rebaptisée « Nablus ». Une nouvelle population, venue de Perse et d'Arabie, s'installe. La ville est connue pour son dynamisme commercial. L'urbanisme et l'architecture ont grandement été développés sous cette ère. Nablus s'étend alors en fonction des contraintes topographiques, vers le sud-ouest et le nord-est. C'est à partir de cette date que la ville s'est construite selon les principes de l'islam, que nous étudierons un peu plus loin.

Pourtant, la majorité de la ville reste chrétienne, et en 1099, la ville est reprise par Tancrède lors des croisades. Nablus est rebaptisée « Naples », et est rattachée au royaume de Jérusalem. De par sa production riche et diversifiée, Naples devient le grenier de Jérusalem. Cette période est une période de prospérité, où de nombreuses constructions voient le jour. C'est par exemple à cette époque que l'Eglise de la Passion et de la Résurrection, à l'est de la vieille ville, est construite. En 1187, les musulmans reprennent le pouvoir sous la dynastie égyptienne des Ayyoubide. Les églises sont alors transformées en mosquées. L'Eglise de la Passion et de la Résurrection devient la mosquée Al-Kabir. Pourtant, un accord est signé avec les chrétiens et les samaritains pour qu'ils vivent en paix à Naplouse.

⁵ Voir Carte 2, p. 9.



Carte 2- Organisation de la ville de Naplouse à l'époque romaine, selon la logique du Cardo. Réalisation personnelle. Source : ARAFAT N. Nablus : City of Civilisations.

En 1260, leur règne prend fin. Ayant repris leurs droits en Egypte, les Mameluks, se lancent à la conquête de la Palestine. La ville se développe dans divers domaines, et l'architecture est foisonnante. En 1517, Naplouse est reprise par la Syrie ottomane. Le district de Naplouse est alors divisé en six sous-districts, dirigés par les puissances familiales locales. Naplouse devient la ville la plus importante avec un développement des productions de coton, huile, savon, etc. Pourtant de nombreux conflits d'intérêt apparaissent entre les familles dirigeantes. De fait, l'empire ottoman décide d'y installer ses règles et son sultan, Abd al-Hamid I en 1840. Son fils, Abd al-Hamid II, lui succèdera jusqu'en 1917. Cette période est marquée par de multiples avancées. Le télégraphe est introduit, la première municipalité du monde arabe est créée, le sultan met également en place une ligne de train qui mène à la Mecque. (Hijaz line) Cette période prospère est également caractérisée par un développement de l'habitat significatif en dehors de la vieille ville.

En 1917, Naplouse passe sous l'autorité britannique. La déclaration Balfour assure le soutien britannique pour l'installation d'un état juif. Trois ans plus tard, la Société des Nations leur donne un mandat pour favoriser en Palestine la création d'un foyer de peuplement juif. Cette période est marquée par l'instabilité politique. En 1936, les palestiniens s'insurgent une première fois contre le pouvoir britannique, contre la politique de l'immigration juive et contre le transfert de terres aux sionistes. Cet événement a pour conséquence le gel économique et politique du pays pendant six mois.

En ce qui concerne Naplouse, la ville s'étend à nouveau, étirant les frontières d'est en ouest, des bords du mont Ebal au nord, jusqu'au sud du mont Garizim. Les britanniques imposent leur lois de constructions,

notamment en délimitant la zone d'influence de la municipalité de Naplouse. (25 000 habitants, 1 000ha)⁶. Mais c'est surtout une période marquée par les nombreuses destructions monumentales, en raison des conflits, du manque d'entretiens, mais aussi et surtout à cause du tremblement de terre du 11 juillet 1927. Le paysage urbain est alors considérablement marqué par cette catastrophe, en termes de destructions, mais aussi par le manque de règles dans la reconstruction. Dans l'urgence, la municipalité construit un nouveau quartier à l'est de la vieille ville, *al-Mankubin*, « les affaiblis », pour accueillir les victimes. La ville, fragilisée, est ensuite touchée par des inondations en 1935. Les catastrophes se succèdent, et la population est touchée par la famine et les épidémies. Les reconstructions liées à cet événement prendront fin en 1947, quand les Nations Unies annoncent leur plan de partage. Le territoire est alors divisé en trois : un état juif, un état arabe et Jérusalem qui a un statut de *corpus separatum*, est placé sous contrôle international. Cette décision est rejetée par les états de la ligue arabe, et la communauté musulmane locale. Le 14 mai 1948, les britanniques quittent le territoire palestinien, et la guerre éclate entre les deux nouveaux états.

Cette période est marquée par la présence militaire israélienne, et l'arrivée massive de réfugiés. Un camp prend forme à l'ouest de la ville, Ein Beit-al-Maa, et deux autres à l'est, Balata et Askar. Naplouse accueille également un nombre important de gens de la campagne, qui s'installent dans la vieille ville. La population de Naplouse est doublée. A partir de 1957, la Palestine est placée sous le contrôle jordanien. En 1963, un nouveau plan local d'urbanisme intègre les camps et les villages d'Aljunied et de Rafidia dans les limites de la ville.

⁶ ARAFAT N., 2012, Nablus: City of civilizations.

« La période du mandat jordanien n'a pas connu de développement notable dans le domaine de la planification urbaine et de la construction, probablement parce que le développement de la société palestinienne s'est trouvé limité en raison de la migration des grands villages et des villes palestiniennes vers l'étranger. »

(Suhail Abushosha, 2013, p. 140)

Au cours de cette période, on peut voir que la ville s'est éloignée du centre-ville vers l'ouest, mais surtout vers l'est avec l'arrivée des industries, et la présence des camps d'Askar et de Balata. Les lois jordaniennes ont pris fin en juin 1967, avec la Guerre des Six jours et le début de l'occupation israélienne.

Le 5 juin 1967, une guerre éclate entre l'Israël, la Syrie, la Jordanie et l'Égypte. Le conflit naît d'une contre-attaque des israéliens suite au blocage de leurs navires par les Égyptiens, au détroit de Tiran, en Égypte. Nous pouvons considérer que l'état israélien en sort vainqueur, avec un triplement de sa superficie en six jours.⁷ L'annexion la plus significative et symbolique est la prise de Jérusalem-est au territoire Cisjordanien, dont la vieille ville de Jérusalem. Suite à cette défaite, la Cisjordanie est donc occupée par l'armée israélienne, et dépend de ses lois et règlements. Le mouvement de résistance palestinien de Yasser Arafat, le Fatah, est alors créé. L'urbanisation devient donc un outil stratégique et militaire. L'extension palestinienne est maîtrisée. Pour la ville de Naplouse, cette période est caractérisée par l'apparition de nombreuses constructions spontanées. Le paysage urbain est affecté. La vieille ville, caractéristique, voit alors des bâtiments modernes se mêler aux constructions plus traditionnelles.

Le 8 décembre 1987, la première Intifada, ou guerre des pierres, éclate suite à l'assassinat d'un officier israélien sur la bande de Gaza. Les palestiniens de Cisjordanie et de Gaza se soulèvent contre les autorités israéliennes. Dans ce contexte, le second mouvement de résistance, le Hamas, est créé en 1988. A Naplouse, des réseaux de résistance se développent dans la vieille ville. En réponse à ces organisations, les israéliens mènent une politique de destruction et d'expulsions. Des checkpoints sont mis en place autour de la ville et la rue principale est maîtrisée, bloquant l'accès à la ville, et la divisant entre nord et sud. Un maire israélien est nommé, mais les services publics font grève. L'Intifada s'essouffle en 1989, mais connaît des périodes de regain. Le conflit se termine en 1991, avec la conférence de Madrid, et plus précisément en le 13 décembre 1993 avec les premiers accords d'Oslo. L'Organisation de Libération de la Palestine, OLP, et des représentants de l'état israélien se rencontrent pour négocier la paix. Au terme de ces échanges, Yasser Arafat reconnaît le droit pour Israël de vivre dans la paix et la sécurité, et précise qu'il souhaite avancer dans les négociations de paix. L'OLP est alors reconnue comme représentant du peuple des palestiniens. En septembre 1995, un nouvel accord est signé entre les deux pays pour définir les modalités du retrait définitif des troupes israéliennes sur six ans. Pour installer un gouvernement stable, l'Autorité Palestinienne est créée. Le pays est alors divisé en trois zones politiques, selon leur degré d'autonomie. Les zones A correspondent aux sept grandes villes, soit 20% du territoire et 55% de la population, et sont complètement autonomes. Dans les zones B, l'Autorité Palestinienne est chargée de la responsabilité civile, et Israël s'occupe des questions de sécurité. Elle correspond à 28% du territoire, et 41% de la population. Pour la zone C, qui correspond à 52% du territoire et 4% de la population, la sécurité et l'administration sont aux

⁷ Voir Carte 3 p. 14.

mains des israéliens. Ces portions de territoire correspondent en majorité aux terres agricoles et aux routes. Le 11 décembre 1995, les dernières troupes quittent la ville de Naplouse, classée en zone A.

Un grand mouvement de conservation et de reconstruction s'empare de la ville, qui élit son nouveau maire, Ghassan ash-Shak'a. Des bureaux de techniciens spécialisés se mettent en place, et la ville rétablit les réseaux de canalisation, d'arrivée d'eau, etc. On laisse une grande place aux enfants, avec le développement de nombreux espaces. Le centre Is'ad at-Tufulah est construit dans le jardin King Faysal à l'est de la ville. C'est également au cours de cette période que des centres culturels et touristiques se mettent en place.

Pourtant, en 2000, le conflit reprend ses droits. La seconde Intifada éclate à la suite d'une rencontre entre l'OLP, l'Israël et les Etats Unis, où l'autonomie palestinienne n'a toujours pas avancée depuis les derniers accords d'Oslo. En réponse à cette situation stagnante, les palestiniens se soulèvent à nouveau. Le 27 mars 2002, un attentat revendiqué par le Hamas éclate à l'hôtel Park de Netanya. Israël riposte en lançant l'opération Rempart, contre plusieurs villes palestiniennes. Naplouse est donc réoccupée. De nombreuses pertes humaines et matérielles sont à déplorer. Les avis divergent sur la date de fin de cette seconde Intifada. Certains l'arrêtent en 2003, avec l'accord de négociations entre Ariel Sharon et Mahmoud Abbas. D'autres, la fixe en 2004, avec la mort de Yasser Arafat, alors que certains ne la considèrent toujours pas achevée. En effet, la présence israélienne reste importante. La Palestine perd de plus en plus de terrain, notamment avec l'installation des colonies israéliennes. Au sein des villes, l'ambiance varie. Alors qu'à Naplouse la présence israélienne n'est visible que par la présence d'antennes de contrôle au sommet des montagnes, à Hébron, les soldats surveillent la ville du haut des toits. La vieille ville y est découpée en deux quartiers d'habitation, privant les

palestiniens d'accéder à une partie de leur vieille ville. Depuis 2004, l'accès à Jérusalem, abritant le dôme du rocher, est limité. Une autorisation est nécessaire pour entrer une journée dans leur capitale. Des check-points sont aussi mis en place pour empêcher l'accès à la capitale.

Au travers de ce résumé de l'histoire de Naplouse, et de la Palestine en général, nous pouvons comprendre que le territoire naplousis est un territoire complexe à prendre dans son ensemble. Son histoire, particulièrement ancienne, explique la diversité de son territoire et de ses habitants. Nous pouvons observer que la ville s'est formée autour de trois piliers, qui ont perduré au cours de son évolution : le commerce, la religion et les intérêts stratégiques et politiques. Cet aperçu politique nous permet également de se rendre compte de la richesse archéologique que le territoire peut contenir. Aussi, nous pouvons deviner des premiers caractères identitaires liés à la ville de Naplouse. A travers toutes les époques, Naplouse s'est formée autour de plusieurs religions et cultures, ce qui en fait un lieu particulier.



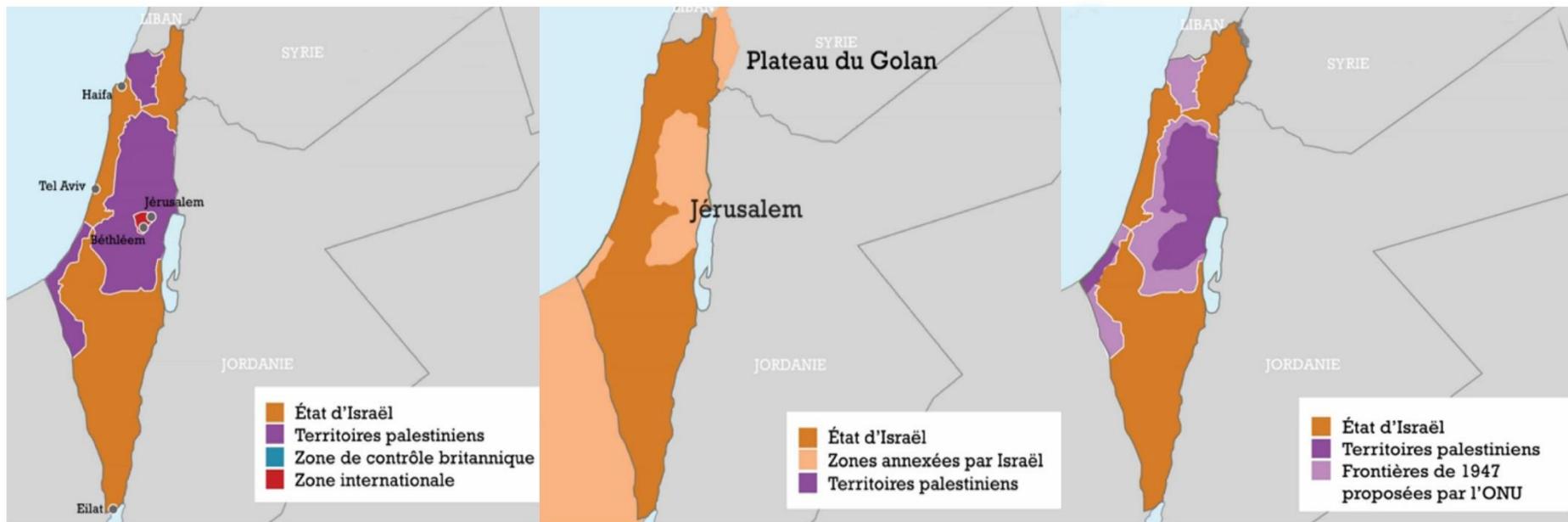
Photo 1- Checkpoint de l'accès à la Mosquée d'Ibrahim à Hébron. Donnée personnelle.



Photo 2- Checkpoint de séparation de la vieille ville d'Hébron. Donnée personnelle.



Photo 3- Checkpoint pour l'entrée de Jérusalem. Donnée personnelle.



1947

1967

1991

Carte 3- Evolution des frontières Israël- Palestine. Source: Le Figaro.

<http://video.lefigaro.fr/figaro/video/israel-palestine-comprendre-le-conflit-par-les-cartes/3680084721001/>

1.2. Pourquoi travailler sur Naplouse ? Les cadres de la coopération Lille-Naplouse.

Au travers de cette première analyse, nous comprenons le statut de l'Etat Palestinien en général, et de Naplouse en particulier. Dans une volonté de soutien, la Ville de Lille a décidé de mettre en place un jumelage, signé le 6 juin 1998. Cet accord s'est concrétisé par l'établissement d'un accord-cadre de coopération en mai 2002. Les deux villes se sont assurées un soutien mutuel concernant divers projets. Les projets doivent permettre de renforcer les capacités locales de chacune, et de mettre en place un développement durable dans les deux territoires, basé sur l'échange des savoir-faire.

Cette coopération s'inscrit dans un réseau plus large. Elle est d'abord reconnue par le Réseau de la Coopération Décentralisée pour la Palestine (RCDP) à l'échelle nationale. Ensuite, la Ville de Lille a initié en 2008 la rencontre des collectivités et des régions partenaires de la ville de Naplouse. Les acteurs se sont regroupés sous l'appellation reconnue à l'échelle européenne « EuroNaplouse ». Ce groupe apporte un soutien à la ville de Naplouse sur la scène internationale, et renvoie une volonté de paix « juste et durable au Proche-Orient »⁸.

La coopération s'applique à divers domaines. Dans un premier temps, les hôpitaux universitaires travaillent en collaboration. Au niveau de l'enseignement, des partenariats inter écoles et universités se sont développés. Des animations culturelles ont également été mises en place,

⁸ Site internet de la mairie de Lille:
<http://www.lille.fr/cms/home/votre-mairie/Relations-internationales/villes-partenaires/des-actions-dans-le-monde/lille-naplouse%3Bjsessionid=1A903B6CC61E6D48AE78AD10329E496C>

notamment à travers des représentations musicales. Lille a aussi formé des éducateurs sportifs, et est actuellement sur un projet de financement d'un stade de football, près du camp de Balata. Depuis 2010, la coopération s'est matérialisée dans le domaine du développement urbain, entre le Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement du Nord, la direction du développement durable et de l'urbanisation de la Ville de Lille et la Société Civile du Gouvernorat de Naplouse. Par le biais de « l'atelier volant », des étudiants de l'ENSAPL⁹ se sont rendus à Naplouse et ont conduit un atelier d'observation. Leur réflexion tournait autour des paysages palestiniens, de l'aménagement et du développement urbain de la ville de Naplouse.

Notre stage s'effectue donc dans la volonté d'approfondir la coopération en termes de développement urbain. Pour cela, les différents acteurs de Lille qui travaillent en lien avec Naplouse se sont regroupés pour optimiser leurs efforts. En effet, le laboratoire TVES¹⁰ de l'Université Lille 1 entretient également des liens étroits avec l'Université an-Najah de Naplouse. Leur coopération commence en octobre 2010, avec la thèse de doctorat d'Anissa Habane, dirigée par Didier Paris et codirigée par Marie-Thérèse Grégoris et Pauline Bosredon. La thèse s'intitule « Le rôle de la culture et du patrimoine dans le renouvellement urbain des villes palestiniennes ». Dans ce cadre, Pauline Bosredon et Marie-Thérèse Grégoris ont dû se déplacer à plusieurs reprises, générant un lien particulier avec l'université an-Najah. En 2013, les deux universités signent un accord de coopération scientifique.

La mairie de Lille, l'Université Lille 1 et le CAUE du Nord ont convenu d'un accord de partenariat pour une durée de deux ans, de 2014 à 2016.

⁹ Ecole Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de Lille.

¹⁰ Laboratoire Territoires Villes Environnement & Société.

Les efforts se concrétisent autour du travail de deux étudiants lillois, et trois étudiants naplousis. Au cours de leur année de Master 1, il est convenu que deux étudiants lillois sélectionnés réaliseront leur stage au sein du CAUE du Nord pour une durée de trois mois. Ils travailleront donc un mois à Lille, pour intégrer les objectifs de la coopération, et être formés aux méthodes de travail du CAUE. Les deux autres mois, les étudiants se rendront à Naplouse, où ils effectueront un travail de terrain. Leurs observations seront regroupées dans un carnet de ville, selon la définition que nous détaillerons dans notre méthode de travail, et dans un mémoire de stage, selon la demande universitaire. Lors de la seconde année, les étudiants naplousis viendront à Lille pour une durée de trois mois. Il est prévu que les cinq étudiants intégrés à la coopération travaillent ensemble sur l'atelier de projet inclut dans le programme universitaire du Master 2 de l'Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de Lille. Louise Dalmont et moi avons donc répondu à cet appel d'offre lancé par nos deux professeurs, Pauline Bosredon et Marie-Thérèse Grégoris. Grâce à elles, nous avons donc été sélectionnées pour représenter Lille à Naplouse, et remplir au mieux les attentes de la coopération.

La convention exprime la volonté de créer un groupe universitaire dont l'objectif sera la collecte de données dans le but de créer un support de base commun : les carnets de ville de Lille et de Naplouse. La création de ce support est facilitée par l'apport du CAUE, et de la mise à disposition de leur plateforme « S-PASS »¹¹. Cette plateforme collaborative permet de travailler à distance sur une donnée commune, mais aussi de partager les travaux à grande échelle. Ces supports permettront de développer l'échange interprofessionnel en termes d'expertise et de savoir-faire autour du développement urbain durable.

Pour relancer la coopération dans ce domaine, des priorités ont été exprimées par la mairie de Naplouse. En tant qu'étudiants, nous avons dû travailler prioritairement sur les thèmes relatifs au patrimoine, à la mobilité et à la place des enfants dans la ville. La ville de Naplouse concentre ses efforts sur la conservation et la valorisation de sa vieille ville, dans le but de conserver le patrimoine, mais aussi pour pouvoir relancer son attractivité. L'objectif, à terme, serait l'inscription de la vieille ville au patrimoine mondial de l'Unesco. Ensuite, le centre-ville est affecté par une circulation dense, qui rend son accès difficile et affecte la qualité de vie et de déplacement de ses habitants, et usagers. Enfin, les enfants manquent d'espace de jeux, et la présence massive de véhicules ne leur permet plus de jouer dans la rue en sécurité. Il s'agit alors de leur dédier des lieux, où ils pourront évoluer de manière autonome.

L'échange interprofessionnel s'effectue, pour cette première année, par la mise en place d'un workshop à Naplouse. Une délégation lilloise a donc été créée. Sidonie Caquant, chargée de mission pour les Relations Internationales de la Ville de Lille, Mathieu Goetzke, directeur du service urbanisme de la Ville de Lille, Virginie Thiery, directrice du service patrimoine de la Ville de Lille, Vincent Bassez, directeur délégué du CAUE du Nord, Pauline Bosredon et Marie-Thérèse Grégoris, enseignantes chercheuses au laboratoire TVES de l'Université Lille 1, se sont donc déplacés. Pendant trois jours, les membres de notre délégation lilloise ont pu échanger avec leurs homologues naplousis, et avancer dans la découverte de l'autre et l'échange de projets. Nous espérons que cette collaboration puisse continuer au travers du groupe de travail que nous avons amorcé, Louise Dalmont et moi, par l'élaboration du carnet de ville de Naplouse sur la plateforme. En ce sens, nous avons créé un groupe de travail que nous avons appelé LinkUP, Lille Nablus K(C)operation Urban Planning. L'objectif

¹¹ <http://www.s-pass.org/>

est de continuer à échanger à distance et d'approfondir l'enrichissement mutuel en matière d'urbanisme sur le long terme, en espérant que notre projet ne soit que l'amorce d'une collaboration fructueuse.

Pendant trois mois, nous avons donc, Louise Dalmont et moi, été stagiaires au CAUE du Nord. Le CAUE, Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement, est une structure associative créée par le Conseil Général du Département du Nord selon la loi du 3 janvier 1977. Leur action d'intérêt public a pour but de valoriser la qualité architecturale, urbaine, paysagère et environnementale comme expression d'une culture. La vocation de cette structure est de se positionner comme intermédiaire en facilitant l'échange entre les différents acteurs dans leurs démarches de projet. Elle saisit les attentes de ces derniers pour constituer un observatoire collaboratif, comme expression des différentes volontés. En simplifiant les attentes et les discours, le CAUE permet de rendre les projets accessibles à un large public. Par ce travail de simplification et d'intermédiaire, il remplit alors ses ambitions d'information, de pédagogie, de sensibilisation et de conseil. A terme, leur action permet de développer un usage et une construction durable du territoire, à l'échelle départementale.

Nous avons travaillé pendant un mois avec Benoît Poncelet, directeur du CAUE du Nord, et Vincent Bassez, directeur délégué du CAUE du Nord, à qui nous devons beaucoup dans la compréhension et la réalisation de ce projet que nous nous sommes appropriées. Nos deux tuteurs professionnels nous ont donné les clefs pour comprendre un territoire. Ils nous ont transmis leur méthodologie, et nous ont appris à nous poser les bonnes questions. Leur préparation a été essentielle dans la préparation de notre départ, mais surtout dans l'appréhension du territoire et la compréhension des projets napolitains une fois sur place. Leur soutien et

l'autonomie qu'ils nous ont laissés nous ont permis d'évoluer et d'apprendre beaucoup en peu de temps.

La méthode de travail amorcée au CAUE s'articule en trois étapes. Elle est d'abord basée sur l'observation. Dès le premier jour, nous avons été envoyées sur le terrain, appareil photo et carte en main. Nous avons exploré les rues du quartier Vauban-Esquermes, à la recherche de marqueurs. Les marqueurs de la ville sont des éléments qui nous permettent de comprendre et d'expliquer l'identité et la construction de la ville. Ce sont des indices du passé, témoins d'une histoire. Il s'agit alors ici de « lire la ville pour penser son développement ». Ce résumé de Benoit Poncelet et Vincent Bassez nous a permis de mesurer l'importance de la compréhension de l'implantation d'un territoire pour fabriquer la ville de demain. Il est ensuite important de **comprendre** la volonté des différents acteurs concernant leur territoire : que veulent-ils pour demain ? Ces problématiques et enjeux sont regroupés dans **les mots du débat**. Ainsi, la connaissance de l'histoire de la ville et la prise en compte de ses potentialités nous permettent, dans un second temps, de discuter des projets urbains, pour permettre aux différents acteurs d'**agir**. Ces perspectives de développement sont mises en lumière, dans une dernière étape, avec des **valeurs d'exemple**.

Par la mise en application, nous avons compris l'articulation et la complémentarité de ces trois étapes. Si elles font partie de notre méthode de travail, elles peuvent également être lisibles pour un large public. C'est pour cette raison qu'elles constituent les axes de nos carnets de territoire.

A partir de cette formation, et des attentes exprimées par les différents acteurs de la coopération, nous avons réfléchi sur la composition de notre travail. Notre objectif était de rendre les attentes des acteurs lillois et napolitains compréhensibles par tous. Mais nous devons

aussi établir un dialogue entre les projets urbains, en installant une sorte d'effet-miroir. Il était important de comprendre les marqueurs communs aux deux villes, pour qu'elles apprennent à se connaître, mais aussi à se comprendre, en dépit des barrières de la langue. Si le projet est ambitieux, il est important de comprendre que la priorité est d'établir les fondations. Les attentes que je viens d'exposer constituent un optimum sur le long terme.

Pour bien comprendre les attentes de cette coopération complexe, les acteurs de la délégation lilloise ont pris le temps de nous expliquer leurs projets et leur vision des choses. C'est avec la plus grande des confiances qu'ils nous ont laissé partir, espérant que nous avons cerné leurs souhaits. La mise en application s'amorce avec notre arrivée à Naplouse. Une fois sur place, nous avons effectué la même démarche de rencontre des acteurs, et de discussions autour des thématiques du Workshop. Pourtant, nous nous sommes très vite rendu compte que la difficulté serait plus grande. Nous avons eu un aperçu de la complexité des relations internationales. La barrière de la langue était une contrainte qui ne nous permettait pas toujours de nous adresser directement à nos interlocuteurs, ou d'être comprises de manière claire. L'expression « téléphone arabe » a pris tout son sens. Aussi, nous étions deux filles, étrangères et étudiantes. Je ne sais pas si cela était un handicap ou un atout. Dans certains cas, cela nous a donné l'impression de ne pas toujours avoir été prises au sérieux. Parfois aussi, nous avons eu le sentiment de ne pas être assez légitimes pour prendre certaines décisions. Pourtant, à d'autres moments, nous pensons que cela a pu nous ouvrir des portes. En tant que filles, nous avons eu accès à l'intimité des femmes par exemple. Certains de nos interlocuteurs ont peut-être pris plus soin de nous grâce à ça. Dans tous les cas, nous ne remercierons jamais assez Sidonie Caquant pour nous avoir apporté son soutien, et nous avoir donné le crédit nécessaire à notre avancée.

Ces deux mois passés à Naplouse ont alors été la meilleure des formations. Nous avons rencontré les étudiants naplousis avec qui nous avons travaillé dès le premier jour. Ameer AbuAisheh, Hoda Jarrar et Hala Shattawi nous ont accueillies comme des amis. Nous avons alors visité les sites, collecté les marqueurs dans le paysage naplousis, rencontré les acteurs de la coopération. Là encore, plusieurs barrières se sont dressées sur notre chemin. Les informations qui concernent Naplouse sont majoritairement en arabe. Nous ne pouvons pas forcément taper sur Google Maps le site recherché car ils ne sont pas tous référencés. Toutes les rues n'ont pas encore de noms. Pour l'étude de la vieille ville, j'ai également eu des difficultés à trouver la composition démographique, et un nombre précis d'habitant par quartier. Si ce travail est minutieux et demande de la patience, il est aussi très riche de par la collaboration qu'il installe. Nous comprenons très vite avec les étudiants que nous n'avancerons pas les uns sans les autres. Nous devons travailler ensemble, et être soudés. Sur ce point, je pense que la coopération a été un succès et qu'elle a établi des liens particuliers et durables entre nous.

Ces trois mois ont donc été très enrichissants. Nous avons pu voir une diversité impensable de choses, et avons ouverts nos horizons. Nous avons appris du CAUE, et des méthodes appliquées à Lille. Nous avons aussi découvert un autre mode de penser, une autre vision des choses, qu'est celle des palestiniens. Mon mémoire de recherche, et la formation de son intitulé est alors né de ce métissage.

1.3. Observations et choix de la problématique.

Avant même de partir, je savais que certaines thématiques m'interpellaient plus que d'autres. Issue d'une formation d'historienne, enrichie par un cursus de géographe, j'ai choisi d'intégrer le master ATVS, Aménagement Touristique et Valorisation des Sites, à l'IUAL. Je me sentais naturellement plus concernée par les questions relatives au patrimoine. Pourtant, mon choix final a mis du temps à se former. Pour parvenir à le fixer, j'ai alors suivi les conseils de Vincent Bassez : il faut suivre ses intuitions, et creuser vers ce qui nous interpelle. Je me suis donc laissée porter par les éléments qui ont éveillé ma curiosité.

La formation de mon sujet relève de l'expérience que j'ai eue sur le terrain, et de la découverte des lieux. Lorsque nous les avons rencontrés, Hala, Hoda et Ameer nous ont directement emmenées dans la vieille ville. Je pense qu'il est impossible d'imaginer l'ambiance qui règne dans ce lieu avant d'y avoir mis les pieds. Avant d'entrer dans la vieille ville, nous traversons l'actuel centre-ville. Il nous donne un aperçu de l'ambiance qui nous attend. Les rues sont dominées par les commerces. Elles sont remplies, les gens nous abordent. La découverte s'accompagne des « welcome » ou des « hello » chaleureux des commerçants et des passants. Le cadre est inséparable de leur accueil. Nous ne savons d'abord plus où regarder. Nous comprenons que nous sommes dans la vieille ville par le changement de paysage remarquable.

Les passages sont étroits, et les commerçants toujours aussi nombreux. On passe des vendeurs de légumes, aux étals de vêtements en passant par les boucheries. Il y a de la vie partout. Captivées par l'effervescence, nous suivons nos guides par crainte de se perdre, mais ne les écoutons plus. Beaucoup de choses nous intriguent. Au fil des rues, nous

notons surtout qu'il va nous falloir rapidement une carte. La ville est complexe, et en dehors de la place du Minaret, avec sa célèbre *Clock Tower*, on ne relève aucun point de repère.



Photo 4- Porte d'entrée de la vieille ville, située au nord. Document personnel.

Le long des axes commerçants, ce ne sont que des petits passages, dont on ne voit pas la fin. Quand les portes qui jalonnent les rues sont entrouvertes, nous découvrons de nouveaux couloirs dont la vue donne sur un mur. Les allées, étroites, nous donnent une impression de hauteur, et ne nous permettent pas de nous repérer par rapport au paysage ou aux montagnes comme on peut le faire dans la ville plus récente. Le seul paysage est l'architecture. Ici aussi le sujet est complexe. Les structures se superposent, et ne permettent pas de définir visuellement les séparations entre les différentes habitations. Les bâtiments s'imbriquent les uns dans les autres.

Si nous comptions sur nos guides, nous nous sommes vite rendu compte qu'ils n'étaient pas sûrs de leur itinéraire. Ameer, originaire de Beit Wazan, un village à la frontière ouest de Naplouse, a grandi ici. Il nous a pourtant expliqué qu'il était difficile pour lui de se repérer dans ce dédale de rues. Aux abords de certaines d'entre elles, nous ne savions pas si leur accès nous était autorisé. Par le resserrement des allées, nous sommes à la fois intrigués et timides. Certaines donnent accès à des espaces résidentiels, que nous devons respecter. La morphologie complexe, et l'architecture particulière m'ont donné envie d'en savoir plus. Pourquoi les napolusis, à un moment donné, ont-ils eu besoin de créer une ville aussi compacte ? Pourquoi la frontière entre les espaces de vie commune et privée est-elle aussi progressive ? Je me suis également demandé pourquoi ces étudiants s'étaient directement rués sur la vieille ville, alors qu'ils ne s'y repèrent pas ? J'en ai donc discuté avec eux. Nous avons senti une certaine fierté en évoquant la vieille ville. Elle n'est pas comme celle des autres villes. La vieille ville de Naplouse est particulière et chargée d'histoire. Les rapports humains y sont différents. C'est un symbole pour eux. Cet intérêt pour la vieille ville s'est aussi fait sentir dans notre travail. Quand nous avons exposé les problématiques relatives au carnet, les étudiants, comme les acteurs de la municipalité, ont délimité leur terrain d'étude autour de la vieille ville et de ce qu'ils appellent le CBD, qui correspond au centre-ville. Alors qu'à la mairie de Lille, Mathieu Goetzke s'était appuyé sur un plan d'ensemble, les napolusis avaient ciblé leur choix. Nous pouvions, en un sens, le comprendre. Toutes les activités et les problématiques se concentrent sur cet espace. Pourtant, même en parlant avec des napolusis, la question revenait toujours autour de la visite de la vieille ville.

Louise et moi avons alors commencé notre travail à Naplouse de la même manière que nous l'avions fait à Lille. Appareil photo et carte en

main, nous sommes parties à la découverte de la vieille ville. Si l'architecture et la forme urbaine sont particulières et admirables, il y a également beaucoup de bâtiments détruits, laissés à l'abandon. Une bonne partie de ces bâtiments a été détruite par la dernière Intifada. Une autre porte encore les marques du tremblement de terre de 1927. Pourquoi les habitants de Naplouse n'entretiennent-ils pas leur paysage si particulier, auquel ils semblent réellement attachés ?

Un autre élément m'a interpellée. Notre mission s'articulait autour de trois problématiques : la mobilité, la place des enfants dans la ville et le patrimoine. A Lille, Virginie Thiery nous avait parlé de la vieille ville, mais aussi de Lille-Sud, de Fives ou de Bois-Blanc. Ici, Rania Taha, en charge du patrimoine, comme ses collègues de la mairie, nous ont uniquement parlé de la vieille ville. Il existe pourtant divers sites remarquables en dehors de cette vieille ville. Nous avons le site de Tell Balata à l'est, l'hippodrome romain en plein cœur de ville ou l'aqueduc dans le parc central. Pourquoi l'attention est-elle généralement portée sur la vieille ville ? En quoi illustre-t-elle le patrimoine napolusis ? Pour avancer dans notre travail, il est important d'établir une définition générale du patrimoine.

Le concept de patrimoine tel que nous le définissons aujourd'hui, découle d'un long processus. A l'origine, le terme patrimoine désigne, selon son étymologie latine *patrimonium*, les biens hérités du père. La notion s'oriente donc autour de la cellule familiale, base de la société. Elle désigne l'« ensemble des biens que l'on hérite de ses ascendants ou que l'on constitue pour le transmettre à ses descendants »¹². La notion d'héritage est ici porteuse de sens. Elle correspond aux biens acquis ou transmis par voie de succession. L'héritage correspond, dans le domaine de génétique, à un caractère transmis et non aliénable, porteur d'une identité. Ainsi, les

¹² Dictionnaire de l'Académie française (9e édition). Version informatisée.

définitions que nous pouvons trouver dans le *Larousse* s'éclairent. Le patrimoine est « ce qui est constitué comme l'héritage commun d'un groupe ». Mais elle est aussi, une « chose qui est le bien naturel d'un homme ou d'une classe d'hommes. » De par cette unité suggérée, nous comprenons alors qu'il y a un lien indivisible entre l'individu et son patrimoine. Celui-ci peut être relatif à l'attachement sentimental, ou à des obligations déterminées par le cadre législatif. Dans le domaine juridique, le patrimoine constitue l'ensemble des biens, des droits et obligations d'une personne. Le Code civil (article 2284) dispose ainsi que « quiconque s'est obligé personnellement, est tenu de remplir son engagement sur tous ses biens mobiliers et immobiliers, présents et à venir ».

C'est ainsi qu'André Chastel définit le patrimoine, comme « ce dont la préservation demande des sacrifices et ce dont la perte constitue un sacrifice ».¹³ De fait, le patrimoine implique qu'on le défende. Et ce, car il est le résultat d'une succession de choix, conscients ou inconscients du groupe qui le porte. Une distinction est faite entre ce qui mérite d'être transmis, ou non. Entre ce qui relève de l'usage courant, et ce qui relève de l'exceptionnel, de ce qu'on ne doit pas perdre. La transmission résulte alors d'un processus d'attachement et d'appropriation collectif, puis d'enrichissement. Son étymologie latine est révélatrice. « *Trans* » signifie à travers et « *dare* » donner. Quand on transmet, on donne des éléments fondateurs à travers les générations en suivant une filiation. Ces éléments participent à la formation d'une identité commune. Les choix sont alors symboliques, d'un pouvoir, d'un attachement, etc. Ils peuvent prendre plusieurs formes. A l'échelle de la famille, par exemple, cet héritage peut être exprimé dans un nom de famille, une terre, un bâtiment, un bijou, un savoir-faire ou un mode de vie. Dans tous les cas, l'objet renvoie un

message. Il suggère un sentiment d'appartenance à une communauté, mais renvoie aussi une image aux personnes extérieures, car constituant d'une identité.

A une échelle plus large que celle de la famille, la logique est la même. Les membres de la famille correspondent à des sous-groupes, qui possèdent leur propre personnalité. Ces sous-groupes sont intégrés dans un tout, dans lequel ils retrouvent une histoire et des intérêts communs. Dans *l'Encyclopédie Larousse*, le patrimoine constitue les « héritages culturels de générations qui se sont succédées, les vestiges du passé évoquent les fondements où les civilisations plongent leurs racines et racontent l'histoire des peuples. » Le patrimoine devient donc l'attachement collectif à une histoire et un passé commun, à un cadre commun de références qui a su traverser le temps, mais qui permet aussi à chacun de savoir d'où il vient. Ce sont les témoins et caractères de l'existence d'une identité particulière à un moment donné.

Le patrimoine est le résultat d'un choix délibéré, mais aussi il est aussi celui du temps. Ce sont les éléments qui ont survécu au temps dont on hérite. Il est alors important de comprendre la relativité du patrimoine. L'unité peut se matérialiser au travers d'une multitude de choses comme une langue, une histoire, un territoire, un bâtiment ou encore des traditions. En France, selon l'article L1 du Code du Patrimoine :

« *Le patrimoine s'entend [...] de l'ensemble des biens, immobiliers ou mobiliers, relevant de la propriété publique ou privée, qui présentent un intérêt historique, artistique, archéologique, esthétique, scientifique ou technique.* »

¹³ CHASTEL André, 2004, Patrimoine monumental, Encyclopaedia Universalis, Version 10 p. 2

N'ayant pas remarqué d'attachement particulier au bâti, je me suis alors demandé quelle était la valeur du patrimoine dans la vieille ville de Naplouse. Quels sont les caractères de la vieille ville qui ont été transmis d'une génération à l'autre, et qui permettent de parler d'une identité et d'un patrimoine dans la vieille ville de Naplouse ? Mais surtout, comment s'exprime-t-il ?

En effet, j'ai pu observer que tout le monde était attaché à cette vieille ville. Quand on parle avec les Naplusis, on voit l'importance qu'ils lui accordent. Quand on parle des objectifs avec les acteurs de la coopération, la priorité est mise sur la vieille ville. Quand j'ai eu l'occasion d'en parler avec Hala, Hoda et Ameer, ils m'ont tous les trois dit que Naplouse ne serait rien sans sa vieille ville. Pourtant, les services de la municipalité nous font part d'un abandon de la vieille ville par la population. Les habitants quittent les lieux. Personne ne veut réhabiliter sa propriété. Aussi, si des efforts de réhabilitation et de valorisation existent, ils semblent se concentrer essentiellement sur des besoins primaires. En effet, un programme de réhabilitation des *hawsh*, habitat caractéristique, a été mis en place. Les routes et réseaux de canalisation ont été rénovés. Le Khan-al-Wakale a été réhabilité par l'Unesco, dans le but de devenir un hôtel et d'accueillir des commerces. Mais que fait-on des lieux caractéristiques comme les hammams, les anciennes fabriques de savons détruits par l'Intifada ? Aussi, il ne semble pas y avoir de lieux de célébration matérielle d'une identité commune. Comme j'ai pu l'évoqué plus tôt, seule l'architecture des maisons, ou les mosquées nous permettent de nous repérer dans la vieille ville. Dans son ouvrage, *L'allégorie du Patrimoine*, Françoise Choay explique l'interdépendance qui existe entre la formation du patrimoine et la monumentalisation. Le monument constitue un rappel à la mémoire. Il est une expression spatiale du passé et des valeurs communes. L'édification et sa place dans l'espace permettent de lutter contre l'oubli et

le temps. Sa fonction est sensible, il ébranle l'individu d'une émotion particulière.

Nous n'apercevons pourtant pas de monument à proprement parler dans la vieille ville en dehors de la « Clock Tower ». Où se matérialise l'expression d'une appartenance commune ? Si la définition du patrimoine est le résultat d'un choix politique, quels ont été les choix des Naplusis ? Quels éléments de leur histoire et du temps aussi ont contribué à la formation d'un patrimoine ? Comment s'exprime-t-il ? Comment se transmet-il ?

Si les habitants sont attachés à la vieille ville, pourquoi la désertent-ils ? Nous pouvons également nous poser des questions relatives à l'entretien. Pourquoi des bâtiments détruits depuis presque un siècle n'ont toujours pas été reconsidérés ? Est-ce que cela relève d'une question de moyens, d'enjeux politiques relatifs au conflit, ou est-ce que cela signifie que le patrimoine naplusis ne se situe pas dans les éléments matériels ?

Sur son site, l'Unesco ne définit pas le patrimoine en tant que tel. Dans le glossaire mis à disposition, le patrimoine à plusieurs variantes : patrimoine culturel immobilier, patrimoine culturel mobilier et patrimoine culturel immatériel. Le premier concerne :

« Les éléments ou structures de caractère archéologique, inscriptions, grottes et groupes d'éléments, qui ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de l'histoire, de l'art ou de la science ; ensembles, tels que les groupes de constructions isolées ou réunies, qui, en raison de leur architecture, de leur unité, ou de leur intégration dans le paysage, ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de l'histoire, de l'art ou de la science ; sites, tels que les œuvres de l'homme ou œuvres conjuguées de l'homme et de la nature, ainsi que les zones y compris les sites archéologiques qui ont une valeur universelle

exceptionnelle du point de vue historique, esthétique, ethnologique ou anthropologique. »

Le patrimoine culturel mobilier regroupe :

« Les biens qui, à titre religieux ou profane, sont désignés par chaque État comme étant d'importance pour l'archéologie, la préhistoire, l'histoire, la littérature, l'art ou la science ».

Une liste est ensuite dressée. Enfin, le patrimoine culturel immatériel :

« Désigne les pratiques, représentations, expressions, connaissances et savoir-faire – ainsi que les instruments, objets, artefacts et espaces culturels qui leur sont associés – que les communautés, les groupes et, le cas échéant, les individus reconnaissent comme faisant partie de leur patrimoine culturel. »

J'ai alors pensé que le patrimoine napluisis résidait plus dans la dernière définition.

Si l'architecture est particulière, il m'a semblé qu'elle était importante pour les habitants pour son adéquation avec des besoins immatériels. Elle prend forme pour répondre à leurs principes et modes de vie, contrairement à d'autres espaces résidentiels, plus récents, où le mode de vie semble s'être adapté aux constructions. Aussi, j'ai aussi eu l'impression que les habitants étaient plus attachés aux traditions qu'au matériel. Le patrimoine correspondrait plus à une manière d'agir ou de penser transmise depuis des générations, à une transmission continue d'un contenu culturel, comme intégration d'une ritualisation.

Dans sa thèse, *L'industrie du savon à Naplouse : mémoire et identité locale. La mémoire, outil et objet de connaissance*, Véronique Bontemps

évoque la notion du patrimoine palestinien. (2009, p. 3) Elle s'appuie sur une expression de Nadine Picaudou, et explique que le contexte politique palestinien change la définition et le support de patrimoine. Elle parle alors de « l'usage identitaire de la mémoire ». Dépossédés en grande partie de leur terre, ou de leur sentiment d'appartenance à un territoire, le patrimoine et l'identité s'exprimeraient au travers d'éléments immatériels, et d'une mémoire collective. Elle parle alors de l'existence d'un passé mémoriel pour une communauté sans lieu, qui serait d'autant plus affirmée. J'ai alors pensé que ce postulat était une des clefs pour comprendre où était le patrimoine napluisis, et quelle en était la valeur.

De plus, Naplouse est une ville à majorité musulmane, où les journées sont réglées au rythme de l'*Adhan*, et les années au rythme du Ramadhan et des Eid. La religion a une grande place dans la vie de ses habitants. Quand j'ai demandé à Ayman Shakaa, référent de la ville de Lille à Naplouse et directeur du centre de ressources de la vieille ville, quelle était la particularité de Naplouse, il m'a répondu qu'ici, les gens étaient attachés à la religion et à la tradition. La religion rassemble un ensemble de pratiques et de rites spécifiques propres à une communauté. La tradition, elle, correspond à une manière d'agir ou de penser transmise depuis des générations à l'intérieur d'un groupe. La religion et la tradition ici installent un rapport de confiance et règlent les accords sur la parole. Ces éléments me donnaient de bonnes raisons de penser que le patrimoine était plus immatériel que matériel. L'objectif de mon mémoire de stage était donc de vérifier mes intuitions.

Pour répondre à ces questions, plusieurs éléments semblent importants à prendre en compte. La démarche s'appuie donc sur une compréhension de ce qu'est la ville. Nous décrivons la fabrique urbaine islamique, que nous appliquerons à la vieille ville de Naplouse. Puis, nous comprendrons comment l'histoire commune, sa transmission et sa mise en

valeur sont-ils glorifiés. Comment la mémoire est-elle transmise ? Quelle est la valeur du monument ? Enfin, les premiers concernés par le patrimoine et sa conservation sont les habitants, au sens où ils le fabriquent et l'habitent. Il sera donc important de percevoir les codes traditionnels et religieux qui composent la société.

Ensuite, nous analyserons l'état du bâti, en essayant de percevoir les raisons pour lesquelles l'entretien n'est pas évident. Nous étudierons alors le contexte, le comportement et le point de vue de ses habitants et des autorités compétentes en la matière. Comment se positionne chaque parti par rapport à ces aspects matériels du patrimoine ? Que cela révèle-t-il ?

Enfin, nous ferons un point sur l'avenir patrimonial à Naplouse. La construction de la nouvelle ville, et le départ de la population résidentielle originelle implique des questions de transmission, et interroge sur les éléments qui persisteront dans le temps, de manière consciente, ou inconsciente. Nous nous appuierons donc sur des observations du paysage urbain, et une comparaison entre vieille ville et nouvelle ville, afin de percevoir les permanences du paysage et des pratiques. Puis, nous nous appuierons sur les entretiens, pour saisir les éléments conservés de manière volontaire par les habitants.

2. L'immatérialité comme principe fondateur de la société.

2.1. Une construction urbaine entre tradition et religion.

Pour pouvoir comprendre la valeur du patrimoine dans la vieille ville de Naplouse, il est important de comprendre comment et selon quels principes la ville islamique, et plus particulièrement Naplouse, s'est construite. Le caractère particulier réside dans sa forme complexe. Il nous faudra donc décrire le paysage napluisis et son origine, pour en déchiffrer la logique.

Il existe un débat complexe autour de la définition de la ville islamique. Elle a longtemps été vue comme une négation du modèle urbain occidental, plutôt que comme une déclinaison de la ville, avec une identité propre. Comme on a longtemps considéré qu'il y avait un unique mode de développement, on a également peut-être longtemps pensé qu'il n'y avait qu'un schéma de développement urbain. Si l'angle de recherche a évolué, le concept est encore flou et en construction. Pourtant, si nous choisissons de parler de ville islamique, nous prenons le parti de lier l'établissement architectural à une religion. C'est à partir de mes observations et hypothèses, que j'ai décidé de prendre ce parti. C'est en effet le lien entre la religion et les traditions avec la ville que je cherche à comprendre. Questionnant la place de la religion dans la construction urbaine, j'ai donc trouvé pertinent d'analyser cette dimension complexe et controversée.

Des précautions sont à prendre. Robert Ilbert, dans *La ville islamique : réalité et abstraction*, souligne le risque important dans cette prise de parti.

« C'est parce que la plupart des orientalistes ont posé au départ le rôle fondamental de l'islam dans la structuration de l'espace qu'ils l'ont retrouvé à l'arrivée. »

Nous devons alors prendre plusieurs caractères en considération, il ne faut pas limiter la fabrique de la ville à la religion. Plusieurs études ont démonté certains présupposés. Par exemple, Hugh Kennedy dans son article *From Polis to Madina*¹⁴, explique que la construction résidentielle en fonction d'une cour intérieure serait relative à la période antique, et non à l'arrivée islamique. Aussi, Sylvia Jaber explique dans sa thèse, *Urban Streets : Towards Sustainable Mobility in Arabic Cities*, que la complexité des bâtiments ne serait pas uniquement liée à des questions d'intimité en lien avec la religion musulmane. Ce tissu urbain serait la conséquence d'une séparation juridique entre les espaces privés et publics. En effet, les espaces publics auraient été régis par une réglementation officielle. Les espaces privés auraient été organisés par les rapports sociaux, dictés eux-mêmes par la religion. Deux règles permettent d'expliquer la complexité urbaine caractéristique des villes islamiques : la Fina et la règle de la revitalisation. La Fina désigne l'espace extérieur de la devanture d'un bâti. (Maison ou commerce) Cette zone, allant de 90 à 130 cm, est réservée à l'usage exclusif du propriétaire du bâtiment adossé. La règle de la revitalisation dépend du principe selon lequel tout individu peut devenir propriétaire d'un espace non occupé, s'il y construit quelque chose, le met en valeur, ou l'entretien. La liberté donnée à l'habitant implique donc une

¹⁴<http://www.jstor.org/discover/10.2307/650637?uid=2&uid=4&sid=21106525064073>

optimisation de l'espace. On cherche à exploiter le foncier disponible au maximum, ce qui explique la complexité du tissu urbain. Aussi, elle implique une réglementation implicite entre les individus, comme la logique de *la main invisible* d'Adam Smith, qui règle naturellement les rapports individuels. Quels rapports ont régulé l'espace pour le cas de Naplouse ?

Nous savons que la religion a un rôle fondateur dans les sociétés islamiques. Il est important d'éclairer la notion d'*islam*, sans pour autant l'approfondir. De manière générale, une religion se soucie de relier ses adeptes autour d'une communauté. Son origine latine, *religere*, signifie relier, rassembler. Dans leur article de recherche, *Ville musulmane, ville arabe*, J.-L. Biget et J.-C. Hervé, voient l'islam comme une religion englobante, et fondatrice de tous les aspects de la vie des populations intéressées. La religion musulmane règle effectivement beaucoup d'aspects de la vie privée et familiale, mais aussi de la vie sociale

C'est en ce sens, que je compte parler de ville islamique. Il est donc important de prendre tous ces éléments en considération, et de savoir que la ville n'est pas uniquement construite par la religion, mais qu'elle y contribue plus qu'ailleurs. Si des bases matérielles sont préexistantes, j'aimerais montrer que leur usage et leur signification ont été dictés par des valeurs plus immatérielles, comme les rapports sociaux, les traditions et la religion. Pour Mohamed Métalsi, directeur des actions culturelles de l'Institut du monde arabe spécialiste de la cité arabo-musulmane, « La ville est l'expression par excellence de l'islam. » En effet, dans un article pour le Monde, daté du 27 avril 2010, il explique qu'elle est un outil d'arabisation et d'islamisation. Pour lui, il existe une adéquation quasi-totale entre l'organisation de la société et l'organisation de l'espace. Comment pouvons-nous le percevoir dans la vieille ville de Naplouse ? Comment s'est-elle construite et sur quels principes ?

Le premier élément concerne les plans d'urbanisme. Pendant longtemps, les villes islamiques ne possèdent pas de règlement urbain. Les règles de construction, comme beaucoup d'autres domaines de la vie courante, sont exprimées dans le Coran. Ce point est explicité dans *Villes arabes, Villes musulmanes* de J-L Biget et J-C Hervé. Ils expliquent alors que l'essentiel des principes urbains se basent sur des décisions judiciaires, elles-mêmes basées sur la loi religieuse. Dans l'ouvrage de Besim S. Hakim, *Arabic and Islamic cities: buildings and planning principles*, on comprend que la régulation urbaine a évolué avec la religion islamique, pour répondre aux conflits de voisinage. Plusieurs situations sont évoquées, et mises en lien avec le comportement à adopter. Par exemple la notion de préjudice est définie : chacun exerce ses droits à partir du moment où cela n'entrave pas ceux des autres. Ou encore le droit de préemption donne la priorité aux voisins pour l'achat de sa parcelle. Dans le Coran lui-même, nous pouvons faire des liens avec la construction.

Dans le verset concernant la Lumière :

« Ô vous qui croyez. N'entrez point dans des demeures autres que vos demeures, avant de vous faire admettre. »

Dans le verset relatif à la Tradition :

« Connaissez-vous les droits de votre voisin ?... Vous ne devez pas construire de manière à le priver de la brise, à moins que vous n'ayez sa permission »

« Si vous êtes en désaccord à propos de la largeur d'une rue, faites-la de sept coudées »

La construction urbaine, comme la religion, sont basées sur des règles de savoir-vivre, et de respect de l'autre. Rania Taha, en charge du patrimoine dans la vieille ville de Naplouse, m'a expliqué que la vie de voisinage est basée sur l'entraide et le respect. On considère son voisin comme un membre de sa famille, et on ne ferait rien sans son accord, ou rien qui puisse le gêner.

En termes de paysage, nous pouvons nous appuyer sur une description de Roger Tourneau, dans *Les villes musulmanes de l'Afrique du Nord*.

« Rien de plus étranger à une ville musulmane du Maghreb que les avenues rectilignes d'une ville romaine ou d'une ville moderne : c'est à un dédale, à un labyrinthe que fait penser la photographie aérienne d'une ville musulmane quelconque. Au lieu de s'intégrer dans un ensemble conçu à l'avance, les immeubles ont forcé les voies de communication à les contourner, à se faufiler, tant bien que mal, au milieu d'eux. Il en résulte une extraordinaire multiplicité de voies sans issue et des tracés de rues très rarement rectilignes. »

(Tourneau, 1957)

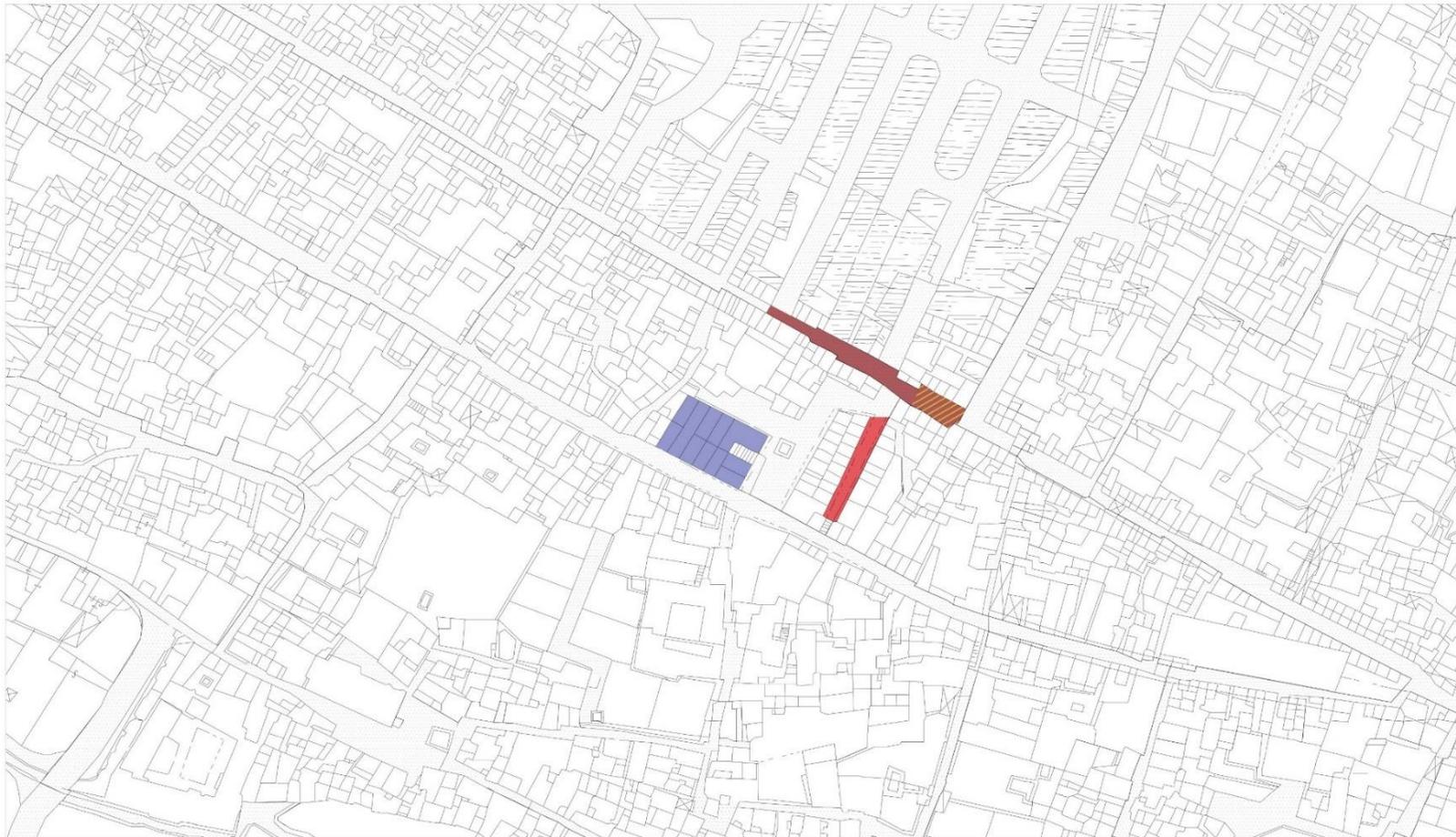
La ville islamique est caractérisée par un tissu urbain complexe, et se construit sur des règles implicites. De manière générale, des études montrent que dans les villes dictées par la religion musulmane, l'organisation s'effectue autour de trois piliers. Alors que nos villages sont construits autour du clocher de l'Eglise, la ville islamique s'établit autour de la mosquée, d'une école et des places du marché. C'est également selon

cette logique que la vieille ville de Naplouse s'est construite. Selon Ali Abdelhamid, directeur de l'Urban and Regional Planning Unit à l'Université an-Najah de Naplouse, cet ordre de construction répondrait à des contraintes religieuses. En effet, la mosquée, l'école et le marché sont les espaces publics de la communauté musulmane. Ce sont les seuls espaces de rencontre des « citoyens », ils sont donc prioritaires et indispensables à la cohésion. Aussi, l'école fait partie des priorités, car le Coran souligne l'importance de l'éducation. Quand l'école ne peut pas être construite, la mosquée sert alors de salle de classe. Dans l'ordre de construction, la mosquée est mise en place. Puis le marché s'établit à l'arrière de la mosquée.

Dans le cas de Naplouse, la vie sociale s'articule autour de la mosquée An-Nasr, de la place du Minaret, et des deux *Khan Market*. Sur la carte, nous pouvons remarquer que le tissu complexe de la vieille ville de Naplouse est organisé par un complexe orthogonal en son cœur¹⁵. Ces deux axes parallèles représentent le cœur de la vie économique et sociale de cette vieille ville. Leur construction est basée sur la construction du Cardo de l'époque romaine. Autour, les quartiers résidentiels s'organisent.

Pourtant, cette construction pour Naplouse est plutôt récente. Pendant la première période islamique, nous savons uniquement que la ville était construite autour de la mosquée, et qu'elle traversait une période de prospérité de par sa comparaison avec Damas, actuelle capitale de la Syrie.

¹⁵ Voir Carte 4 p. 28.



- | | | | |
|---|---------------------|---|---------------------|
|  | Mosquée an-Nasr |  | The Old Khan Market |
|  | The New Khan Market |  | Ecole |

Carte 4- Représentation de l'organisation centrale de la vieille ville de Naplouse. Réalisation personnelle.

« *Nablus is in the mountains, has many olive trees, it is known as a smaller version of Damascus... The mosque is in its centre, paved and clean, and it has a flowing river.* »

Al-Maqdisi, *The Best Parts*, 977.
(N. Arafat, *Nablus City of Civilizations*, 2012, p. 42.)

Au cours de la période des Ayyubide, en 1199, Naplouse est touchée par un tremblement de terre, qui détruit entièrement la ville.

« *No wall survived except in as-Sumara quarter, and thirty thousand died in destruction* »

Témoignage d'Abu al-Mahasin. (Ibid. p 44)

La construction de Naplouse autour de la mosquée, le marché et l'école ne peut être certifiée qu'à partir de la période ottomane.¹⁶ En 1884, la place du Minaret est aménagée, et le *New Khan Market* est construit. Cet endroit accueille déjà les bâtiments gouvernementaux au sud: as-Sarayah. Nous savons qu'il y avait déjà une mosquée à la place d'an-Nasr mosque, mais celle-ci prend sa forme actuelle en 1934, lors d'un programme de réhabilitation. A la place de l'actuel *New Khan Market*, nous pouvons trouver un jardin. Les écoles, Khan et pliminary desk, se situent sur le toit du *Old Khan Market*. Si le *New Khan Market* est construit au cours de la rénovation de 1884, le *Old Khan Market* date de 1563. Nous retrouvons alors les caractéristiques de la construction d'une ville islamique. Ces espaces sont les espaces du public pour la société musulmane, qui établit une grande différenciation entre les lieux publics et privés. Ceci conditionne l'organisation de la ville. Les espaces publics, de rencontre, sont les espaces de l'activité économique, et sont réservés aux hommes.

¹⁶ Voir Carte 4 p. 28.

En opposition, les espaces privés sont les zones résidentielles, et constituent la cadre de vie des femmes.

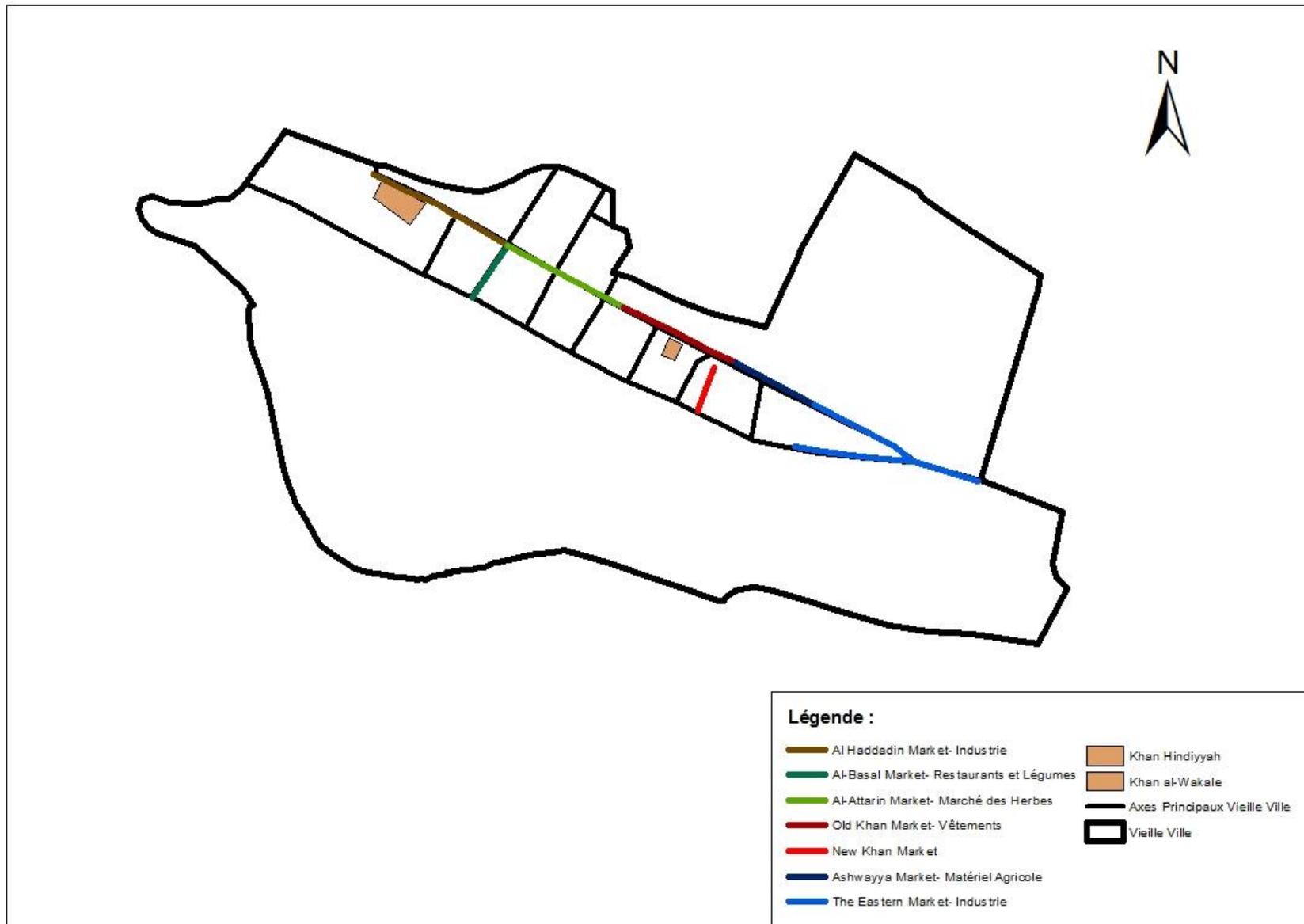
Dans l'article de J.-L. Biget et J.-C. Hervé, *Ville musulmane, ville arabe*, le cœur économique est caractérisé par une séparation des fonctions, avec un regroupement physique par corporation de métiers.

« *Les activités économiques principales, concernant des produits font l'objet d'un commerce international (épices, café, étoffes), et le commerce de gros sont localisés dans le centre de la ville, dans des marchés spécialisés (souqs) et dans des caravansérails (khans)* ».

Ces éléments sont décrits dans le livre de Naseer Arafat, *Nablus: city of civilization*¹⁷. Chaque place de marché possède un nom, révélateur de sa fonction. Nous observons qu'à cette époque, la ville est divisée entre l'est et l'ouest autour du *Vieux Khan Market*, et ce à partir de l'époque Mamelouke. (922- 1516) A l'ouest, la ville commence avec le Khan al-Wakale, construit à cette période, et destiné à accueillir les marchands, venus des autres villes. Sa fonction est comme celle d'un port, où on dépose les marchandises et matières premières, qui servent à l'industrie. Cette zone industrielle est alors située dans la continuité du Khan, ne nécessitant alors plus de moyens de transports.

On a ensuite al-Basal Market (le marché aux oignons) qui regroupe les légumes importés de Damas, puis le marché des épices et herbes (Al-'Attarin Market). Ensuite, ce sont les restaurants. Au cœur de la ville, dans le Vieux Khan, on a les matières les plus nobles : les tissus et vêtements. Ils sont confectionnés sur place, avec des matières locales, comme le coton. L'est de la ville est alors destiné aux productions locales et aux échanges

¹⁷ Voir Carte 5 p. 30.



Carte 5- Répartition de l'activité commerciale dans la vieille ville de Naplouse, à l'époque ottomane. Réalisation personnelle. Source: ARAFAT N. Nablus: City of Civilisations

avec les villages à proximité. Cette organisation de la vie économique permet alors de séparer les activités en fonctions de leur valeur, selon la noblesse de l'activité. Aussi, elle permet d'optimiser les déplacements, et d'éviter une circulation trop lourde au cœur de la vieille ville.

J'ai alors effectué un travail de terrain, afin d'analyser la vie commerciale actuelle au sein de la vieille ville. J'ai pu constater que la disposition, si elle accueille de nouveaux types de commerces, reste plus ou moins identique. Si cette logique d'optimisation de l'import-export n'est plus caractéristique de Naplouse, et qu'une nouvelle ville s'est construite aux frontières des anciennes ouvertures, la ségrégation par spécialité reste visible.¹⁸ Si à l'échelle du souk, les fonctions sont délimitées, à l'échelle plus large de la vieille ville, nous pouvons retrouver cette même logique. Les allées larges du souk suggèrent l'ouverture au public, alors que les allées resserrées marquent spatialement l'entrée dans la zone résidentielle et privée.

La vieille ville de Naplouse désigne une aire géographique particulière, caractérisée par un tissu urbain et une fabrique particulière de la ville. C'est une aire compacte qui s'établit autour de deux axes principaux, orientés est-ouest en réponse aux contraintes topographiques du site. Selon le recensement de 2007¹⁹, le quartier de la Vieille Ville de Naplouse regroupait 4 886 habitants, soit 3,87% de la population, sur une superficie de 0,49km², soit 1,71% du territoire napolis. Ce qui revient à une densité de 9 971 habitants par km². Depuis la période islamique, elle est divisée en six quartiers : al-Yasmenah, al-Qaryon, al-Aqabeh, al-Qasarreyh, al-Habaleh et al-Quarb. La ville de Naplouse possédait alors six Cheikh, qui

sont des responsables politiques à l'échelle du quartier, six imams et six mosquées. Chaque quartier possède ses caractéristiques, que nous pouvons déjà suggérer par la toponymie. Le premier établit est al-Yasminah, au sud-ouest de la ville. Nous ne savons pas si son nom correspond au nom d'un arbre, ou au nom d'une grande famille. Il abritait les Samaritains. Des marqueurs de leur présence sont encore visibles. Par exemple, l'un des deux bains turc toujours en activité, est toujours appelé as Sumara Bath. Al-Quaryon lui est adjacent à l'est. Il est connu pour être le premier quartier romain. Al-Aqaba se situe dans le prolongement. Son nom désigne une pente rude. Il reflète la forme du quartier. Il est distribué par une rue droite, autour de laquelle les maisons sont distribuées. La particularité de cette rue est qu'elle est formée d'escalier, et que la pente y est forte. Al-Qisariyyah signifie César. Ce qui révèle certainement la trace ancienne des troupes romaines. Al-Habaleh au nord-est désigne une construction particulière. Ce sont des murets construits par la superposition de pierres, sans réelle utilisation de mortier. As Suq désigne l'espace commercial. Et enfin, le quartier al-Gharb signifie à l'Ouest.

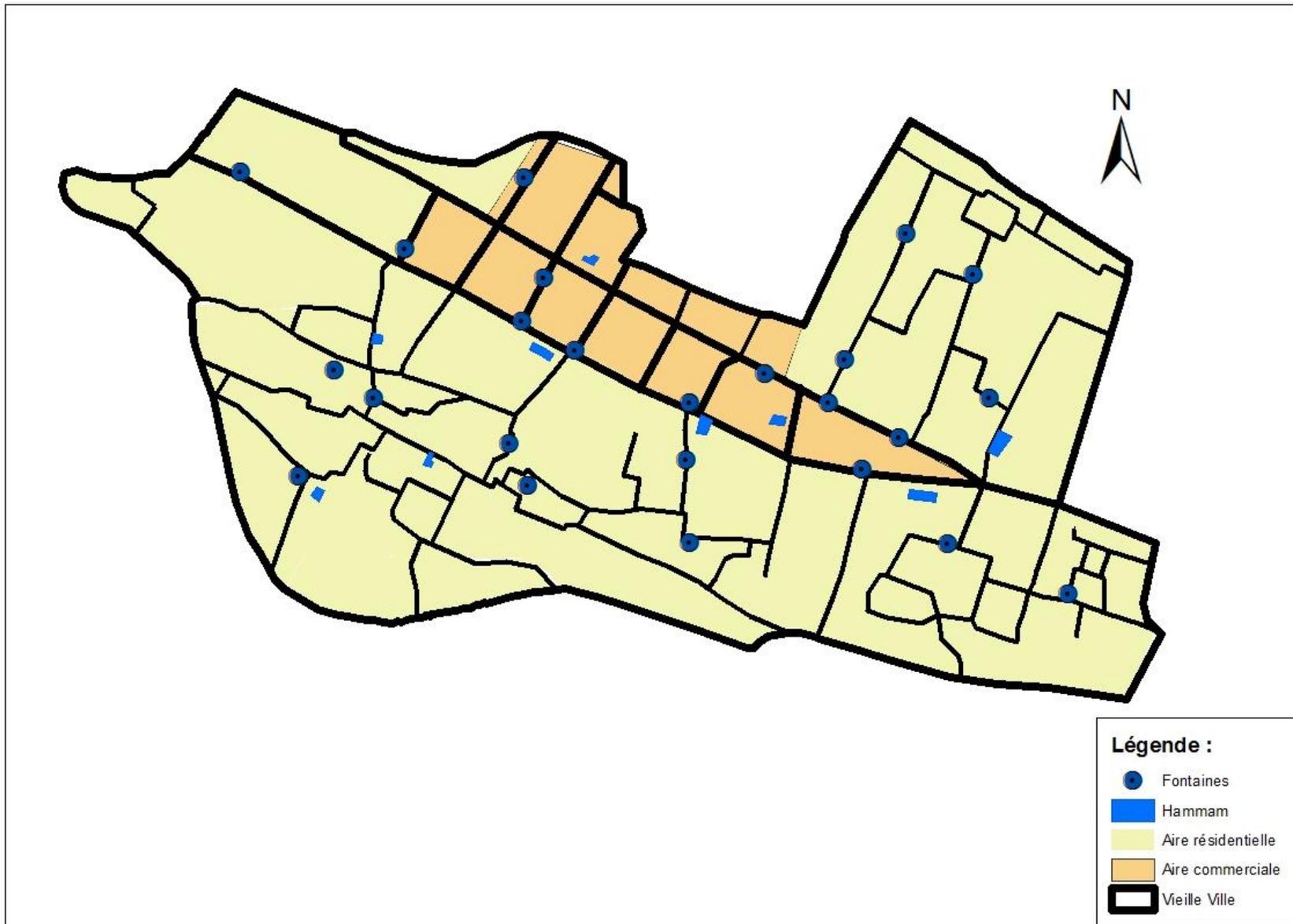
De manière générale, nous observons des caractères communs aux quartiers. Des fonctions publiques y sont présentes, communes et liées à des significations religieuses. Dans un premier temps, la présence de l'eau est très importante. Elle est une caractéristique de Naplouse. Dans les descriptions anciennes sur lesquelles Naseer Arafat s'inspire dans son ouvrage, la présence de l'eau est l'élément commun et majeur des descriptions.

¹⁸ Carte 6 p 32.

¹⁹ Palestinian Central Bureau of Statistics.



Carte 6- Répartition de l'activité commerciale actuelle dans la vieille ville de Naplouse. Réalisation personnelle. Source: ARAFAT N. Nablus: City of Civilisations



Carte 7- Localisation des fontaines et des hammams dans la vieille ville de Naplouse. Réalisation personnelle. Source : ARAFAT. N, Nablus : City of Civilisations.



Photo 6- Typologie des fontaines dans la vieille ville de Naplouse. Donnée personnelle.

Jusque dans les années 30, les maisons n'ont pas l'eau courante. L'importance majeure de l'eau dans la religion musulmane se matérialise également par l'implantation des hammams. On recense encore la trace de dix hammams dans la vieille ville de Naplouse. Naseer Arafat explique qu'ils se sont ouverts à des périodes différentes, la trace du premier, Rish, remontant à la période ottomane. Aujourd'hui, seuls deux sont encore en fonctionnement : as-Sumara, dans le quartier al-Yasminah, et al-Shefaa qui donne sur la rue an-Nasr, axe principal Sud. Ils répondent à un besoin religieux, mais aussi à des pratiques sociales et traditionnelles. Les bains publics permettent de se purifier entièrement, en pratiquant l'ablution

majeure. Ils sont aussi un lieu de rencontre sociale. Naseer Arafat explique par exemple qu'on avait l'habitude de s'y retrouver avant un mariage, où sept jours après une naissance. C'est un lieu festif, où les femmes jouent de la musique, et chantent. Mais aussi des lieux de regroupement pour fumer le narguilé. Pourtant, la séparation hommes femmes reste très importante. Aujourd'hui, le mardi est réservé aux femmes, alors que les autres jours sont pour les hommes. Dans la localisation des fontaines et des hammams, nous pouvons observer qu'ils sont répartis selon deux besoins : la demande publique, et la demande privée²⁰. Il existe en effet des hammams et fontaines dans l'espace commercial. Ceux-ci sont à

²⁰ Carte 7 p. 34.

destination des visiteurs, et permettent d'offrir le service, en évitant que l'étranger entre dans les espaces résidentiels.

Si la topographie de l'espace commercial est caractérisée par l'ouverture, l'espace résidentiel, al-Harat, est complexe et s'articule autour d'allées étroites. La taille des allées est un message aux étrangers. Dans principe du respect de l'intimité, elles invitent ou non les passants à s'y aventurer.

« Ces espaces en réseaux ne sont pas caractérisés par l'ouverture formelle de l'espace, la monumentalité et la mise en scène pour le pouvoir, mais par leur adéquation à des pratiques et à des comportements des usagers ordinaires. »

(J-C David, 2002, 221)

Il existe sept degrés dans le passage de l'espace public à l'espace le plus intime. Les chemins qui mènent aux habitations constituent un palier du passage du public vers le privé. Cette gradation est marquée par la forme des rues. Quand on se tient au bout, et qu'on regarde en direction des habitations, notre regard se heurte à un mur. On ne voit pas directement l'espace privé. Si on avance jusqu'à ce virage, c'est à nouveau un mur qui s'offre à nous. Ceci se répète jusqu'à ce que nous arrivions à l'espace d'habitation. En dehors de la sinuosité des rues, la différence est marquée par le *Sabat*. De chaque côté, nous avons des constructions résidentielles. De manière régulière, le bâti est connecté à partir du premier étage, laissant l'usage de la rue au rez-de-chaussée. Ces ensembles forment une sorte de pont. Il existe plusieurs formes de *Sabat*. Pendant la période romaine antique, les allées étaient larges et les croisements orthogonaux. Sous l'ère islamique, les passages se sont resserrés, et complexifiés. Ceci peut s'expliquer par les règles d'urbanisation dans

l'espace privé. Ne voulant pas perdre d'espace, on crée du foncier en construisant en hauteur. Si on peut lier cela à un besoin d'intimité, il faut également prendre en compte le changement des usages. En effet, alors que les romains utilisaient des chars, les islamiques se déplacent en chameau, ou en âne. De ce fait les allées n'ont plus besoin d'être aussi larges. On profite du foncier disponible, et on rétrécit les routes. Pour cette raison, le *Sabat* possède diverses formes. Certains sont plus larges et haut que d'autres. Ce sont les espaces où on peut se déplacer avec les animaux, leurs dimensions sont conditionnées par celles des chameaux. D'autres, plus étroits, et plus bas, sont les chemins interdits aux animaux, et donnent accès aux zones résidentielles. Ceci est une première expression du degré d'intimité qu'apporte le *Sabat*. Il contribue à couper la vue, et l'accès au passant. On n'a pas de vue au loin, on ne perse pas l'intimité.

Si la cour devient un espace plus intime, elle ne donne toujours pas accès à l'espace de vie. Dans le cas de Al-A'tut, leur quartier commence par une grande ouverture. Une longue allée est dessinée, et distribue directement les entrées des maisons. La cour est située en dernière position, après avoir distribué toutes les entrées. Cela suggère l'accueil que ces immigrés doivent faire aux autres, l'ouverture qu'ils doivent conserver en tant qu'immigrés. Cette architecture symbolique montre à quel point la forme urbaine est l'expression des relations sociales.

Dans l'espace public, nous pouvons également observer la présence des moucharabiehs. Ils prennent la forme d'une fenêtre, et appartiennent à l'habitat plus aisé, les palaces. C'est un type d'habitat qui apparaît à Naplouse au cours du XIX^{ème} siècle, en parallèle de l'enrichissement marchand, et de l'âge d'or de l'industrie du savon. Ces moucharabiehs, sont des structures qui permettent la ventilation de la maison. Leur forme particulière a donc un intérêt pratique.



Photo 7- Typologie des Sabath dans la vieille ville de Naplouse. Donnée personnelle.

Aussi, ces structures sont comme des fenêtres qui donnent sur la rue, sans que l'œil extérieur puisse pénétrer l'espace de vie féminin. De l'intérieur de la maison, on peut donc voir la rue, sans être vu.

Egalement, la forme des entrées de quartier détermine l'accueil qu'on offre. Naseer Arafat explique qu'il y avait un quartier d'immigrés bosniaques dans le *hawsh al-A'tut*²¹. L'entrée de leur quartier diffère des autres. De manière générale, elle commence par un long couloir sinueux, qui ouvre sur une cour commune. Cette cour distribue les habitations par le biais d'autres allées sinueuses, ou d'escaliers.



Photo 8- Moucharabieh, an-Nasr Street, Naplouse. Donnée personnelle.



Photo 9- Entrée du hawsh al-A'tut. Donnée personnelle.

Les plus hauts degrés d'intimité se situent au bout de ces longs couloirs, dans l'espace domestique. Les données chiffrées concernant la vieille ville sont peu nombreuses. Selon l'ouvrage de Naseer Arafat²², on compte 2 738 unités d'habitation dans la vieille ville. Le plan cadastral confirme cette organisation complexe de la vieille ville. Les bâtiments sont imbriqués les uns dans les autres. Il est difficile de cerner les unités. Patrice Cressier, dans sa publication, *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, évoque cette difficulté en parlant de « façades aveugles ». Naseer Arafat, recense 1 142 unités indépendants, soit 41,79% du bâti, et 1 596 unités connectées, soit 58,3%. Ces chiffres témoignent de la domination des structures qui se chevauchent. En Palestine, les vieilles

²¹ N. Arafat, *Nablus City of Civilizations*, 2012, p. 89.

²² N. Arafat, *Nablus City of Civilizations*, 2012.

villes de Naplouse, Hébron et Jérusalem sont connues pour leur structure et leur habitat particulier.

« Les locaux ont été construits selon le modèle de l'architecture islamique, et dans le respect des règles morales, religieuses, exigeant la non-divulgateion de l'intimité d'autrui. Pour cela ils ont favorisé les unités indépendantes pour loger une seule famille ou un seul clan. L'accès à ces constructions est assuré par un couloir couvert qui porte le nom de «HOUSH», ce système va donner aux maisons de Naplouse un cachet particulier qui la distingue des autres villes palestiniennes. »

(Suhail Abushosha, 2013. P 216.)

En arabe, *hawsh* signifie protection. Le verbe hash évoque l'idée d'encerclement et de protection. Cette signification reflète la forme et la fonction de cet habitat traditionnel. Ces lieux d'habitation sont des espaces féminins. Alors que les hommes évoluent dans les espaces publics, les femmes se regroupent dans la cour des *hawsh*. Elles s'y rencontrent et travaillent ensemble à leurs tâches domestiques, et à l'éducation des enfants. Antoine Abdel Nour, dans *Types architecturaux et vocabulaire de l'habitat en Syrie*, évoque l'importance de cette cour dans la structure du *hawsh*, aussi bien pour des raisons architecturales que sociales.

« La maison s'aère et s'éclaire par sa cour intérieure, dont le morceau de ciel n'appartient qu'à elle seule. »

« La cour (céleste, comme le disent si bien nos textes) – ce qui constitue une traduction extrême de samâwî, "à ciel ouvert" – réalise aussi par-là la communication, non avec d'autres hommes, mais avec l'univers ».

(Abdel Nour, 1979, p. 83)

Dans ces espaces, les enfants jouent en sécurité, et les femmes se rencontrent pour préparer à manger ou simplement se rencontrer. La maison en elle-même, constitue un grade supérieur de l'intimité.

Cette mise à l'écart est exprimée dans l'architecture. La cour que nous venons d'évoquer, distribue traditionnellement la maison de différents membres de la famille. Aujourd'hui, les habitants d'un même *hawsh* n'appartiennent plus à la même famille dans la majorité des cas. Une fois dans la cour, l'entrée de la maison n'est pas toujours accessible directement. On observe des couloirs, comme depuis la rue, ou des escaliers qui mènent aux portes d'entrée. Cette transition marque l'accession à un degré d'intimité supérieur.

La ville est alors construite sur des règles implicites, modes de vies, et codes sociaux dictés par la religion. Division de la ville et paysages, architecture. Division par fonction de la ville.

2.2. L'expression du patrimoine et sa transmission.

Nous voyons alors que la formation vieille ville de Naplouse a été dictée par des valeurs immatérielles. Les bâtiments se sont adaptés aux besoins pratiques de la population. Contrairement à Rawabi, une ville en construction près de Ramallah, créée ex nihilo et qui sera livrée clef en mains aux habitants, Naplouse n'a pas demandé aux habitants de s'y adapter. De générations en générations, les naplusis ont créé leur propre ville, comme marqueur de leur identité. Dans ce paysage urbain complexe, quels sont les marqueurs de cette construction ? Quelles traces de leur histoire les naplusis ont mis en avant pour les exposer à leur descendance, mais aussi à l'œil extérieur ? Comment ont-ils figé leur identité et sa transmission dans l'espace et dans le temps ? Pour comprendre cela, nous devons définir les notions de monument et de mémoire. Au long de cette partie, je m'appuierais alors sur la conceptualisation du monument de Françoise Choay, dans *L'allégorie du patrimoine*, pour soutenir mes propos. Concernant la mémoire, je me suis aidée de la thèse Véronique Bontemps, *Ville et patrimoine en Palestine. Une ethnographie des savonneries de Naplouse*.

Dans son premier chapitre, « Monument et Monument historique », Françoise Choay exprime le lien étroit entre le patrimoine et la construction de monuments. Elle explique la relation qui existe entre le monument, la mémoire, le patrimoine et la patrimonialisation. Le monument serait un témoin de la mémoire. Du latin, *monumentum*, dérivé de *monere*, avertir, rappeler, le monument est ce qui interpelle la mémoire.

« *La nature affective de la destination est essentielle : il ne s'agit pas de faire constater, de livrer une information neutre, mais d'ébranler,*

par émotion, une mémoire vivante. En ce sens premier, on appellera monument tout artefact édifié par une communauté d'individus pour se remémorer ou faire remémorer à d'autres générations des personnes, des événements, des sacrifices, des rites ou des croyances. La spécificité du monument tient alors précisément à son mode d'action sur la mémoire. »

(Françoise Choay, 2007 : 15)

Il est alors un support de la mémoire, qui permet de transmettre d'une génération à l'autre un passé. Il fait référence à des valeurs et références communes. Sa fonction est sensible, et tend à générer une fierté et un attachement commun. Il renvoie à un cadre commun de références, qu'est le patrimoine.

« *Ce passé invoqué et convoqué, incanté en quelque sorte, n'est pas quelconque : il est localisé et sélectionné à des fins vitales, dans le mesure où il peut, directement, contribuer à maintenir et préserver l'identité d'une communauté, ethnique ou religieuse, nationale, tribale ou familiale. Pour ceux qui l'édifient, comme pour ceux qui en reçoivent les avertissements, le monument est une défense contre le traumatisme de l'existence, un dispositif de sécurité. (...) Défi à l'entropie, à l'action dissolvante qu'exerce le temps sur le temps sur toutes choses naturelles ou artificielles, il tente d'apaiser l'angoisse de la mort et de l'anéantissement. Son rapport avec le temps vécu et avec la mémoire, autrement dit sa fonction anthropologique, constitue l'essence du monument.»*

(Ibid.)

Il est donc important de comprendre le rôle de la mémoire pour justifier l'importance du monument dans la construction d'une identité collective. Selon la définition donnée par Larousse, la mémoire est

l' « ensemble des faits passés qui reste dans le souvenir des hommes, d'un groupe ». Mais elle est aussi le « souvenir qu'on a d'une personne disparue, d'un événement passé ; ce qui, de cette personne, de cet événement restera dans l'esprit des hommes. » Dans sa thèse, *Ville et patrimoine en Palestine. Une ethnographie des savonneries de Naplouse*, Véronique Bontemps établit une définition de la mémoire. Elle évoque alors la notion de mémoire locale, qui serait le cadre commun de références, caractérisé par une diversité dans les acteurs, dans le fond et dans la forme. Elle résulte d'éléments sélectionnés et de la transmission. Sa fonction serait de participer au processus de patrimonialisation et la conservation du patrimoine. Elle cite ensuite Jean Candou, qui désigne la mémoire comme l'ensemble des représentations individuelles et/ ou collectives du passé, en relation avec des thématiques actuelles. Il évoque ensuite la mémoire collective, qui constitue certaines formes de conscience du passé, apparemment partagées par un ensemble d'individus. Faire appel au monument serait donc un moyen de détourner le filtre de la mémoire.

« Les identités collectives se projettent, se matérialisent, se construisent et se reproduisent dans la dimension spatiale, à travers les différents marqueurs d'une appropriation de l'espace. Le monument, au sens de « ce qui fait se souvenir », vient immédiatement à l'esprit à propos de ce marquage identitaire de l'espace, que le souvenir renvoie à l'ensemble d'une société (monuments aux morts) ou soit clairement associé à l'une de ses composantes. »

(Veschambre, 2004)

Pourtant, comme nous avons pu le décrire dans la première partie, en dehors de la *Clock Tower*, je n'ai pas remarqué de monuments, ou de repères dans le tissu urbain. Personnellement, cette conception opposée

aux paysages urbains occidentaux m'a marqué. Il n'y a pas de grande place, pas de statues, les bâtiments publics ne se démarquent pas. Comme si en dehors du bâti résidentiel et commercial, la ville ne racontait pas son histoire. Comme si, le récit de son histoire commune restait également dans l'intimité des bâtiments et habitations.

Cette absence d'édifices de glorification d'une personne, ou d'un événement m'a aussi interpellée dans le rapport au patrimoine. Pourquoi n'y a-t-il pas de pierres pour raconter et inscrire l'histoire dans le territoire ? Cela s'explique-t-il par un manque de fierté de leurs valeurs communes ? Quels éléments utilisent-ils pour inscrire leur mémoire dans le temps ?

Aussi, Françoise Choay explique que toute société possède des monuments, selon sa définition.

« Sous des formes multiples, il semble présent sur tous les continents et dans quasiment toutes les sociétés, qu'elles possèdent ou non l'écriture. Le monument, selon le cas, refuse les inscriptions ou bien les accueille tantôt avec parcimonie, tantôt libéralement, parfois jusqu'à s'en couvrir et amorcer une dérive vers d'autres fonctions. »

(Ibid.)

A partir des observations, nous pouvons affirmer que la *Clock Tower*, sur la place du Minaret, est une expression monumentale apparente. Il est alors important de comprendre sa signification. La place du Minaret a été aménagée à la fin de l'ère ottomane. En 1884, le jardin laisse place à un espace public, et voit apparaître un bâtiment officiel : as-Saraya. En 1900, à l'occasion de son Jubilé d'argent, le sultan Abd al-Hamid II, offre un minaret à six villes de ses villes, dont Naplouse. La valeur du minaret est donc célébrative.



Photo 10- Clock Tower sur la place du Minaret, dans la Vieille Ville de Naplouse. Donnée personnelle.



Photo 11- Inscription de la Clock Tower de Naplouse. Donnée personnelle.

« The whole world shone, as if by suns,
 In the feast of accession to the throne, exhibiting monument,
 Including this mansion which was shown
 Most beautiful in the right moment
 Long live our Sultan, the saviour, the peerless
 Abd al-Hamid, the crown of you head!
 The mansion was built in his silver jubilee
 In memory of a very pleasing day
 A lighthouse establish with the date
 "Safely in the silver jubilee" 1318 AH »

Si nous pouvons observer une inscription au-dessus de sa porte, à la gloire du sultan, la référence semble implicite. En effet, il n’y a pas de représentation de la personne célébrée. Le bâtiment est repérable de n’importe quel point de la ville. Pourtant, même aujourd’hui, tous les naplousis n’en connaissent pas l’origine. Même pour le passant ou le touriste, la référence à Abd al-Hamid II n’est pas évidente. En dehors de son nom, il n’y a aucune représentation.

Contrairement aux apparences, la tour du Minaret n’est pas le seul monument de la vieille ville de Naplouse. En effet, en me promenant dans la vieille ville, j’ai pu remarquer que des témoins de l’Intifada avaient été mis en place. Des plaques de marbre sont installées sur les façades des maisons, des bâtiments ou dans la rue. Ils peuvent prendre plusieurs formes. Il y a toujours une plaque de marbre avec des inscriptions aux couleurs du drapeau palestinien. Parfois, on leur a ajouté une affiche avec photo. Celles-ci ont bien souvent été victimes de la météo, décolorées par le soleil ou abimées par la pluie. En plus de cette plaque de marbre, il y a parfois un petit parterre, plus ou moins fleuri. Ces monuments sont donc plus ou moins imposants. Ce sont des monuments aux morts, et victimes de la seconde Intifada. Les inscriptions qu’ils comportent racontent une histoire.

J’ai alors essayé d’en traduire quelques-uns avec l’aide d’Ameer. Pour éviter d’accumuler les erreurs de sens dans la traduction, j’ai préféré les retranscrire en anglais. Ce monument, situé dans le quartier al-Yasminah, rend hommage à un combattant.

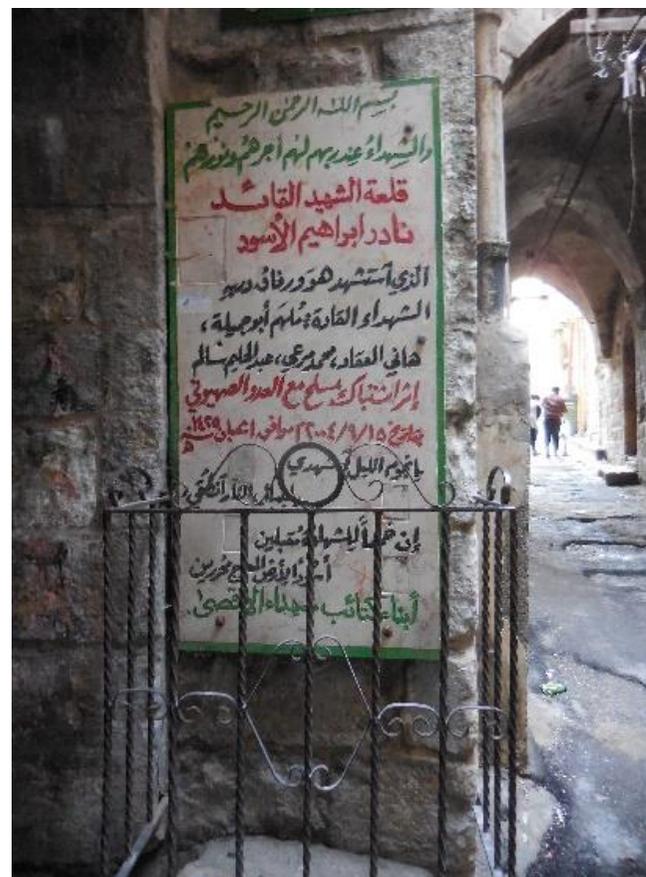


Photo 12- Monument aux morts dans la vieille ville de Naplouse, al-Yasminah. Donnée personnelle.

« At the name of Allah, the most merciful. This is the castle of the martyr leader Ibrahim al-Aswad, who was killed with his friends during a fight with the Zionism enemy in the 15 th of September 2014. »

Brigad of al-Aqsa martyr.



Photo 13- Typologie des monuments de la vieille ville de Naplouse. Donnée personnelle.



Photo 14- Panorama de la place at-Tutah. Donnée personnelle.

La place at-Tutah est l'endroit le plus symbolique de cet hommage rendu aux victimes de l'Intifada. Cette place a été attaquée par des chars israéliens en 2002, au début de la seconde intifada. Ce ne sont pas seulement des combattants qui ont trouvé la mort. Des enfants et des femmes ont été tués chez eux. Si les façades portent encore les marques de la destruction, plusieurs monuments ont été installés au centre de la place pour raconter l'histoire des personnes mortes pendant cette attaque. Nous avons par exemple l'histoire d'un garçon sourd, qui est sorti au mauvais moment et a été tué par le bombardement. Sur la photo 13, nous pouvons voir sa maison.

Quelle forme prend le *monument* napolis ? Que révèle-t-il ?

Je me suis donc tournée vers Naseer Arafat pour comprendre la valeur du monument à Naplouse. J'ai remarqué qu'il n'y avait pas de statues dans la ville, et que, sur les monuments, quand une représentation existait, elle n'était pas faite dans un but permanent. Ces éléments sont pour lui « a simple piece of marble ». La valeur du monument et de la célébration est en fait relative à la religion. Dans la religion musulmane, on n'effectue pas de représentations. Si on croit en quelqu'un et qu'on lui apporte son amour, c'est en réponse à ce qu'il est et ce qu'il fait, et non à ce à quoi il ressemble. La communion et la foi sont d'autant plus intenses pour les fidèles. Par exemple, il n'existe pas de représentations du prophète ou d'Allah, comme il pourrait en exister dans la religion catholique. Si Jésus peut revêtir différents visages selon les continents, la représentation de Mahomet reste relative à l'imaginaire de chaque fidèle. Chacun possède son propre rapport aux figures religieuses. Dans les aspects matériels de la religion musulmane, on observe aussi ce rapport à

²³ Structure élevée où l'imam s'installe pour dicter la prière.

la sobriété. Dans la mosquée, le lieu central des croyants, l'organisation reste banale. L'intérieur de la mosquée est épuré. Il n'y a pas de représentation, pas de tableau, et pas vraiment de décorations. Les murs sont blancs, le *mihrab*²³ et le tapis au sol constituent le seul mobilier. De fait, si la représentation est interdite dans la religion, il n'y a pas de place pour celle-ci dans l'espace urbain. Naseer m'a également expliqué que pour eux, l'un des moyens de célébration était l'attribution d'un nom à une rue ou une place. Ainsi, l'axe principal de la vieille ville porte le nom d'un maire qui s'est battu contre les israéliens. Nous notons aussi que cette pratique est récente. Rania Taha nous expliquait que l'attribution de noms aux rues était un enjeu actuel. Cette conception met alors en lumière le rapport privilégié à l'immatériel. Le monument n'existe pas dans la vieille ville de Naplouse, le monument est la vieille ville toute entière. Peut-on considérer qu'ils n'aient pas senti de pression du temps sur leur identité pour ne pas célébrer particulièrement certaines personnalités et certains événements marquants ? Considèrent-ils que leurs monuments soient dans l'architecture particulière de l'espace résidentiel ?

Pour Naseer Arafat, « *if something is different, unique, has something to tell, authenticity to keep, power to remain, beauty to be looked at. This could be a monument for me.* »²⁴

Je lui ai donc demandé à quoi cela s'appliquait pour la ville de Naplouse. Il m'a alors expliqué que le patrimoine et le monument travaillent ensemble, de manière parallèle. Le monument n'est pas applicable dans la vieille ville de Naplouse, il est la vieille ville de Naplouse. Il est important pourtant de séparer le monument de la monumentalité, le tangible de l'intangible. La vieille ville de Naplouse est « the monument ».

²⁴ 02 avril 2015.

La monumentalité existe partout et pour tout le monde, c'est un sentiment relatif à un vécu, une humeur, une façon de percevoir les choses, un quotidien.

Le patrimoine bâti de la vieille ville de Naplouse est majoritairement résidentiel. Dans un article du Monde, daté du 27 avril 2010, Mohamed Métalsi, directeur des actions culturelles de l'institut du monde arabe spécialiste de la cité arabo-musulmane, explique que la notion de monument n'entre pas dans la logique de la ville précoloniale. Son architecture particulière est essentiellement domestique, dans une société qui laisse peu de place aux espaces publics. Cela s'inscrit dans le rapport des villes islamiques à l'espace public. Nous avons expliqué dans la première partie, que l'espace public est commercial et appartient aux hommes. Les espaces résidentiels sont les lieux d'expression de la vie familiale, de l'intime. On remarque aussi qu'il existe peu d'espaces publics. Les lieux de rencontre sont des espaces du public. N'importe quel endroit peut servir de lieux de rencontre, et se retransformer en espace privé par la suite. C'est l'acte public qui compte, la rencontre, et pas le lieu en lui-même. Les *diwans* des palaces, par exemple, ont cette fonction. Ce sont des espaces intégrés à l'espace résidentiel, qui ont une entrée particulière, aménagés pour que les étrangers ne rencontrent pas la sphère privée. Jean-Claude David, évoque ces notions dans son article, *Espace public au Moyen-Orient et dans le monde arabe, entre urbanisme et pratiques citadines*.

« *L'espace public comme forme ouverte, place, jardin public, boulevard, est absent du centre des villes arabo-musulmanes ou orientales traditionnelles, les médinas, si l'on excepte l'espace ouvert "public" complexe que constitue la Grande Mosquée.* »

(David, 2002, p. 220)

« *L'espace public est alors simplement défini par la rencontre des hommes pour des activités publiques dans l'espace de la maison ou une partie de la maison qui lui est spécialement affectée. C'est le cas par exemple dans le palais du qadi (le juge), celui du percepteur des impôts, du trésorier, du gouverneur en ville, du mufti, ainsi que les palais des familles de notables, oulémas, négociants ou militaires qui, recrutés localement, pourvoient en général aux charges officielles. Le souk est sans doute l'espace public par excellence.* »

(Ibid.)

C'est donc de manière culturelle que l'expression monumentale n'existe pas. Deux questions s'ouvrent alors à moi. Si l'expression monumentale ne fait pas partie de la culture arabo-musulmane, pour quelles raisons, depuis une dizaine d'années, voyons-nous fleurir des monuments aux morts de l'Intifada dans la vieille ville, et en dehors ? La seconde question est de savoir quels sont les marqueurs urbains non monumentaux à conserver pour le patrimoine napolis ?

Comprendre les marqueurs urbains locaux, me permettrait aussi de comprendre les modes de vie, et ce à quoi les napolis sont attachés dans la pratique de la vieille ville. Au cours de mon séjour à Naplouse, j'ai pu travailler avec différents acteurs. Naseer Arafat, Rania Taha, et ses deux ingénieurs, Sameh Abdo et Islam Abuzant ont été mes principaux collaborateurs. Tous les quatre sont nés à Naplouse, et sont des acteurs majeurs dans la gestion du patrimoine de la vieille ville. Chacun leur tour, ils m'ont guidée dans la découverte de la vieille ville. Je me suis donc basée sur leurs explications pour commencer ma réflexion.

La conservation de la mémoire passe ici par l'habitation du patrimoine, et pas par la monumentalisation. C'est une dimension que Maria Gravari-Barbas expose dans *Habiter le patrimoine*. L'enjeu actuel se situe dans la conservation des lieux de vie courante, dans un contexte où certaines pratiques disparaissent, comme l'utilisation des hammams. La chute de l'industrie du savon, et l'Intifada ont conduit à la destruction et à la fermeture de plusieurs usines. Ce sont des marqueurs urbains d'une référence à un passé communs, et à des modes de vie antérieurs. L'une des problématiques que Maria Gravari-Barbas met en place est relative à l'occupation du patrimoine. Si on veut le conserver, il faut le faire vivre. Or, à Naplouse, beaucoup de bâtiments sont abandonnés.

Les napolis ont un attachement particulier à ces marqueurs de l'espace, rappels d'un mode de vie antérieur. Il est important pour le service patrimoine de Naplouse, comme pour ses habitants de conserver certains hammams et certaines fabriques de savon en activité « parce que c'est l'histoire de Naplouse ». On ressent ce besoin identitaire de conserver des pratiques antérieures, et des savoir-faire, parce qu'ils caractérisent la ville et ses habitants. Cette remarque nous permet d'appuyer la valeur immatérielle du patrimoine napolis. Ils sont d'anciens marqueurs économiques et sociaux de l'espace et de la vie urbaine. Nous comprenons le détachement entre la mémoire et le patrimoine physique dans la vieille ville de Naplouse, et nous pouvons ainsi percevoir l'immatérialité de sa valeur. Nous nous intéressons ici à ces constructions d'un autre temps, qui ont eu des usages pratiques et restent dans le paysage actuel dans une volonté de transmission. Nous percevons un nouveau paradoxe, révélateur de cet attachement immatériel. Le patrimoine matériel immobilier, au sens napolis, ne serait alors qu'un marqueur du passé dans l'espace, qui

renvoie à des valeurs immatérielles et des savoir-faire. Son maintien est important pour la fonction qui lui est associée, et non la forme.

Dans le paysage actuel, ces éléments ne sont pas visibles. Ils ne sont pas forcément mis en valeur, que ce soit dans l'indication de leur présence, ou dans la qualité du bâti. Par exemple, le bain al-Darajah, dans le quartier al-Qaryun, est difficilement localisable pour l'œil extérieur. Effectivement, si nous le regardons aujourd'hui, nous avons du mal à croire qu'il ait pu être un lieu de détente.



Photo 15- Hammam al-Darajah. Donnée personnelle.

Pourtant, c'est une valeur héritée du passé, et reconnu comme patrimoine à transmettre. Toujours en prenant l'exemple du bain Darajah, la présence des animaux, et l'entretien du bâti ne nous permettent pas de suggérer la présence de l'ancien hammam. Il est pourtant connu des habitants. Un autre bain turc, ar-Rish, se situe dans l'arrière-boutique d'un

magasin de meubles. Il n'est pas non plus indiqué sur la voie publique. Pourtant, les napolis en connaissent l'existence, et la signification. Ils savent à quoi il fait référence, et s'il n'est pas réhabilité ou entretenu, les locaux le conservent dans le paysage. De par ces derniers exemples, nous pouvons attester que la transmission du patrimoine et de la mémoire concerne des modes de vie et des éléments immatériels, mais aussi qu'ils se transmettent dans la pratique de la ville et par le bouche-à-oreilles.



Photo 16- Hammam ar-Rish. Donnée personnelle.

Nous comprenons le rapport complètement différent du rapport occidental des napolis au monument et à l'expression matérielle. En effet,

les napolis n'ont pas ressenti ce besoin de construire dans l'espace des marqueurs de leur identité. L'apparition de monument est-elle révélatrice de changements et de prises de conscience liés à l'Intifada ?

Au travers de cette partie, nous cherchions à comprendre à travers quoi le patrimoine est transmis à Naplouse, si le monument n'existe pas. Nous voyons alors qu'une grande part de la transmission est dans la religion et les valeurs qu'elles véhiculent. On a une grande transmission orale. Et donc un patrimoine qui semble surtout se constituer autour de modes de vie, d'histoire des relations sociales, de l'honneur, de la famille, etc. En effet, l'Histoire commune ancienne est peu connue. L'observation du non entretien des bâtiments peut également nous pousser à penser au fait que les habitants soient plus attachés à la transmission du savoir-faire, qu'aux murs en eux-mêmes.



Photo 17- Hammam Baidara.. Donnée personnelle.

2.3. Etude de la vie sociale et des savoir-faire de la vieille ville: « tout le savon de Naplouse ne te nettoie pas ».

A partir des analyses précédentes, nous allons donc essayer de comprendre ce qu'est le patrimoine immatériel de Naplouse, à travers l'étude de sa vie sociale et de ses savoir-faire. Comme nous avons pu le souligner, les éléments matériels qui relèvent du patrimoine immobilier sont relatifs à un savoir-faire, comme les industries de savon, ou de pratiques de la ville, les hammams ou les souks. Pour comprendre ce qu'est le patrimoine à Naplouse, il est donc important de comprendre les savoir-faire et traditions relatives à ces lieux.

Le mode de vie napolis repose sur un rapport privilégié avec des valeurs et normes immatérielles. Celui-ci est loin des conceptions de la société de consommation. En effet, nous avons pu voir dans la partie précédente le détachement aux valeurs iconographiques, pourtant centrales dans nos sociétés de la publicité, et de la création des besoins. Les priorités sont basées sur des besoins primaires et simples. Cela pour diverses raisons. La religion et la tradition qui lui est ajoutée, s'établissent sur des bases essentielles. Si la culture est commerciale depuis des millénaires, on est loin d'une société d'abondance. Les relations sociales et la simplicité continuent de primer. L'échange et l'attention portée aux autres sont importants dans les principes religieux. On doit par exemple offrir accueil et aide à son voisin, ou à l'étranger. C'est une dimension que j'ai largement pu constater lors de mes rencontres avec les habitants. On ne visite pas de maisons sans qu'on nous offre à boire et à manger.

Aussi, la consommation s'adapte à la nature. Quand nous sommes arrivées, au mois de février, c'était la saison des Akkoubs, les chardons. Au

mois de mars, les loose, amandes, les ont remplacés sur les étals. Lors de notre départ, en avril, les épis de maïs avaient pris leur place. La religion s'accorde également sur ce rythme.

Ayman Shaka'a m'expliquait que la cuisine était intégrée à la tradition, et à la religion. Il existe des codes. Par exemple, le premier jour du calendrier islamique, on doit manger quelque chose de vert ou de blanc. Cette coutume est encore pratiquée par les familles de Naplouse. La fête et les rassemblements familiaux sont aussi très importants. Un mois avant le ramadan par exemple, le père de famille invite ses filles mariées, sans leur mari, pour un rassemblement des filles. Après le ramadan, on a l'Eid al-Fitr. Les hommes de la famille, pères, fils, oncles, cousins, se rassemblent et font le tour des foyers. Puis, Ayman me raconte ses souvenirs d'enfance, et m'explique que depuis l'occupation israélienne, en 1967, tout a changé dans ces fêtes. Avant les filles restaient une semaine, maintenant elles ne viennent plus qu'une journée. Des musiques et repas spéciaux existent aussi pour les différentes étapes de la vie : pour le pèlerinage, pour les naissances, les circoncisions, etc. Le calendrier et les besoins s'adaptent au rythme des saisons.

Aussi, l'organisation urbaine tourne autour de la gestion des relations sociales. Dans la tradition, un individu est considéré pour son comportement, et son nom de famille révèle son origine. C'est une ville où tout le monde est lié, et tout le monde se connaît. Dans la tradition, la réputation devient très importante. Pour nous le faire comprendre, Ayman nous dit avec un léger sourire « tout le savon de Naplouse ne te nettoie pas ici. » Le bouche-à-oreille est rapide, et tout le monde connaît son voisin. Quand on se marie, on s'assure de la réputation de son futur conjoint avant de s'engager. Ayman Shaka'a nous évoque aussi la pérennité de la mémoire napolis, surtout chez les femmes.

« Si je donne un nom de famille à grand-mère, ma mère ou à ma tante, elles sauront me dire avec qui chaque membre est marié, depuis quand, et ce qu'ils ont fait au cours de leur vie. »

Et cela, en remontant plusieurs générations. C'est également un caractère qu'un des vendeurs de la vieille ville m'évoquait. A Naplouse, on peut retrouver n'importe qui. Il n'y a pas d'anonymes. On ne peut pas non plus laisser planer de mystères sur sa vie. Tout se sait.

La vie à Naplouse est basée sur des relations sociales fortes. Dès mon introduction, j'ai évoqué la réflexion d'Assan. « Les gens de Naplouse sont particuliers. » Il y règne une ambiance particulière. On prend le temps pour les autres. On boit un café, on discute. Vers 11h, on partage un repas. Puis l'*Adhan*, envoie ses fidèles à la mosquée. Les souks, comme les espaces résidentiels sont vivants. Lors de mes entretiens, j'ai rencontré un jeune homme qui tenait un commerce sur l'axe principal sud. Il est âgé de vingt ans, et vit avec son petit frère. Il est né à Amman, en Jordanie. Son père est originaire de Naplouse. Quand ses parents sont décédés, les deux garçons se sont réfugiés à Naplouse. S'ils vivent dans la vieille ville, c'est pour retrouver ce sentiment familial, et ces rapports privilégiés avec les gens. Cette proximité et cette chaleur sont des caractères particuliers à Naplouse. Dans l'ensemble de mes entretiens, la particularité de Naplouse était « relationship between people ». Ses habitants se connaissent depuis plusieurs générations. Les voisins sont des membres de la famille. On cherche à rendre service, et une sorte de bienveillance les lie. La religion contribue à entretenir cette proximité. Lorsque nous avons rencontré la famille d'Hala, sa sœur nous parlait de l'allaitement. Si une mère est malade pendant cette période, elle doit cesser de nourrir son enfant. Elle peut demander à une autre maman de prendre le relais. Son enfant est ensuite considéré comme les enfants de cette mère nourricière. De fait,

son rapport avec cette autre famille change. Si c'est une fille par exemple, elle pourra ne pas porter l'*hijab* devant eux. Si c'est un garçon, il pourra voir les femmes de cette famille sans l'*hijab*. Cet enfant ne pourra pas non plus se marier avec les enfants de sa mère nourricière, car il devient membre de la famille.

Le samedi 7 mars 2015, nous avons eu la chance de rencontrer des représentants de l'Unesco : Géraldine Chatelard et Juneid Walisorosh. Tous deux étaient venus pour voir le travail de Taheer Bakour, conteur. Taheer Bakour, travaille avec Ayman Shakaa, dans le but d'éditer ses contes, et de les diffuser au plus grand nombre. Ayant remarqué une certaine ignorance des traditions de la part des enfants, et parfois même des plus grands, il mène une action de sensibilisation à son niveau. Ses représentations peuvent être planifiées, comme spontanées. Il nous explique alors que « l'origine du conte n'est pas seulement pour lire, mais pour insister sur les différences culturelles en Palestine, dans un contexte d'occupation. » Ses représentations sont essentiellement locales, dans le but de transmettre les traditions. Mais il sensibilise également au-delà de ses frontières, pour faire connaître sa culture palestinienne.

« Les gens n'écoutent plus les informations et ne croient plus en la politique. L'art attire plus l'attention, et permet de faire passer des messages. »

Dans ce contexte, il écrit deux genres de contes. Ceux relatifs à la vie traditionnelle, qui révèlent les modes de vie, les rapports familiaux et sociaux. D'autres mettent en avant l'influence du présent sur le passé, et celle du passé sur le présent.

« Les enfants ne connaissent plus nos 7 000 ans d'histoire, il est donc important de leur transmettre les valeurs les plus importantes. »

Les contes permettent ainsi de sensibiliser au patrimoine, en le rendant vivant. Les contes et la musique, en eux-mêmes, font partie du patrimoine de Naplouse. Cette rencontre me permet alors de cerner les traditions, et les éléments importants dans la tradition palestinienne et ses modes de vie. Certains contes ont déjà été mis en page, en lien avec une dessinatrice de Naplouse. Taheer nous raconte sa précision. Chaque détail compte. La longueur de la robe, comme la présence du chat. A travers ces scènes, on peut voir comment la lessive est faite, comment se déroule la journée d'une femme, ou encore quels sont les plats typiques. Les repas se partagent en famille. Chacun est assis par terre, on mange de l'humus, du full avec du pain. On mange avec les mains. Tout le monde est proche. Dans chaque maison, les femmes jouent d'un instrument. La musique est centrale. Il existe également des chansons pour chaque situation. Les journées au hammam entre filles se passent dans une ambiance festive. Elles chantent, elles dansent. La vie en communauté est très importante. De ces livrets, et de cette rencontre, j'ai pu comprendre ce que signifie être napluis. C'est un ensemble de comportements particuliers, et de visions des choses. Ayman Shakaa, évoquait une certaine fierté de la part des habitants. « Ici, soit tu le fais à la napluis, soit tu le fais mal. » La vie tourne autour de l'*asel*, l'originel. On transmet ces façons de faire. Beaucoup de savoir-faire sont caractéristiques de Naplouse. Plusieurs métiers tournent autour de l'artisanat. Même si les choses changent, on est loin d'une société de consommation où les choses arrivent « prêtes à porter », ou « prêtes à consommer ». Notre voisin Mustapha, onze ans, m'a fièrement invitée à rester manger chez lui. Sa mère ne parle pas anglais. Quand elle arrive avec ses plats en main, elle insiste pour qu'il m'explique que tout est fait maison. Le travail de la matière première, pour la cuisine, comme pour l'équipement, reste encore important.

Parmi les savoir-faire à Naplouse, certains sont plus particuliers à la ville et sa culture que d'autres. En premier lieu, le savoir-faire de Naplouse est caractérisé par le travail de l'olive et ses produits dérivés, à commencer par le savon. L'origine de la confection de savons à l'huile d'olives ne peut être déterminée. Pendant longtemps, les femmes le fabriquaient chez elles, pour un usage domestique. Puis, sous l'époque ottomane, des industries se sont développées, et ont connu un âge d'or. Ceci a contribué à l'enrichissement de la ville, par son exportation massive. Une trentaine d'industries sont en activité, contre trois aujourd'hui. Pour certaines familles, l'industrie du savon est l'origine de leur enrichissement. Pour d'autres, elle est une sorte de vitrine. Comme un prestige supplémentaire que les familles aisées s'accordent. Elle est révélatrice d'une position sociale élevée. Pour cette raison, de nombreuses savonneries sont attenantes à un palace. C'est donc une des seules activités industrielle et commerciale, qui se situe dans les quartiers résidentiels. La majeure partie se situe dans le quartier al-Yasminah. Un savoir-faire particulier lui est attribué. Elle répond au schéma de l'organisation commerciale de la vieille ville. Les olives arrivent des campagnes, par l'est. A l'origine, le second composant, le *barilla*, est importé de Jordanie. L'occupation israélienne a alourdi le coût de l'importation de *barilla*. Ensuite, la maîtrise et la destruction des oliviers sont devenues une expression du conflit. Lors de la seconde Intifada, de nombreuses savonneries ont été détruites, mettant un coût d'arrêt à leur activité. Véronique Bontemps évoque cet arrêt comme une restriction des aspects identitaires du territoire.

« La question de la liberté de mouvement (des personnes et des marchandises), dans le contexte de bouclage, est aussi un élément qui affecte l'image de soi des Naplousains comme commerçants d'abord et avant tout. »

(Bontemps, 2009, p.9)



Photo 18- Savonnerie Shaka à la frontière de la vieille ville toujours en activité. Donnée personnelle.

Naplouse est connue pour son activité commerciale. Elle est surnommée la petite Damas, ce qui renvoie à sa richesse commerciale, à l'importance de la musique, et aux paysages de sa vieille ville. Les deux villes ont également en commun de travailler le tissu pour l'usage local et pour l'exportation. La présence de l'eau, et le foisonnement de la verdure en donnent une description commune. Le *souk* est le centre de toutes les activités et les échanges. Comme nous avons pu l'expliquer dans la fabrique de la ville, le centre commercial est divisé par spécialité, en fonction du degré de noblesse du produit, et de manière à optimiser les déplacements. Son centre peut donc être vu comme une usine. Les matières premières des campagnes entrent à l'est, et sont transformées en son centre. Elles repartent par l'ouest pour être exportées. La ville est donc caractérisée par de nombreuses formes d'artisanat et de savoir-faire. L'exportation de coton et de vêtements a longtemps perduré. Si aujourd'hui les vêtements vendus dans les Khan sont importés, ils ont eu l'habitude d'être fabriqués sur place, et sur mesure. Ayman Shakaa nous faisait part de son expérience.

« Il y a encore quinze ans, j'allais chez le tailleur pour mes costumes. Maintenant, cela n'existe plus. C'est pareil pour les chaussures, et le cordonnier. »

Ces savoir-faire sont liés à des modes de vie et des rapports sociaux. Ils sont pourtant encore bien présents, dans l'immatériel.

« Il y a des familles dont on ne sait même plus le vrai nom de famille, parce qu'on les appelle par leur fonction. »

Si l'artisanat est beaucoup moins dynamique qu'avant, il est encore présent dans le paysage. Cette fonction est regroupée sur la partie est de l'axe nord, près du Khan al-Wakale. On y trouve encore des fabricants d'arabai, ces petits chariots qui servent à la vente ambulante de fruits,

légumes, et produits en tous genres. Ils sont essentiellement présents dans la vieille ville, et à la frontière avec la nouvelle ville, autour de la place Maydan. Derrière la place du Minaret, deux fabricants de couettes sont encore présents. Quand nous passons dans la journée, nous pouvons les voir assis, en train de rembourrer leur tissu. Les activités artisanales qui restent florissantes sont relatives à la cuisine.



Photo 19- Pâtisserie Al Aqsa. Donnée personnelle.



Photo 20- Hammam Tameme. Donnée personnelle.

Nous avons bien sûr, le célèbre Kunafeh. Avec l'incontournable pâtisserie Al Aqsa, située derrière la mosquée an-Nasr, fait parler d'elle. La famille Alshanter est réputée pour fabriquer le meilleur de Naplouse, et est enregistrée au Guinness Book pour la confection du plus grand Kunafeh. La cuisine napluisis, et palestinienne en générale, est connue pour sa multitude de sucreries, de gâteaux ou de bonbons. L'ouverture de nombreuses fabriques de bonbons a donné une nouvelle vie à certains bâtiments, comme le hammam Tameme, à l'est de l'axe principal nord.

D'autres plats salés à base de poulet sont caractéristiques de la Palestine, comme le Msakhan, qui est un poulet à base d'oignons, d'huile d'olive et de cacahuètes.

La religion implique un certain mode de vie, et certaines pratiques auxquelles les habitants sont attachés. Pourtant, dès notre arrivée, la mairie de Naplouse nous a fait part de l'importance de la désertion de cette vieille ville, lieu d'expression principal du patrimoine local, par les habitants. A quel point cet abandon existe-t-il ? Comment celui-ci s'exprime-t-il ? Pourquoi les napluis quittent-ils un espace auquel ils semblent si attachés ?

3. Une vieille ville qui perd de son dynamisme et de son attractivité.

3.1. La déprise de la vieille ville : un enjeu majeur pour Naplouse.

La vieille ville de Naplouse est à l'origine du mode de vie, des relations sociales et de la fabrique de la ville en général. Comme nous avons pu le voir, sa forme et son organisation ont été dictées par des valeurs immatérielles. Aussi, cette forme si caractéristique a contribué à entretenir des rapports sociaux particuliers et cet attachement aux valeurs immatérielles.

Si la vieille ville revêt un rôle identitaire, et un espoir touristique pour Naplouse, son état actuel ne permet pas d'optimiser ses capacités. Quand nous traversons les rues de la vieille ville, nous sommes émerveillés par la beauté de l'architecture, la complexité du tissu, l'accueil et le contact avec les locaux. En allant à sa découverte, j'ai aussi été, à plusieurs reprises, interpellée par l'état actuel des choses. De nombreux bâtiments sont abandonnés. Certains hammams sont réutilisés sans grand soin. Des constructions modernes provisoires affectent le paysage traditionnel. Bien que le patrimoine soit un concept vivant, ces constructions sauvages ne prennent pas sa conservation en considération. Ce qui m'a le plus fait réagir, est la quantité de détrit, et de décharges à ciel ouvert que nous pouvons voir. À plusieurs reprises, j'ai pu observer des personnes jeter leurs déchets par terre. Dans les zones résidentielles, il m'est arrivé de voir les habitants jeter leurs poubelles du pas de leur porte, dans une décharge qu'ils ont formé eux-mêmes, par habitude. Comment peut-on expliquer ce détachement de la part des napluis ?



Photo 21- Soap Factory Square. Donnée personnelle.

Au fur et à mesure des catastrophes, naturelles ou non, qu'a subi Nablouse, les habitants ont quitté la vieille ville. Lors du tremblement de terre de 1927, par exemple, les Samaritains ont commencé à s'installer sur le Mont Garizim. Depuis la deuxième Intifada, il n'y a plus de Samaritains dans la vallée. Le quartier al-Qisariyyah, au sud-est, a été particulièrement touché. Après le tremblement de terre, les populations les plus riches ont quitté la vieille ville pour construire à l'extérieur. La structure sociale a largement changé. Ayman Shaka'a nous explique que « les gens qui vivent encore dans la vieille ville sont les plus pauvres, ceux qui n'ont pas le choix de vivre ailleurs ». Lors de nos visites, Sameh Abdo estimait à plus de 40% le nombre de logements inoccupés. Lors de mes entretiens avec les commerçants de la vieille ville, j'ai pu constater qu'une partie d'entre eux n'y vivaient pas malgré leur attachement. Chacun me donne son explication. « Ce n'est pas sécurisé », « les logements sont trop vieux », ou encore « c'est plus dynamique à l'extérieur ». Pourquoi n'y a-t-il pas, de la part des habitants, une rénovation des logements ? Pourquoi, aujourd'hui, en 2015, nous pouvons encore voir des bâtiments abandonnés au lendemain du tremblement de terre, en 1927 ? Pourquoi les nablusis ne reconstruisent pas leur vieille ville, alors qu'ils y sont attachés, qu'ils sont conscients de l'importance de son maintien, et de la richesse qu'elle représente pour leur identité ?

La ville a été sujette à différentes phases de destructions violentes. En 1927, le tremblement de terre détruit la ville. En 1935, d'importantes inondations affectent la ville. Puis, à partir de 1948, plusieurs affrontements avec Israël, notamment la Seconde Intifada, marquent le paysage de la vieille ville.

Dans un premier temps, j'ai eu du mal à comprendre pourquoi ces éléments n'étaient pas reconstruits. Si les napolitains sont si attachés à cette vieille ville, pourquoi ne l'entretiennent-ils pas ? Et puis, j'ai compris la complexité du sujet. Après le tremblement de terre, les populations les plus riches ont quitté la vieille ville, pour avoir plus d'espace. On veut du neuf. Reconstruire en marge de la vieille ville était aussi moins coûteux. C'est à ce moment que les constructions sur les flancs de montagne ont commencé.

Le manque d'entretien relève dans un premier temps, du coût que cela représente. C'est une question de choix. Les propriétaires préfèrent investir ailleurs plutôt que de remettre sur pieds leur propriété dans la vieille ville. Aussi, la complexité est liée à la succession. La propriété foncière est divisée, puis subdivisée entre les héritiers. Il y a donc un nombre incalculable de propriétaires à contacter, et de démarches à amorcer. Pour racheter un bâtiment, ou pour effectuer des travaux à l'intérieur, l'avis de tous les propriétaires est nécessaire. Par exemple, Ayman Shaka nous expliquait que quand la mairie a racheté le Khan al-Wakale en 1997, pour la réhabilitation, elle a dû contacter environ 200 personnes pour avoir l'accord de vente.

Ensuite, les plus grosses destructions proviennent de la seconde Intifada. Durant la première, les palestiniens n'étaient pas armés. D'où le surnom, la guerre des pierres. Seules quelques maisons ont été détruites. Mais pendant la seconde Intifada, l'armement était plus important. Beaucoup de maisons ont été dynamitées. Les israéliens ont bombardé la ville, ayant pour première cible la vieille ville. Cela fait maintenant quinze ans que la seconde Intifada a commencé, pourquoi les traces sont-elles toujours aussi présentes ?

Dans un premier temps, on remarque un aspect non matérialiste des personnes. Ce n'est pas vraiment un problème pour eux d'utiliser un ancien hammam, bombardé et détruit, comme commerce, sans réhabilitation préalable. Le détachement aux éléments matériels expliqué auparavant est l'une des causes de ce comportement. Ce n'est pourtant pas l'explication majeure. La seconde Intifada a changé beaucoup de choses dans l'économie, comme dans l'état d'esprit.

Après plusieurs années de conflit avec les Israéliens, la première Intifada a mené aux accords d'Oslo. Ces accords, qui prévoyaient le retrait définitif des troupes israéliennes sur six ans, a redonné espoir à la population. En 2000, rien n'avait changé. Les palestiniens déclenchent l'Intifada. Mais ce nouveau conflit leur fait perdre plus de choses qu'ils n'en gagnent. Les israéliens gagnent du terrain. Leur crédit est diminué. Certaines organisations extérieures qualifient les groupes rebelles de terroristes. En 2004, Yasser Arafat meurt. Mais surtout, les pertes humaines et matérielles sont considérables. Aujourd'hui, l'Intifada n'est toujours pas terminée pour la plupart d'entre eux. Les Israéliens occupent et contrôlent toujours le territoire. C'est surtout l'espoir qui les a quittés. Après deux soulèvements, ils ont perdu beaucoup. Ce désespoir est l'une des raisons pour lesquelles la vieille ville n'est pas reconstruite : pourquoi investir dans quelque chose qui ne va pas durer ? L'histoire de Naplouse a affecté les mentalités. Le contexte de destruction permanent, qu'il soit lié aux conflits, comme aux conditions naturelles, décourage, et ne donne plus envie de reconstruire. Si la ville s'est construite sur une base immatérielle, ces événements n'ont peut-être pas aidé à l'attachement matériel. Les priorités se sont placées ailleurs.

Aussi, la seconde Intifada a marqué un coup d'arrêt de l'économie locale. La ville a été bloquée pendant plusieurs années. L'économie a été

gravement affectée. Beaucoup de savonneries ont marqué leur coup d'arrêt. Si leur activité avait déjà été freinée par l'occupation, en limitant les importations et exportations, l'Intifada leur a été fatale. Certaines ont été complètement détruites. A l'extrême ouest de l'axe principal sud, il y avait les fabriques : Kan'an et an-Nablusis. Toutes deux ont été bombardées, laissant aujourd'hui place à la *Soap Factory Square*. Lors de mes visites avec Sameh Abdo et Islam Abuzant, j'ai eu l'occasion de visiter le palais Abdul-Hadi, dans le quartier al-Yasmina. J'ai rencontré les propriétaires. Cette famille était très influente et riche à Naplouse pendant plusieurs décennies. Les Abdul-Hadi travaillaient avec le gouvernement ottoman. Leur palace est immense.



Photo 22- Palais Abdul-Hadi. Donnée personnelle.

Quand nous y pénétrons, nous devinons encore les contours de l'ancien *diwan*, destiné à accueillir des personnes extérieures. Il n'en reste aujourd'hui que les murs. Moen Abdul-Hadi, l'un des héritiers, nous raconte l'histoire de la destruction. Le dernier étage avait déjà été affecté par le tremblement de terre. Ensuite, les israéliens sont venus un jour, leur ont demandé de quitter la ville pour une semaine. Quand ils sont revenus, il n'y avait plus rien. Aujourd'hui, leur palais ne leur permet plus de vivre dans de bonnes conditions. Pourtant, leur attachement au lieu et la peine qu'ils ont face à l'état actuel des choses sont palpables. Comme beaucoup de nablusis, l'Intifada leur a fait perdre des membres de leur famille, mais aussi leur maison. Le gel économique a détruit toutes chances pour certaines activités de perdurer, ou de rebondir, plongeant un certain nombre de familles dans la pauvreté. L'impératif n'est donc pas de réhabiliter une maison, mais de manger.

Pour d'autres familles, la richesse ne les a pas quittés. Leur palace n'est pas réhabilité pour autant. Parfois, les pièces encore habitables sont louées. Mais les propriétaires ont déserté les lieux. Après les Intifada, ils ont construit en dehors de la vieille ville. En effet, celle-ci n'attire plus les investissements. Etant la première cible israélienne, les nablusis la fuient. Les investisseurs aussi. Pour les mêmes raisons, des familles, ont pris le parti de quitter la vieille ville. Il est moins coûteux d'acheter une parcelle à l'extérieur et de tout recommencer, plutôt que de réhabiliter une maison qui n'apportera pas le confort moderne. Un des commerçants m'a expliqué, que la vieille ville était dangereuse. Pour cette raison, il ne veut pas y vivre et y élever ses enfants. La vieille ville est, en effet, le lieu de formation des groupes rebelles contre les israéliens. Elle est le berceau de la résistance. Elle est donc la première cible des israéliens. Lors de la première Intifada, elle fut la première victime des tirs et des

bombardements, les israéliens voulant en faire une colonie. La valeur symbolique du patrimoine et son poids identitaire ont bien été perçus et ils sont devenus un enjeu d'appropriation. Cette appropriation de l'espace passe par un marquage du territoire, que décrit Vincent Veschambre, dans Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques éléments de réflexion.

« Un processus de colonisation par exemple ne peut faire l'économie de multiples formes de marquage, depuis la toponymie et la signalétique jusqu'à l'urbanisme en passant par la production architecturale. »

(Veschambre, 2004, p. 1)

Nous avons fait la démonstration de l'entité de la vieille ville dans la valeur monumentale. Détruire la vieille ville c'est détruire le monument qu'il représente. Cela a contribué à détruire un mode de vie, et des savoir-faire, avec la destruction des hammams et des savonneries. Symboliquement cette destruction contribue à effacer les traces d'une appartenance. Elle détruit matériellement les références au passé. Mais aussi, elle détruit des fonctions caractéristiques des habitants. Un autre exemple serait l'installation des check-point autour de la vieille ville, qui divisaient la ville sur un axe est-ouest. A l'échelle de la ville, l'axe principal était également bloqué. Ceux-ci ont donné le pouvoir aux israéliens de maîtriser les entrées et venues des napluisis. Pourtant, les napluisis ont toujours été des commerçants par essence. Quoi de plus restreignant pour un commerçant, que de lui enlever la mobilité ? Fermer la ville contribue également à détruire une part du caractère de la ville. C'est enlever une part d'identité à ses habitants, en supprimant des éléments qui pour tous sont associés à un lieu, Naplouse. Cela participe à faire tomber leur raison

d'être dans l'oubli aux yeux de tous. La destruction en temps de guerre ou de conflit, est associée à une violence symbolique bien plus forte que la violence de la destruction matérielle. Elle contribue à l'appropriation, et à la suppression d'une communauté dans un espace. Elle nie toute reconnaissance des liens entre la communauté et l'espace. Elle efface toute preuve d'une transmission qu'un individu a pu recevoir dans son territoire. Cela passe par une multitude de choses, allant du monument le plus symbolique et le plus fort, comme ça a pu être le cas pour la destruction de Bouddha de Bamiyan en Afghanistan, à la simple maison. Elle se manifeste à plusieurs échelles. Ce même marquage symbolique est également présent à Hébron, où les israéliens se sont approprié une partie de la vieille ville et de la mosquée. La mosquée d'Ibrahim, ou le tombeau des Patriarches, a été saisi à 70% par les juifs. Pour accéder à la partie musulmane, il faut maintenant passer un check-point. La vieille ville est également divisée par des check-point, qui ne permettent pas l'accès de la partie juive à tous. Aussi, lorsque nous traversons les rues de la partie palestinienne, nous observons les soldats armés, sur les toits des maisons. Ceci contribue à un marquage symbolique, de l'appropriation et la domination israélienne sur les territoires palestiniens. Les habitants d'Hébron sont dépourvus d'une partie de leur patrimoine. Aussi, s'ils ne veulent pas continuer à perdre du terrain, le comité de réhabilitation d'Hébron doit être plus réactif qu'ailleurs. Si les routes ne sont pas entretenues, les israéliens s'en chargeront, et exerceront une domination sur cet espace qu'ils auront entretenu.



Photo 23- Toits de la vieille ville d'Hébron. Donnée personnelle.

« Les paroxysmes de violence sont atteints dans des états de guerre dont un des objectifs, avoué ou non, est la table rase, la destruction matérielle des espaces urbains, l'anéantissement combiné des fonctionnements, des identités, des symboles, des valeurs qu'ils représentent, valeurs du passé, vestiges d'organisations sociales représentatives d'une gestion des appartenances communautaires et des groupes remise en question pour diverses raisons. »

(J. C David, 2002, p. 221)

L'occupation de la vieille ville est donc un enjeu symbolique majeur. Pourtant, elle semble devenir un patrimoine à l'abandon. En dehors des enjeux du conflit, nous pouvons nous appuyer sur la démonstration de Maria Gravari-Barbas pour comprendre l'enjeu du patrimoine. Ce dernier doit être conservé tel quel, si nous voulons qu'il reste un témoin matériel du passé. Pourtant, si nous voulons le conserver, il doit se rendre utile, et nous devons donc le faire vivre. Or à Naplouse, beaucoup de bâtiments sont abandonnés.



Photo 24- Palais Tuqan. Données personnelles.

Nous avons donc exposé en quoi la déprise de la vieille ville était palpable, et les enjeux qui y sont liés. Pourtant, si la vieille ville est devenue un lieu de pauvreté, que les investisseurs et les classes les plus riches fuient, la notion de déprise est à relativiser.

En effet, le manque de réhabilitation des éléments détruits lors du tremblement s'explique aussi par le fait que les structures du patrimoine sont récentes. A la suite d'un voyage en Italie, dans le cadre de la coopération décentralisée, le maire, Ghassan Shakaa, décide de mettre en place un programme de revalorisation de la vieille ville. En 1994, une structure compétente est mise en place au sein de la municipalité. L'objectif est de valoriser la vieille ville, dans une démarche de conservation du patrimoine, mais aussi dans l'optique d'optimiser son potentiel en termes économiques et touristiques.

C'est ensuite le contexte de l'Intifada qui a poussé au développement de structures compétentes. A l'aube du second conflit, en 2000, la Société Civile du Gouvernorat de Naplouse est créée, dans le but de coordonner tous les efforts dans divers domaines. C'est une association caritative, non gouvernementale, qui regroupe des associations, des ONG et des sociétés privées. Elle n'intervient pas uniquement dans le domaine de la construction et du patrimoine. Les premières actions apportent une aide alimentaire, des services de santé pour les blessés, les pauvres et les orphelins. Ils apportent également une assistance aux familles des victimes, des refuges pour les sans-abris. Concernant les destructions matérielles, ils essaient d'offrir une compensation à ceux dont la maison a été affectée, et tentent de reconstruire des maisons détruites par les interventions israéliennes, en lien avec les institutions de l'Autorité Nationale Palestinienne. Au lendemain du conflit, leur action s'oriente sur une aide à la reconstruction, mais ils travaillent aussi à la conservation du caractère

historique et des savoir-faire de la vieille ville dans le but de conserver son caractère et de lui réattribuer son attractivité.

En 1983, l'organisation du Welfare Association est créée pour venir en aide aux palestiniens. Au départ, leur rôle est de mobiliser des fonds pour améliorer la situation des palestiniens dans les camps. Ils s'engagent dans divers domaines relatifs à l'éducation, la culture et le développement économique et social. En 1995, le Welfare Association lance l'opération de réhabilitation de la vieille ville de Jérusalem, *Old City of Jerusalem Revitalisation Programme*. Ce programme est soutenu par les fonds arabes pour le développement économique et social. L'objectif actuel de Welfare Association est de fournir une assistance technique et financière aux projets de réhabilitation. La finalité est de protéger le patrimoine architectural, d'améliorer les conditions de vie des habitants, et de régénérer l'économie, en rendant la vieille ville plus attractive. Suite aux attaques israéliennes qui ont durées de 2002 à 2009, Welfare Association lance un programme similaire pour la vieille ville de Naplouse, en 2007. Le travail est considérable. Welfare Association s'engage à fournir une base de données SIG pour la vieille ville de Naplouse. Ils établissent également des statistiques et des enquêtes auprès des habitants. Ce travail est fait en amont des projets de réhabilitation, afin d'établir un plan directeur global de rénovation. L'autre compétence qu'ils se sont attribuée en parallèle est la rénovation des monuments et bâtiments historiques. Leur travail s'effectue donc en collaboration avec le service de la municipalité de Naplouse, et le ministère du Tourisme et des Antiquités, basé dans le quartier al-Qasarreyh. En plein cœur de la vieille ville, le Welfare Association a réhabilité, avec la municipalité, deux maisons à l'abandon, qui abritent aujourd'hui les techniciens compétents en matière de patrimoine de la mairie, Welfare Association et le Local Committee of Nablus

Governorate. La coopération de ces structures a permis la réhabilitation d'habitats traditionnels, comme les hawsh al-A'tut, al-Jitan, ou Obaid, ou de la place Habaleh.



Photo 25- Hawsh Albeshher en cours de réhabilitation. Donnée personnelle.

A l'échelle internationale, l'Unesco intervient ponctuellement. L'Etat Palestinien n'étant pas reconnu parmi les membres de l'ONU, leur action est limitée. En effet, l'Assemblée Générale des Nations Unies à uniquement accordé un statut d'Etat non membre observateur, en novembre 2012. Il a surtout été à l'origine de deux projets. En mai 2006, ils lancent un appel à projet national. Six sites ont été sélectionnés dans la

vieille ville. Il s'agit alors d'imaginer une nouvelle vie pour six espaces publics. al-Habaleh en faisait partie. Leur deuxième action concerne une réhabilitation hautement symbolique de Naplouse : le Khan al-Wakale. Le rachat du site a été effectué en 1996 par la mairie et l'actuel maire Ghassan Shakaa. Son inauguration a eu lieu en septembre 2012. Dans un article pour l'ifpo, daté du 17 décembre 2012, Véronique Bontemps explique la valeur symbolique de cette construction. En effet, les travaux ont connu les incursions israéliennes de la seconde Intifada, et l'arrivée du maire Hamas en 2005, qui a porté des préjudices au niveau relations internationales. Il est également un témoin important pour l'histoire de Naplouse. Construit en 1630, il a traversé les périodes de conflit, mais a également résisté au tremblement de terre de 1927, malgré les destructions. En 2002, les travaux de réhabilitation sont arrêtés avec l'attaque israélienne. Les bombardements détruisent à nouveau une partie du khan, et l'ancienne porte d'entrée est détruite pour sauver des victimes. Les travaux reprennent en 2005, mais sont à nouveau freinés par l'élection du maire Hamas, Adli Ya'ish, en 2005. La politique de « non contact » est mise en place par l'ONU, avec ce mouvement considéré comme « terroriste » à l'échelle internationale. En 2009, les travaux reprennent pour se terminer en 2012. L'achèvement de cette entreprise est donc une victoire, et devient en quelques sortes un symbole des possibilités palestiniennes. De plus, le Khan al-Wakale est un symbole, car l'initiative de ce projet émerge dans une période où la notion de patrimoine apparaît dans le discours politique et officiel alors qu'il n'y était pas présent avant.

Si les autorités semblent maintenant prendre en compte l'importance de la conservation du patrimoine, Rania Taha évoquait aussi un manque de considération du patrimoine et de sa valeur parmi les habitants. J'ai en effet pu le constater quand j'ai vu les nouveaux usages et

l'entretien de certains hammams. Dans le but de transmettre la culture palestinienne, Naseer Arafat met en place le Centre d'Enrichissement du Patrimoine Culturel, CHEC. Ce centre a été établi au centre de la vieille ville, dans l'ancienne savonnerie Arafat. Des manifestations culturelles, et des activités pour les enfants sont mise en place. L'ancienne savonnerie abrite une exposition permanent sur les savonneries, une bibliothèque une galerie d'art et un centre audiovisuel pour les enfants.



Photo 26- CHEC. Maison de Naseer Arafat. Donnée personnelle.

La prise de conscience de la valeur du patrimoine à travers la pédagogie est donc importante. Ce propos est pourtant à relativiser. De 2012 à 2014, deux *hawsh* ont été réhabilités par la municipalité, en lien avec Welfare Association : le *hawsh* al A'tut et le *hawsh* al-Jitan. Au cours de mon voyage, je suis allée avec une des étudiants, Hala Shattawi, à la rencontre de ces habitants. J'ai alors rencontré des habitants réellement attachés à la vieille ville et à son patrimoine, sans qu'ils n'en connaissent le mot. Dans la première maison dans laquelle je suis allée, j'ai rencontré une dame, qui ne venait pas originellement de la vieille ville. La famille de son mari avait toujours vécu ici. Si elle n'était pas particulièrement attachée aux lieux, elle nous expliquait que son mari ne quitterait cet endroit pour rien au monde, car il fait partie de son histoire. Dans la seconde maison, j'ai rencontré un homme assez âgé. Il nous raconte son attachement au lieu. Pendant la réhabilitation, il a dû quitter sa maison, « pour la nouvelle ville ». Il est allé vivre chez son fils, près dans la vieille université an-Najah. Un malaise se fait sentir. Il n'aime pas la réhabilitation et les travaux que la municipalité a faits. Ils ont enlevé des détails dans les murs, dans les portes. Les luminaires qu'il a toujours connu ont disparus. Je lui demande alors pourquoi il ne quitte pas sa maison, pour trouver mieux ailleurs. Pourquoi il ne quitte pas la vieille ville pour de meilleures conditions. Ses yeux se sont illuminés, et il m'a alors expliqué que pour lui, le temps où il a dû quitter sa maison pour la nouvelle ville a été long. Il n'aime pas être détachée de sa vieille ville, en vivre loin. Il ne se voit pas ailleurs, et a besoin d'y être pour se sentir bien. Sa voisine, présente chez lui, nous explique qu'elle a également rencontré des problèmes avec la réhabilitation de la mairie. Elle a donc quitté les lieux pour un moment, afin de faire les travaux elle-même. Je lui pose la même question : pourquoi ne pas vendre ce bien, pour investir dans plus de confort ? C'est une idée qui ne lui passe même pas par l'esprit. Hala me traduit sa réponse : « Je ne laisserai personne prendre notre

maison, notre hawsh et notre histoire. » Dans leur attachement au lieu, il y a aussi une qualité de vie pour eux. Tout est à proximité, les relations sociales sont fortes.

« Ici, s'il y a un problème, le bouche-à-oreille marche, on est au courant avant même que quelque chose se produise. La forme de la ville nous permet aussi de nous protéger ou de nous échapper. »

La déprise de la ville s'exprime aussi dans le paysage, et dans l'abandon de l'intérêt pour le paysage traditionnel. Pour des raisons économiques, ou pour des raisons de manque de sensibilisation, beaucoup de reconstructions sauvages affectent le paysage. Le savoir-faire traditionnel dans l'habitat a été abandonné. On voit donc apparaître des murs de béton, des extensions peintes en rose ou des moucharabiés en pvc ou métal.



Photo 27- Maison dans le quartier al-Yasminah. Donnée personnelle.

3.2. Le départ des populations et l'aspiration à la modernité.

Comme nous avons pu le voir, les espaces résidentiels de la vieille ville ne sont pas entretenus majoritairement pour des raisons financières et stratégiques. L'abandon de la vieille ville est une question de choix. Même si les napluis sont attachés à leur patrimoine, elle a perdu de son attractivité, pour d'autres raisons, plus sociales.

La vieille ville s'est éteinte progressivement, parce qu'elle est connue pour être un quartier pauvre. Vue de l'extérieur, ce n'est pas toujours un quartier fréquentable. Naseer Arafat, comme Ayman Shakaa, m'ont expliquée que la vieille ville était bien souvent habitée par ceux qui n'ont pas vraiment le choix. Les Samaritains, par exemple, ont émigrés par vague, au fil des catastrophes. Ils ont évolué vers le confort, en fonction de l'élévation de leur niveau de vie. Plus on a d'argent, plus on cherche un endroit confortable pour vivre. Ils ont quitté al-Yasminah, pour un quartier près de la vieille université, dans la nouvelle ville. Puis, ils ont à nouveau migré vers le mont Garizim. Les personnes restées dans la vieille ville, à moins d'un attachement, s'y sont fixées par manque de moyens. Les propriétaires originels louent leur maison, où l'offrent à un membre de leur famille démunie.

Pour ces raisons, Naplouse a connu plusieurs expansions de ses frontières au cours du dernier siècle. Une nouvelle ville s'est créée par étapes autour de l'ancienne. La frontière entre les deux est visible. On voit aujourd'hui apparaître des tours. Le tissu urbain complexe n'est pas reproduit. La première expansion est liée au tremblement de terre. Ensuite, deux vagues massives d'immigrés sont arrivés à Naplouse en 1948 et en 1967, avec la création des camps de réfugiés : Balata, Askar et Ein Beit-al-

Maa. En 1963, Naplouse double le nombre d'habitants, avec l'extension de ses frontières. C'est à cette date que le plan local prend en compte les camps et le village de Rafidia. Mais ces changements spatiaux sont d'autant plus forts depuis les deux dernières décennies. Après la seconde Intifada, des structures pour la relance de l'économie, et la modernisation de la ville ont été mises en place. En 2006, le nouveau campus de l'Université an-Najah ouvre ses portes. Celle-ci attire des étudiants venus de toute la Palestine. En ce qui concerne la formation d'urbaniste, par exemple, elle est la seule université palestinienne qui dispense la formation.

La stratégie urbaine consistait à placer cette université à l'extrême ouest, aux frontières de Beit wazan. L'objectif est l'expansion de la ville, qui s'est traduite par la dynamisation de la rue Rafidia. Elle regroupe actuellement des restaurants, cafés et magasins, et attire les étudiants. Le centre-ville s'est aussi largement dynamisé. Les commerces se sont étendus en dehors de la vieille ville, et sur une zone qui était encore essentiellement agricole il y a quinze ans, ce que les acteurs de la coopération appellent le CBD s'est installé. Un changement rapide et massif s'est donc dernièrement fait sentir.

Ces dynamiques spatiales, sont relatives à des dynamiques sociales. En effet, la volonté de changement de mode de vie est palpable. Les nouvelles générations aspirent à la modernité. Les envies et les attentes changent. La nouvelle ville offre des services modernes qui n'existent pas dans le mode de vie antérieur. Elle crée des nouveaux besoins par le confort qu'elle peut offrir. A l'échelle de l'habitat, on a des cuisines plus modernes. Les immeubles peuvent offrir un parking et l'ascenseur, ce qui paraît plus simple pour l'accès à la maison. Les salles de bains sont aussi plus modernes, on ne semble pas devoir faire face aux problèmes d'humidité. En ce qui concerne les services, on voit apparaître des supermarchés. En

plus du confort que ces structures apportent, on a vision du développement extérieur qui fait envie. On s'ouvre à l'extérieur. On a de plus en plus de restaurants, et de types différents. Au début de la Suffian Street on a un restaurant chinois. On ne mange plus uniquement local dans ces espaces. Des enseignes pour la vente de matériel high-tech se développent. On voit des choses à la télévision et sur internet que l'on veut appliquer à son mode de vie. L'observation de l'extérieur développe l'idée de marqueurs du développement, et de la modernité que l'on veut appliquer à son espace de vie.

Cette aspiration à la modernité peut aussi, dans un sens, générer un rejet du mode de vie traditionnel, loin des concepts de nos sociétés de consommation. La vieille ville, si elle correspond au patrimoine, ne fait pas rêver. Son paysage ne répond pas à celui des stéréotypes urbains des villes dites « développées ». Ramallah, située à environ 50km au sud de Nablus, est la capitale administrative de la Cisjordanie. Elle est caractérisée par un développement économique significatif, un développement urbain vertical et l'offre de services en exclusivité. L'unique bowling de Cisjordanie y est présent. De nombreux occidentaux y vivent. Les filles ne portent pas toute l'*hijab*. Quand nous en parlons avec les étudiants de l'URPU, ils ne parlent pas de Ramallah, ils parlent de « Las Vegas ». Les garçons s'y retrouvent le week-end. Ramallah est un symbole de développement, et de modernité palestinienne.

Dans les pratiques, on observe aussi des mutations. Par exemple, les femmes ne veulent plus forcément emménager dans la famille de leur mari. Les familles ne souhaitent plus vivre à proximité de leurs voisins. C'est un sujet que nous avons abordé avec Hala, Hoda et Ameer. Hala voudrait une maison individuelle en haut de la montagne, isolée, loin de la ville. Hoda souhaiterait un compromis entre la zone urbaine et la zone rurale,

avec une maison individuelle, mais près de sa famille. Elle voudrait avoir des services de proximité sans être vraiment en ville. Ameer souhaiterait rester à Beit Wazan, près de sa famille, mais ne souhaite pas vivre dans la même maison qu'eux.

J'ai aussi lancé des questionnaires sur internet, en mars 2015, à destination des étudiants d'an-Najah. L'une de mes questions concernait leur conception de la maison idéale.

"A big house with a very wide garden and lots of trees around it and a beautiful wife, and the house is on a high mountain and nobody can build in front of me and prevent the beautiful view."

"There is no perfect home in every stage of my life ... Every stage has its perfect home... I will live in several homes ... first when I Get married... I prefer to live in an apartment in a high building near Main Street, services, neighbours... Then when I have a children I want to live in Independent house with courtyard away from main street and noise, after I become older I want to back to same apartments I lived in first"

Ces aspirations ne correspondent pas à la réalité de la vieille ville. Les maisons, si elles respectent la notion d'intimité, sont construites dans une logique clanique, de vie collective et familiale. L'indépendance de la cellule familiale restreinte peut sembler impossible dans cette structure. Aussi, la composition de la vieille ville ne semble plus pouvoir accorder l'option d'un jardin attenant à la maison, par la complexité du tissu.

La structure de l'habitat traditionnel en lui-même n'attire pas. Comme nous avons déjà pu le souligner, une grande partie des habitations de la vieille ville ne sont pas rénovées, ou entretenues. De plus, le confort moderne n'y est pas présent. Si l'électricité et l'eau courante ont été

rénovées à la fin des années 90, Rania Taha nous exprimait la difficulté de l'appliquer à toutes les habitations. Au début des années 2000, les services compétents ont commencé à rénover des *hawsh*, dans une optique d'amélioration des conditions de vie des habitants, mais aussi dans une volonté de redynamiser pour attirer de nouveaux investisseurs. En allant à la rencontre des habitants, j'ai pu me rendre compte que ces rénovations, si elles offraient de meilleures conditions de vie, pouvaient ne pas donner envie aux habitants de l'extérieur d'y emménager. En effet, dans les *hawsh* al A'tut et al-Jitan, les habitants trouvent des solutions provisoires pour répondre aux problèmes d'humidité. Dans ces structures, les logements n'apportent pas le confort grand luxe de la modernité. Même en dehors de la structure de l'habitat en lui-même, la vieille ville ne permet pas un accès à la voiture aussi facile que dans la nouvelle ville.

Aussi, la nouvelle ville est le reflet du changement des modes de vie, en général, et des femmes en particulier. De plus en plus de ménages souhaitent avoir une maison indépendante. Toutes les femmes ne souhaitent plus vivre avec leur belle-famille. Cette dimension a un impact sur la structure architecturale et urbaine. La maison individuelle tend à remplacer l'habitat collectif. Cela augmente donc la demande en logement. Aussi, comme nous avons pu le remarquer dans les services de la mairie, beaucoup de femmes travaillent. Lors de l'entretien avec Ayman Shakaa, nous avons donc parlé du travail des femmes à Naplouse. Selon lui, le travail des femmes a toujours existé. Jusque dans les années 30, le travail des femmes était basé sur du volontariat, dans les domaines de l'enseignement et de la santé. Elles étaient très peu, et travaillaient souvent pour s'occuper. Ce n'est pas un travail à plein temps, ou ça le devient une fois leurs enfants devenus indépendants. A partir de 1963, l'enseignement a développé l'activité féminine. Pourtant, les activités

restaient domestiques. Les femmes travaillent chez elles. Aujourd'hui, les difficultés économiques, et la volonté d'indépendance des femmes font qu'elles sont de plus en plus sur le marché du travail. L'accès à l'université engendre aussi de nouvelles perspectives de carrières, qui les font travailler en dehors du foyer. De fait, ce changement a des répercussions sur le mode de vie familial, et les relations sociales.

Avant les femmes tenaient un calendrier de rencontres. Elles tenaient des réceptions chez elles, et chacune avait son jour. Par exemple, le premier mercredi du mois, les femmes se regroupaient chez une femme en particulier. La semaine suivante, c'était chez sa voisine. Le travail des femmes a entraîné la suppression de ces rendez-vous. Pour Ayman, cela a également appauvrit les relations sociales. Le retrait des femmes du foyer implique d'autres conséquences. Les enfants doivent être autonomes. Quand les enfants rentrent de l'école, les deux parents sont parfois encore au travail. Les femmes travaillent et ont donc moins de temps libre pour s'occuper d'eux. Si c'est une situation courante dans nos pays occidentaux, en Palestine, le phénomène est émergent. Au cours de notre voyage, nous avons eu beaucoup de débats avec nos interlocuteurs sur la comparaison entre nos modes de vie. Si pour nous, il nous paraît inconcevable de ne pas faire d'études, de ne pas travailler par la suite, ou de dépendre financièrement de notre mari, la mentalité palestinienne et musulmane voit les choses autrement. La femme donne son énergie à l'éducation des enfants, et son mari doit lui apporter le confort. Ameer nous faisait part de sa vision des choses. Les femmes doivent être traitées comme des reines, parce qu'elles donnent la vie et dédient la leur à leurs enfants. D'autres nous expliquent que le métier des femmes est l'éducation.

Le retrait des femmes dans la sphère domestique, et leur présence permanente auprès des enfants permettrait également d'expliquer la perte

de la connaissance du patrimoine commun selon Ayman. L'absence des femmes, et la perte des relations sociales, de la vie en communauté au quotidien ne permettrait plus de montrer l'exemple aux enfants, des traditions et modes de vie, du chemin à suivre. Son soutien d'édition des contes de Taheer Bakour, que nous avons évoqué juste avant, serait une alternative à ce manque. Par le biais d'histoires accessibles, les enfants intègrent les modes de vie antérieurs, et apprennent leur héritage.

Toujours est-il que ces changements impliquent des modifications dans le paysage urbain. L'aspiration à la modernité a en effet apporté la voiture. Les rues ne sont donc plus pensées selon la même logique. Ce ne sont donc plus forcément les commerces qui envahissent les rues, mais les transports. Gaëlle Gillot, dans *Espaces populaires et intimes : les jardins publics au Caire, à Rabat et Damas*, analyse l'évolution de l'espace public. Dans les villes islamiques, les espaces publics ont longtemps eu la fonction de lien, d'espace de transit. La spatialisation révèle la répartition des rôles sociaux. Les hommes travaillent pour subvenir aux besoins de leur famille, et s'intègrent donc à l'espace public. Les femmes possèdent l'espace domestique. L'arrivée des femmes sur le marché du travail les fait sortir de ce cadre domestique.

« La société évolue aussi. Plus de femmes travaillent et sortent de la maison pour elles, comme pour les hommes, se développent les notions nouvelles et complémentaires de travail et de temps libre. Le temps libre peut être investi dans les nouveaux espaces publics de loisirs la création des jardins publics et des lieux de promenade est contemporaine des bouleversements de l'espace domestique et de la disparition (partielle) des cours intérieures des maisons, ces jardins émiettés. »

(Gillot, 2002.)

Cette remarque nous permet d'aborder deux points majeurs du changement des structures sociales et spatiales. L'expression de ces changements sociaux se matérialise à travers la construction de jardins publics. Si les femmes sortent aujourd'hui pour elles, leur rapport à l'espace public n'est pourtant pas entièrement libéré. L'espace public conserve sa fonction de transit. Les femmes n'y restent pas. Les jardins publics sont donc des endroits extérieurs, dans lesquels les femmes peuvent passer du temps. Le besoin de ceux-ci s'exprime également par la suppression des espaces de cour commune dans la structure des habitations modernes. Les parcs répondent aux besoins de contact avec l'extérieur. Aussi, ils sont un besoin pour les enfants. La structure du logement moderne ne leur permet plus de jouer dehors. Les rues de la nouvelle ville ne le permettent pas non plus. Lors des entretiens que Louise Dalmont a conduits dans le cadre de son mémoire concernant la place des enfants dans la ville, les mères nous ont expliqué qu'elles ne laissaient plus jouer leurs enfants dans la rue. Quand elles étaient petites, celles-ci jouaient dans la rue. Pourtant, aujourd'hui, elles ne laissent pas la même liberté à leurs enfants. En effet, depuis deux décennies, la voiture a massivement fait son entrée dans les rues de Naplouse. Les enfants ne peuvent plus s'y épanouir en toute sécurité. Aussi, les rapports sociaux sont à l'origine de ce glissement dans les pratiques. Avant les femmes travaillaient à la maison, et se regroupaient dans la cour commune pour le travail domestique. Les enfants jouaient à proximité, et les femmes gardaient toutes un œil sur les enfants. Aujourd'hui, les rapports sociaux ont évolué. Aussi, si elles savaient que leurs enfants seraient surveillés et soumis à la bienveillance du voisinage, cette proximité ne semble plus être d'actualité.



Photo 28- Parc Jamal Abdel Naseer. Donnée personnelle.

La ville voit donc apparaître des parcs, pour accueillir les femmes dans leur nouvelle vie, semi-publique. Mais aussi pour offrir des espaces de vie et de rencontre extérieurs aux enfants et aux familles.

Naplouse est aussi victime de l'arrivée massive d'habitants extérieurs depuis le début du conflit israélo-palestinien, mais aussi avec l'accueil de nombreux étudiants depuis l'ouverture du nouveau campus d'an-Najah. Chaque individu n'a pas la même vision de la ville, car il n'en a pas les mêmes pratiques. La signification et les pratiques urbaines évoluent également pour cette raison, créant un phénomène d'acculturation dans la manière de vivre Naplouse.

Ces remarques nous rappellent que la ville n'est pas un objet figé. Sa forme, ses représentations et ses fonctions s'actualisent en accord avec les activités économiques, sociales, et les attentes des habitants. Si nous voyons également ici que les attentes de napolis ne sont plus les mêmes, cette aspiration à la modernité ne peut-elle pas s'accorder avec la structure de la vieille ville ? Si les napolis aspirent à la modernité, quelles valeurs de leur tradition et de leur patrimoine choisissent –ils de conserver dans ce tournant de la modernité ?

J'ai donc choisi de comprendre ce qui était réellement important dans le patrimoine pour les napolis. Que choisissent-ils de transmettre ? Quels aspects mettre en valeur ? Nous pourrions ainsi comprendre quels éléments il est important de se conserver pour la conservation du patrimoine.

4. La définition du patrimoine actuel dans un contexte de patrimonialisation.

Dans cette dernière partie, nous allons essayer de déterminer quels sont les aspects actuels importants dans la transmission d'une histoire commune, d'un mode de vie particulier, et dans des valeurs partagées. Ma démarche se passe en deux temps. La mémoire résulte d'un ensemble de choix conscients ou inconscients. J'ai donc fait une distinction entre les choix conscients et les choix inconscients. Pour identifier les premiers, je suis partie à la rencontre de la ville, en essayant d'effectuer un parallèle entre la fabrique urbaine de la vieille ville, et celle de la nouvelle ville, toujours en construction. Quels éléments de l'usage quotidien, et de l'habitat sont permanents et perceptibles ? Ensuite, je me suis intéressée à la sélection de la mémoire délibérée, explicite et voulue. J'ai alors mené divers entretiens. J'ai d'abord discuté de cela avec les membres de la coopération : Naseer Arafat, Rania Taha, Ayman Shakaa. Je suis allée dans les rues de la vieille ville, pour interroger les commerçants avec Ameer Abu Aisheh. Ensuite, à deux reprises je suis allée à la rencontre des habitants de la vieille ville dans cet objectif. J'ai passé une journée, avec l'aide d'Hala Shattawi, dans le *hawsh* al A'tut, récemment rénové. J'ai ensuite pu rencontrer des habitants de divers quartiers avec l'aide de Sameh Abdo et Islam Abuzant. Dans un dernier temps, j'ai lancé un questionnaire sur internet à destination des étudiants de l'URPU, par le biais de l'application Google.

4.1. Observation des permanences : comparaison des modes de vie et de la construction de la vieille ville et de la nouvelle ville.

En parcourant la ville, je me suis rendue compte que les nouveaux immeubles et les nouvelles constructions essayaient parfois de répondre à des idéaux de l'image qu'on pouvait se faire des villes occidentales. Comme si le développement économique passait par un changement de paysage urbain. Pourtant, si ces constructions apportent un confort moderne, nous remarquons parfois qu'elle révèle des impensés. Dans la deuxième partie du mémoire, nous avons évoqué points centraux d'un mode de vie basé sur la religion et la tradition. Ces éléments semblent ancrés dans le comportement naturel des habitants de Naplouse. Pourtant, au détour des rues, j'ai pu remarquer que la conception du bâtiment ne les avait pas forcément posés comme priorités.

Cette dimension m'a alors permis de percevoir les éléments auxquels les naplusis étaient attachés sans réellement se l'avouer. Ces éléments recensés sur le terrain, n'ont d'ailleurs été que rarement évoqués lors de mes entretiens. C'est également en ça que je les ai trouvés intéressants. Cette façon de vivre la ville est inscrite dans leurs comportements inconscients. Pourtant, ils ne sont pas forcément toujours pris en compte dans la conception initiale, et la construction.

A l'échelle de la ville, certaines pratiques urbaines ne sont pas applicables au mieux dans la morphologie urbaine actuelle. Pour cette partie, j'ai décidé de schématiser et d'illustrer mon propos.

Ma première observation porte sur le partage de la rue, dans l'espace commercial, puis dans l'espace résidentiel. Dans le souk, la rue est partagée entre l'espace de la Fina, réservée aux commerces, et l'espace

piéton. **(Figure 1)** Les voitures, dans cette zone, ne sont présentes que la nuit, quand l'activité économique a cessé. Dans la nouvelle ville, les rues commerciales sont divisées entre le trottoir, et le route réservée aux voitures. **(Figure 2)** Les commerçants conservent ce concept de la Fina. Leur marchandise s'installe sur le trottoir, et donc sur l'espace réservé aux piétons. De fait, les piétons empiètent sur l'espace réservé à la voiture.

Dans l'espace résidentiel de la vieille ville, il n'y a pas de délimitation physique de l'espace. Aucun trottoir n'est formé. Les voitures sont peu présentes dans la vieille ville. **(Figure 3)** Quand elles paraissent, on se met sur le côté et on laisse passer la voiture, avant de reprendre son chemin. Dans la nouvelle ville, des trottoirs sont présents. **(Figure 4)** Pourtant, nous avons remarqué qu'ils étaient étroits, et souvent jalonnés de plantations. L'espace de circulation destiné aux voitures, est donc envahi par les piétons.

La présence forte des voitures dans la nouvelle ville devient également un frein pour le maintien d'activités traditionnelles, comme la vente des *arabai*. Ces vendeurs ambulants sillonnent les allées étroites de la vieille ville. Pourtant, dans le paysage de la nouvelle ville, ils deviennent une contrainte pour tous les utilisateurs. Ils peuvent être dangereux pour eux-mêmes, à cause de la présence des voitures. Ils empiètent sur les espaces réservés aux piétons, les mettant alors en danger par l'obligation qu'ils leur font de marcher sur la route. Pour les voitures, ils représentent également un danger, au sens où ils s'installent sur la route, et que le conducteur doit rester vigilant en permanence à leur présence. Aussi, dans le quartier du CBD, ils contribuent à la congestion du trafic. Parfois, ils sont sur la zone dédiée à la circulation. Quand ils occupent les trottoirs, ils renvoient les piétons sur la route. L'espace est donc restreint pour les voitures, et ralentit le trafic.

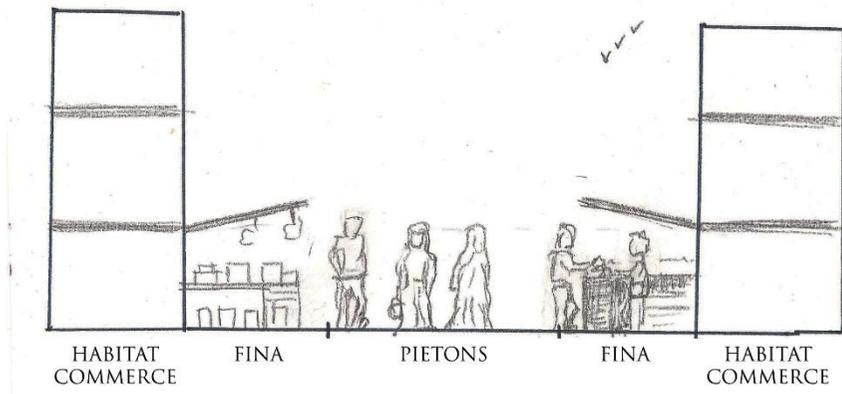


Figure 1- Coupe de la rue du souk. Document personnel.

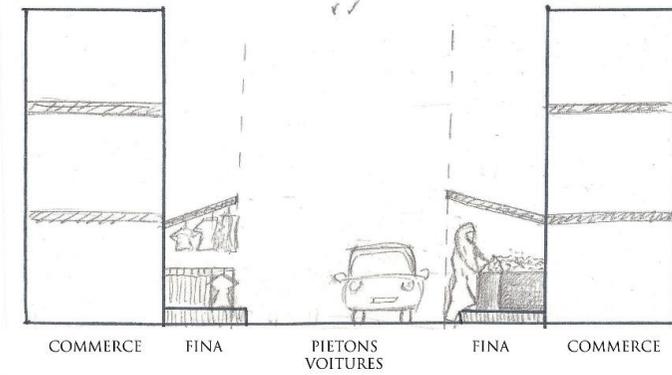


Figure 3- Coupe d'une rue commerciale dans la nouvelle ville. Document personnel.

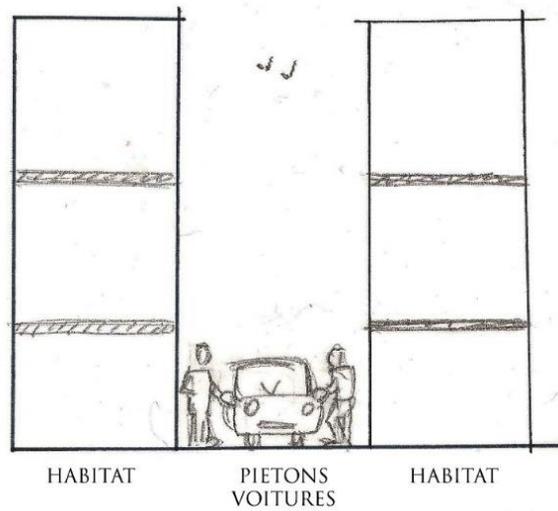


Figure 2- Coupe de l'espace résidentiel dans la vieille ville. Document personnel.

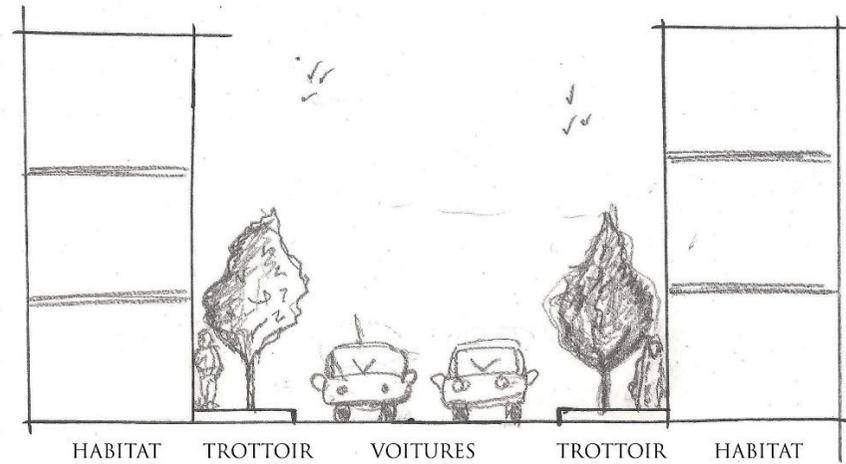


Figure 4- Coupe de l'espace résidentiel dans la nouvelle ville. Document personnel.



Photo 29- Vente des arabai dans le centre-ville. Donnée personnelle.

Si la fabrique des nouveaux espaces urbains n'a pas pris en compte cette pratique de la ville, celle-ci essaie de s'adapter et de s'implanter dans le nouveau paysage urbain. Les autorités ont essayé de mettre en place un système de sanctions, en appliquant un système de contraventions aux vendeurs. Des espaces sont dédiés à la vente de fruits et légumes. Ces halles sont occupées, mais n'empêchent pas la pratique ambulante.

A l'échelle de la ville dans son ensemble, nous observons que la ville s'organise toujours dans une logique de zonage. Au cœur, l'activité commerciale est concentrée. La vie publique et l'économie y sont rassemblées. Autour de ce noyau, des espaces résidentiels s'organisent. Si des commerces de proximité s'implantent de manière ponctuelle, aucune fonction, autre que résidentielle, ne nécessite le déplacement vers ces



Photo 30- Halle aux légumes de la Suffian Street. Donnée personnelle.

espaces. Les espaces privés et domestiques continuent de se développer à l'écart de l'espace public.

Dans la structure du bâti, nous observons des éléments transposés à la modernité. La structure de certaines unités d'habitation répond naturellement aux principes de la tradition napolis. J'ai d'abord pris pour exemple l'entrée de notre immeuble. Lors de notre séjour, nous habitons dans la Suffian Street. Elle relie le parc Jamal Abdel Naseer au centre commercial. C'est une des rues les plus attractives de la ville. Elle regroupe l'activité commerciale, et implique donc un passage important, tout au long de la journée. Les façades sont dédiées au commerce. L'accès aux zones résidentielles s'effectue par le développement de couloirs, percés dans la façade du rez-de-chaussée. L'accès à l'ascenseur n'est donc pas direct. La

présence de zones d'habitat n'est pas clairement exprimée. Si cela ne semble pas être un caractère à la ville de Naplouse, il semble répondre aux exigences de ses habitants concernant la délimitation entre espaces privés et publics. Même dans les espaces résidentiels les plus isolés, nous n'observons pas de fenêtres qui donnent sur la rue. Dans cette dimension, on continue de marquer une différence entre la zone privée, et la zone publique, même si la distinction n'est plus marquée par le calibrage de la rue. Cette différenciation de calibrage répond au développement de la place de la voiture, au changement des modes de développement et au besoin de mobilité qui s'est fait sentir.



Photo 31- Rue perpendiculaire à Rafidia. Donnée personnelle.

Dans la structure du bâti, nous observons également des pratiques, et aménagements qui tentent de répondre aux impensés de la construction initiale. Ces solutions sont révélatrices de pratiques persistantes des habitants. Elles évoquent un mode de vie et des pratiques inconscientes qui ont persisté de manière plus ou moins consciente. Dans la rue Rafidia, nous empruntons un chemin parallèle. Ces escaliers distribuent l'entrée des maisons. Ici, les entrées peuvent être comparées à celles de la vieille ville. Nous n'observons pas d'entrées directes. Un mur, suivi d'un espace vide fait la transition entre l'espace public, et le lieu d'habitation. Pourtant, une des maisons n'est pas équipée de ce brise-vue. Des solutions provisoires, sont alors imaginées par ses habitants. Une couverture est alors mise en place pour répondre à ce besoin d'intimité, et détourner le regard du passant.

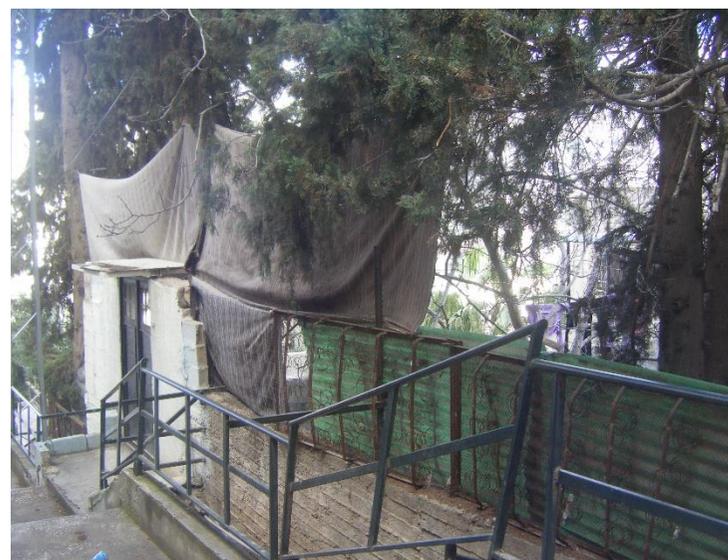


Photo 32- Aménagement vernaculaire, dans une rue perpendiculaire à Rafidia. Donnée personnelle.

Dans certaines rues de la nouvelle ville, des fenêtres pourraient être à la portée de la vue du passant. A ces endroits, des répliques de moucharabieh modernes sont installés. Ils prennent la forme de stores en pvc. La modernité passe dans la forme et dans les matériaux utilisés.



Photo 33- Moucharabieh en pvc, Rafidia. Donnée personnelle.

Dans la forme de la nouvelle ville, on observe également des changements et des adaptations des pratiques. Dans les modes de vie de la vieille ville, les enfants avaient l'habitude de jouer dans la cour commune, ou dans la rue. Le *hawsh* n'est pas, à proprement parlé

reproduit dans ces nouveaux espaces de la modernité. Pourtant, nous pouvons considérer que des équipements ont été détournés pour en retrouver les bienfaits. Par exemple, cette logique d'achat collectif est toujours vivante. Dans sa thèse, *Habitat, aménagement et gouvernance locale en Palestine : le cas de Naplouse*, Suhail Abushosha expose les stratégies collectives liées à l'habitat. La parcelle est acquise par la famille. On construit le premier étage. Puis au fur et à mesure des moyens, et des besoins, on construit les étages. Chaque étage correspond à une cellule familiale restreinte. Ainsi, les parents possèdent leur propre appartement, et les enfants se greffent autour en construisant leur étage. En ce sens, nous pouvons considérer que les immeubles puissent être une adaptation moderne du *hawsh*. Certaines maisons sont également compartimentées dans cette logique.

Dans ces nouveaux espaces, les enfants ne jouent plus autant dans les rues, pour des raisons de relations de voisinages qui ont évoluées, et de sécurité vis-à-vis de la présence plus importante des voitures. A l'échelle de l'habitat, nous avons pu remarquer dans notre immeuble que les enfants jouent sur les paliers. Ce dernier semble alors prendre la fonction de la cour commune. Les femmes s'y rencontrent et discutent, alors que les enfants jouent au ballon. A l'échelle de la ville, nous voyons apparaître des jardins, comme espaces extérieurs de détente.

Dans la structure de la maison, nous avons été surprises par la présence de deux salons. Dans notre analyse urbaine, nous avons compris qu'ils possédaient une fonction distincte. Dans la structure de l'habitat traditionnel, il existe un espace privé et un espace public. Cette division est d'autant plus perceptible dans la structure des palaces. Le rez-de-chaussée est le lieu des réceptions. C'est la zone de l'habitat qu'on laisse pénétrer par les étrangers. C'est la zone d'accueil. L'étage est le lieu de vie des femmes en particulier, de la famille en général. Dans les maisons plus humbles, on a une pièce qui sert de réception. Cette pièce est isolée, et

possède bien souvent une entrée particulière, de manière à ce que le visiteur ne traverse pas la zone d'habitat. La présence de ces deux salons, bien qu'elle soit souvent proche, ou mêlée à des espaces de vie privés, est un rappel à cette division. L'un des salons sert à la vie familiale et quotidienne. On s'y regroupe en famille pour les repas, ou pour regarder la télévision. L'autre salon sert à l'accueil des visiteurs. On y boit le thé ou le café, et on y reste pour discuter. De manière générale, ce second salon est plus prestigieux que le salon « privé ».

Il y a donc plusieurs éléments dans la structure de la ville ou de l'habitat qui conserve de manière volontaire ou non, des pratiques particulières aux conceptions napolis. Après avoir relevé des particularités, je me suis intéressée à ce que les habitants souhaitent conserver du mode de vie traditionnel, de manière volontaire.

4.2. Le patrimoine de Naplouse selon ses habitants.

Ma première vision du patrimoine, présentée tout au long de mon mémoire, était sensible. Les premiers échanges que j'ai eus dans ce domaine, étaient la vision des acteurs de la coopération. Pour les acteurs de la mairie, Rania Taha, Rania Douleh, Ali Abdelhamid, Ayman Shaka ou encore Naseer Arafat, m'ont parlé de la vieille ville en général. De manière plus précise, on m'a parlé du bâti, et de l'habitat, qu'il fallait réhabiliter. Comme nous avons pu le voir, les *hawsh* constituent un caractère particulier du point de vue architectural, mais aussi en ce qui concerne le mode de vie. La vie économique de la vieille ville fait aussi partie du paysage riche et caractéristique de la vieille ville de Naplouse.



Photo 34- Mosquée an Nimr, à l'est de la vieille ville. Donnée personnelle.

Leur optique en termes de patrimoine consiste en une revalorisation du bâti et des marqueurs de la vie économique. On cherche à rendre accueillant les *hawsh*, mais on voudrait aussi conserver des savonneries ou des hammams en état, pour un objectif de sensibilisation et de pédagogie.

Dans cette démarche précédemment présentée, j'ai ensuite amorcée une approche sensible, en allant à la rencontre des habitants, et de leur perception du territoire.

Dans le questionnaire que j'ai lancé sur internet, j'ai d'abord demandé ce qu'était le patrimoine. Ce questionnaire est composé de sept questions, qui visent à comprendre ce qu'est Naplouse pour le sondé. Mais j'ai également cherché à comprendre quel rapport au patrimoine ces personnes avaient. Il est ambitieux de vouloir saisir une chose aussi complexe en sept questions, sur un échantillon de huit personnes. Je ne considère donc pas mes résultats comme une vérité révélée, mais comme un ensemble de pistes, qui méritent qu'on leur accorde un travail plus poussé. L'ensemble des réponses porte sur un rapport avec des choses « vieilles ». Ce sont des « traces et d'un temps ancien ».

« The buildings and remains of ancient time of many centuries of the last civilization, it means a lot of me since it talks about the culture and the development of the last people. »

« Monuments and buildings built by our ancestors and that set us apart from others countries Reflect our culture and our history featured. Who does not have heritage, then will absolutely will not have present and future! »



Photo 35- Utilisation des toits dans la vieille ville. Donnée personnelle.

Pourtant, ces réponses ne sont pas objectives, ni représentatives. En effet, le questionnaire s'adressait à des étudiants de l'URPU, spécialisés dans l'aménagement, et qui s'intéressent à la réhabilitation. Ils peuvent être représentatifs des attentes actuelles des jeunes pour les questions à suivre, mais pas du rapport général au patrimoine. Quand je suis allée à la rencontre des commerçants de la vieille ville, ou des habitants du *hawsh* al A'tut, mes questions étaient différentes. Je n'ai pas demandé directement ce que le patrimoine évoquait pour eux. On me parle plus en termes de traditions et de modes de vie. La sensibilité directe au bâti n'est pas réellement palpable. Seul un habitant du *hawsh* m'a fait pas de sa tristesse d'avoir vu disparaître des détails architecturaux dans le paysage de sa maison après rénovation.

De fait, j'ai détourné mes questions. J'ai décidé de comprendre ce qui était important pour les habitants dans leur mode de vie actuel, ce qu'on leur avait transmis, et ce qu'ils souhaitent transmettre. De manière unanime, ce qui est important pour les commerçants dans la vieille ville, ce sont les relations sociales et l'ambiance de travail. On me parle de *holly place*, où la vie est simple. On ouvre son commerce pour avoir de quoi manger, on va à la mosquée, et on boit le café avec son voisin. On déplore pourtant un changement de la population. Les habitants originels sont partis, et les nouveaux n'entretiennent plus forcément des rapports aussi proches avec le voisinage.

Dans le *hawsh*, les réponses se recoupent également. On a plusieurs dimensions. Dans un premier temps, les gens sont attachés à la richesse de leurs maisons. Même si ils ne mettent pas de mots concrets sur cet attachement. Beaucoup d'entre eux se plaignent de la qualité de la réhabilitation : « c'est mal isolé », « l'électricité ne fonctionne pas bien », « l'humidité ronge les murs », ou directement « c'était mieux avant ». J'ai alors demandé pourquoi ces gens n'avaient pas vendu, ou loué leur habitation afin de trouver un logement avec plus de confort. Alors que

certains font la sourde oreille, d'autres me répondent de but en blanc : « personne ne prendra ma maison ».

Lors de notre visite dans le *hawsh* Al A'tut, nous suivons une vieille dame. Elle a quitté son logement de manière temporaire, car la rénovation de sa maison par la mairie ne lui plait pas, et elle compte faire les travaux elle-même. Pour le moment, elle vit chez son fils, près de Rafidia. Elle nous invite donc à entrer chez elle. Son environnement a changé depuis les travaux. Mais peu importe. Elle reviendra vivre ici, qu'importe le paysage. Elle ne veut donner à personne cette maison où elle a vécu avec son mari, où ses deux fils sont nés, et où ses petits-enfants grandiront. Ici, c'est son histoire qui s'exprime. Et puis, si elle a perdu un fils et son mari, les gens du *hawsh* sont comme sa famille.

Nous la suivons alors chez ses voisins. Très vite, ce sont tous les habitants qui se regroupent pour nous parler des lieux. Sûre d'elle, cette vieille dame nous emmène dans les espaces d'intimité de toutes ses voisines. Elle connaît chaque maison, y a ses habitudes.

Son voisin nous explique qu'il préfère être dans la vieille ville, parce qu'il s'y sent en sécurité. Quand il est allé chez son fils pendant la rénovation, dans la nouvelle ville, il ne se sentait plus chez lui. Les gens ne se connaissent pas, ne se parlent pas. Le paysage est froid, de par la distance entre les bâtiments. Cette relation de voisinage semble être constitutive du patrimoine de la vieille ville. C'est un élément auquel les habitants sont attachés, qui est particulier à cette zone de la ville.

Dans mon questionnaire à destination des étudiants, je leur ai demandé ce qui, pour eux était important dans la transmission, ce qu'ils avaient reçu de leurs parents, et qu'ils voulaient transmettre à leurs enfants. A plusieurs reprises, j'ai eu des réponses relatives à l'amour de leur pays : « Teach them belonging to our homeland » ou encore, « the love of palestine ». La deuxième dimension qui revenait était « the religion » et «

family values ». Si ces réponses peuvent paraître évidentes pour tout le monde, je ne suis pas certaine qu'elles auraient été aussi uniformes et immatérielles dans toutes les sociétés. On n'évoque pas de transmissions de patrimoine matériel, comme une maison familiale. On ne parle pas travail, ni argent. On transmet des valeurs, et des sentiments. Un des étudiants répond d'ailleurs :

« Our heritage is not buildings and some constructions! It also related to life style, dress, nature, land and some Handicrafts they must know every think and see it ».

Pour le patrimoine de la vieille ville en particuliers, les réponses se rejoignent et rejoignent mon analyse. La vieille ville dans son ensemble est considérée comme le patrimoine de la vieille ville. Son symbole monumental en est la vieille ville. Pour eux, la vieille ville renvoie à un temps ancien et révolu. Comme si elle était une ville musée. Quand je travaillais sur ma seconde partie, concernant la valeur du monument dans la vieille ville, j'ai interrogé mes interlocuteurs de la coopération. Quels sont les éléments monumentaux de la vieille ville pour vous ?

Ils ont tous réagis de la même manière. Ils m'ont regardé de manière intriguée. Puis, m'ont dit quelque chose comme « mais, la vieille ville est un monument ».



Photo 36- An Nasr Street, dans la vieille ville de Naplouse. Donnée personnelle.

De par la démonstration que nous venons de faire, il est important d'observer deux choses. La première concerne la valeur du patrimoine. Bien qu'un patrimoine matériel existe, nous remarquons que les napolitains lui accordent une importance par les valeurs immatérielles qui lui sont relatives. Les éléments mis en avant concernent la cuisine, la famille, la musique, les fêtes religieuses et traditionnelles. Les habitants, s'ils sont attachés au paysage de leur territoire, l'ont longtemps laissé évoluer sans s'en préoccuper.

Pourtant, cette conception tend à évoluer. Naplouse entre dans un processus de patrimonialisation. Dans la démarche napolitain des autorités compétentes, nous pouvons percevoir que Naplouse est à un carrefour patrimonial important, et ce à cause de plusieurs facteurs. Les conditions politiques, l'explosion des conflits par le biais des deux Intifada, la segmentation du territoire en zonage, et l'occupation grandissante des israéliens avec les colonies de plus en plus importantes, créent une pression sur l'identité palestinienne. En effet, comme nous avons pu le remarquer, l'occupation du territoire par le patrimoine est une arme symbolique et politique. Affirmer son patrimoine, c'est affirmer son identité, et son appartenance à un territoire. Ce combat patrimonial sévit dans le territoire palestinien, classé en zone B ou C. En effet, lors de nos visites à Sebastya, les guides nous ont expliqué que certains vestiges ont été appropriés et déplacés en territoires israéliens. L'occupation de Jérusalem possède aussi une valeur symbolique et stratégique.

Le Patrimoine « joue en effet un rôle éminent dans la formation des identités individuelles et collectives, et constitue à ce titre un élément fédérateur et souvent consensuel. Il peut aussi devenir un enjeu, voire une cible, en cas de conflits ou de crises politiques majeurs, ou servir de prétexte à des débordements régionalistes et nationalistes. Telle est donc l'ambivalence des passions identitaires, à la fois dévastatrices lorsqu'elles

alimentent les replis sur soi et créatrices lorsqu'elles enracinent dans l'amour du passé l'aptitude à vivre ensemble »

(Paul Iogna-Prat, 2009)

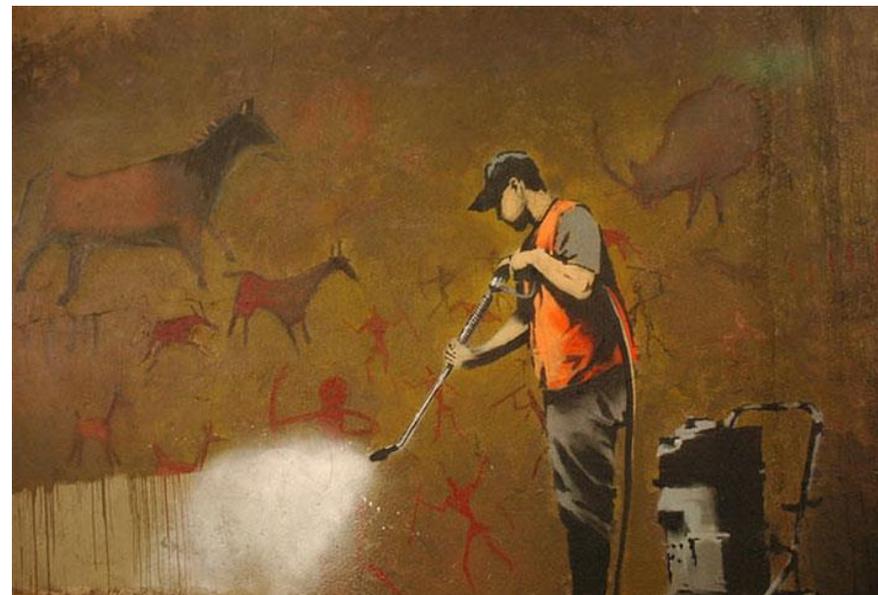


Photo 37- Œuvre de Banksy.

Source : <http://soocurious.com/fr/80-oeuvres-de-lartiste-banksy-qui-vous-feront-voir-le-monde-dune-autre-facon/>

L'aspiration à la modernité entre aussi en jeu dans cette prise de conscience de la valeur matérielle du patrimoine. En effet, la nouvelle génération aspire à un mode de vie plus occidental. Les activités économiques changent. On déserte la vieille ville. Ces changements d'aspirations et de modes de vie contribuent alors à une prise de conscience. Si on ne matérialise pas ces valeurs, ou ce qui a participé à la formation de son identité, la culture napolitain pourrait tomber dans l'oubli.

Dans le contexte de mondialisation vers lequel ces populations cherchent à s'insérer, une part de la population se replie sur des valeurs identitaires communes. Sans être un frein à l'ouverture, les napolitains prennent conscience de ce qui les caractérise, de leurs particularismes, et tiennent à le conserver. Cette question de matérialisation, et de lutter contre le temps et l'oubli se perçoit également dans la mise en place de monuments aux morts depuis la fin de la seconde Intifada. On ne veut pas oublier ce qui s'est passé.

Le contexte de la mondialisation revêt d'autres enjeux. Aux vues des conditions politiques, les palestiniens doivent s'ouvrir au monde, et au soutien qu'ils reçoivent. Seulement, en saisissant les mains occidentales qui leur sont tendues, les napolitains s'ouvrent également aux courants idéologiques dominants de ces sociétés. En Europe, et en occident en général, le patrimoine connaît un engouement important. On cherche de plus en plus à le conserver et le mettre en valeur. Les sites classés au patrimoine mondial de l'Unesco n'ont jamais autant augmenté que depuis ces dernières décennies. L'importance que nous leur accordons, et le regard que les occidentaux portent sur leur patrimoine bâti, les poussent alors à l'aborder sous un nouveau regard.

Dans l'observation de cet engouement, la conservation et la réhabilitation de leur patrimoine peut suggérer une angoisse de rater le train de la modernité, et du courant global. La conservation du patrimoine, et la mode de la conservation peuvent être un moyen de s'intégrer à la mouvance globale.

Enfin, l'aspect économique est une autre motivation. Dans un premier temps, le patrimoine et sa conservation peuvent relancer des activités économiques, par le développement du tourisme. Ceci représente un double avantage pour Naplouse. Disposer de sites touristiques

remarquables, permettrait de rendre la vieille ville plus attractive. Cette attractivité désenclaverait la ville. La venue de touristes, et de populations extérieures engendrerait le développement d'activités de reconversion, et relancerait l'économie, dans une vieille ville de plus en plus désertée et pauvre.

Quoi qu'il en soit, et pour plusieurs facteurs, si l'on peut suggérer ou définir la valeur du patrimoine passé, on voit que la valeur actuelle ou à venir, est en pleine formation. Les potentiels d'évolution sont multiples. La route que les napolitains vont emprunter aujourd'hui sera déterminante pour leur avenir. Les conséquences seront aussi bien économiques, politiques, sociales, qu'identitaires. La limite de ce tournant est financière. La patrimonialisation et la mise en tourisme dépendent d'investissements, qu'ils n'ont pas non plus pour l'instant. Et qu'il est difficile d'obtenir à cause du statut particulier du pays, des conditions politiques, et donc de l'image extérieure qu'elle renvoie.

Bibliographie Mémoire.

Ouvrages

- ABDEL NOUR A., 1979, *Types architecturaux et vocabulaire de l'habitat en Syrie XVIe et XVIIe siècles*, L'espace social de la ville arabe, Chevallier D. édit., Paris, Maisonneuve et Larose.
- ARAFAT N., 2012, *Nablus: City of civilizations*.
- BIGET J.-L., HERVE J.-C., 1995, Panoramas urbains. Situation de l'histoire des villes, Fontenay/Saint-Cloud, ENS, p. 309-336.
- BONTEMPS V., 2009, *L'industrie du savon à Naplouse : mémoire et identité locale. La mémoire, outil et objet de connaissance*, Aux Forges de Vulcain, pp.213-235.
- CHASTEL A., 2004, *Patrimoine monumental*, Encyclopaedia Universalis, Version 10 p. 2
- DAVID J.-C., 2002, *Espace public au Moyen-Orient et dans le monde arabe, entre urbanisme et pratiques citadines*. Géocarrefour. Vol. 77 n°3.
- GRAVARI-BARBAS M., GUICHARD-ANGUIS S., 2003, *Pour une analyse des conceptions et représentations de la notion du patrimoine dans le monde. Regards croisés dans le monde à l'aube du xxie siècle*, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 943 p.
- ILLBERT R., avril 1982, *La ville islamique : réalité et abstraction*, Les Cahiers de la recherche architecturale : Espaces et formes de l'Orient arabe.
- NAVEZ-BOUCHAINE F., 2005, *Les espaces publics des villes maghrébines : Enjeu et partie prenante de l'urbanisation*. p. 101-119
- TOURNEAU R., 1957, *Les Villes musulmanes de l'Afrique du Nord*, Bibliothèque de l'Institut d'Etudes supérieures islamiques d'Alger, XI, Alger.
- WELFARE ASSOCIATION, 2011, *NABLUS: enduring heritage and continuing civilisation. The revitalization plan of the old City*.
- UNESCO, 2007, *Architectural competition for the design of public spaces and urban facilities in the old city of Nablus*.

Thèses

- ABUSHOSHA S., 2013, *Habitat, aménagement et gouvernance locale en Palestine : le cas de Naplouse*. Sociologie. Université Rennes 2.
- BLEIBLEH S., 2010, *Everyday Urbanism between Public Space and "Forbidden" Space": The Case of the Old City of Nablus, Palestine*. University of Washington, USA.
- BULLE S., *Apercevoir la ville : pour une histoire urbaine palestinienne, entre monde et patrie, sentiment et influences (1920-2002)*.
- IOGNA-PRAT P., 2009, *Le patrimoine culturel entre le national et le local : chances et limites de la décentralisation*. Droit. Université d'Angers, France.

Articles

- BERRY-CHIKHAOUI I., DEBOULET A., 2002, « *Les compétences des citoyens : enjeux et illustrations à propos du monde arabe* », L'Homme et la société (n° 143-144), p. 65-85.
- BONTEMPS V., 2012, « *La restauration du Khan al-Wakala à Naplouse : un parcours du combattant patrimonial* », Les Carnets de l'Ifpo. La recherche en train de se faire à l'Institut français du Proche-Orient (Hypotheses.org), 17 décembre 2012.
- BULLE S., 2005, « *Entre monde et patrie : l'entreprise patrimoniale palestinienne, 1995-2002* », Autrepart 1 (n° 33), p. 127-140.
URL : www.cairn.info/revue-autrepart-2005-1-page-127.htm. DOI : 10.3917/autr.033.0127
- DENOIX S., 2000, « *André Raymond, La ville arabe, Alep à l'époque ottomane (XVIe-XVIIIe siècles), Damas, IFEAD, 1998.* », Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée [En ligne], 89-90 | juillet 2000, mis en ligne le 13 octobre 2004, consulté le 05 mars 2015.
URL: <http://remmm.revues.org/2684>
- VESCHAMBRE V., 2004, Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques éléments de réflexion.

Site Internet :

- Municipalité de Naplouse, http://nablus.org/en/?page_id=27 , consulté le 11/ 02/ 2015.
- Géocarrefour. Vol. 77 n°3, 2002. L'espace public au Moyen-Orient et dans le monde arabe. <http://monindependancefinanciere.com/lenciclopedie/seccion-n/naplouse.php> , consulté le 11/ 02/ 2015.
- Guis pratique de Naplouse :
- http://www.nablusguide.com/index.php?option=com_content&view=article&id=59%3Anablus-today&catid=39%3Ahistory&Itemid=60&lang=fr , consulté le 12/02/2015.
- Géocarrefour. Vol. 77 n°3, 2002. L'espace public au Moyen-Orient et dans le monde arabe : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/issue/geoca_1627-4873_2002_num_77_3
- Revue du monde musulman et de la Méditerranée, N°73-74, 1994. Figures de l'orientalisme en architecture : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/issue/remmm_0997-1327_1994_num_73_1
- Site Internet de la mairie de Lille : <http://www.lille.fr/cms/home/votre-mairie/Relations-internationales/villes-partenaires/des-actions-dans-le-monde/lille-naplouse%3Bjsessionid=1A903B6CC61E6D48AE78AD10329E496C>
- Site des statistiques palestiniennes, PCBS : http://www.pcbs.gov.ps/Downloads/book1624/book1624_0704.pdf

Tables des Références.

Photo 1- Checkpoint de l'accès à la Mosquée d'Ibraham à Hébron. Donnée personnelle.....	13
Photo 2- Checkpoint de séparation de la vieille ville d'Hébron. Donnée personnelle.....	13
Photo 3- Checkpoint pour l'entrée de Jérusalem. Donnée personnelle.....	13
Photo 4- Porte d'entrée de la vieille ville, située au nord. Document personnel.....	19
Photo 5- Schéma d'une fontaine. Islam Abuzant.....	33
Photo 6- Typologie des fontaines dans la vieille ville de Naplouse. Donnée personnelle.....	35
Photo 7- Typologie des Sabath dans la vieille ville de Naplouse. Donnée personnelle.....	37
Photo 8- Moucharabieh, an-Nasr Street, Naplouse. Donnée personnelle.....	38
Photo 9- Entrée du hawsh al-A'tut. Donnée personnelle.....	38
Photo 10- Clock Tower sur la place du Minaret, dans la Vieille Ville de Naplouse. Donnée personnelle.....	42
Photo 11- Inscription de la Clock Tower de Naplouse. Donnée personnelle.....	42
Photo 12- Monument aux morts dans la vieille ville de Naplouse, al- Yasminah. Donnée personnelle.....	43
Photo 13- Typologie des monuments de la vieille ville de Naplouse. Donnée personnelle.....	44
Photo 14- Panorama de la place at-Tutah. Donnée personnelle.....	45
Photo 15- Hammam al-Darajah. Donnée personnelle.....	48
Photo 16- Hammam ar-Rish. Donnée personnelle.....	49
Photo 17- Hammam Baidara.. Donnée personnelle.....	50
Photo 18- Savonnerie Shakaa à la frontière de la vieille ville toujours en activité. Donnée personnelle.....	53
Photo 19- Pâtisserie Al Aqsa. Donnée personnelle.....	54
Photo 20- Hammam Tameme. Donnée personnelle.....	54
Photo 21- Soap Factory Square. Donnée personnelle.....	56
Photo 22- Palais Abdul-Hadi. Donnée personnelle.....	58
Photo 23- Toits de la vieille ville d'Hébron. Donnée personnelle.....	60
Photo 24- Palais Tuqan. Données personnelles.....	60
Photo 25- Hawsh Albeshar en cours de réhabilitation. Donnée personnelle.....	62
Photo 26- CHEC. Maison de Naseer Arafat. Donnée personnelle.....	63
Photo 27- Maison dans le quartier al-Yasminah. Donnée personnelle.....	64
Photo 28- Parc Jamal Abdel Naseer. Donnée personnelle.....	68

Photo 29- Vente des arabai dans le centre-ville. Donnée personnelle.....	72
Photo 30- Halle aux légumes de la Suffian Street. Donnée personnelle.	72
Photo 31- Rue perpendiculaire à Rafidia. Donnée personnelle.	73
Photo 32- Aménagement vernaculaire, dans une rue perpendiculaire à Rafidia. Donnée personnelle.	73
Photo 33- Moucharabieh en pvc, Rafidia. Donnée personnelle.	74
Photo 34- Mosquée an Nimr, à l'est de la vieille ville. Donnée personnelle.....	75
Photo 35- Utilisation des toits dans la vieille ville. Donnée personnelle.	76
Photo 36- An Nasr Street, dans la vieille ville de Naplouse. Donnée personnelle.....	78
Photo 37- Œuvre de Bansky.	79
Carte 1- Représentation de la Palestine. Islam Abuzant.	7
Carte 2- Organisation de la ville de Naplouse à l'époque romaine, selon la logique du Cardo. Réalisation personnelle. Source : ARAFAT N. Nablus : City of Civilisations.....	9
Carte 3- Evolution des frontières Israël- Palestine. Source: Le Figaro.	14
Carte 4- Représentation de l'organisation centrale de la vieille ville de Naplouse. Réalisation personnelle.....	28
Carte 5- Répartition de l'activité commerciale dans la vieille ville de Naplouse, à l'époque ottomane. Réalisation personnelle. Source: ARAFAT N. Nablus: City of Civilisations.....	30
Carte 6- Répartition de l'activité commerciale actuelle dans la vieille ville de Naplouse. Réalisation personnelle. Source: ARAFAT N. Nablus: City of Civilisations.....	32
Carte 7- Localisation des fontaines et des hammams dans la vieille ville de Naplouse. Réalisation personnelle. Source : ARAFAT. N, Nablus : City of Civilisations.....	34
Figure 1- Coupe de la rue du souk. Document personnel.....	71
Figure 2- Coupe de l'espace résidentiel dans la vieille ville. Document personnel.	71
Figure 3- Coupe d'une rue commerciale dans la nouvelle ville. Document personnel.....	71
Figure 4- Coupe de l'espace résidentiel dans la nouvelle ville. Document personnel.....	71

Annexes.

Entretiens avec Ameer dans la vieille ville.

Lundi 09 mars 2015.

Première personne : (environ 40 ans) commerce près de la clock tower. Il ne vit pas dans la vieille ville, mais sur la montagne au nord de la ville. Il aimerait vivre ici, pour être plus près de son travail, ne plus prendre les transports en commun.

Deuxième personne : falafel. (Environ 60 ans) Il vit dans la vieille ville. Il aime vivre ici, c'est le paradis pour lui. C'est un mode de vie plus près des principes religieux. C'est un lieu saint. Il est propriétaire et vie avec ses parents, ses fils et sa femme. Il ne vient pas de Naplouse.

Troisième personne : à côté de la Soap Factory. (Environ 40- 50 ans). Il vit juste à côté de son commerce. Il aime bien, pcq il y a des relations fortes entre les gens. Il loue sa maison, avec sa femme, sa sœur et ses enfants. La vieille ville est en train de changer, les gens préfèrent aller dans la nouvelle ville pour les commerces et ça se ressent. Les relations entre les gens ont aussi changée, et la vie sociale, pcq il y a beaucoup de nouveaux arrivants, ce ne sont plus forcément les habitants originaux qui sont là. Les originaux ont quitté la vieille ville.

Quatrième personne : (environ 20 ans) il vit dans la vieille ville et aime vivre là, pcq ici tout est à proximité, et que les relations sociales sont particulières. Ses amis vivent ici aussi. Il n'est pas originaire de Naplouse, il vient d'Amman en Jordanie. Il est revenu il y a 6 ans, et ont choisi Naplouse pcq son père est originaire de Naplouse. Ils louent leur maison avec son frère. Il aime la vieille ville, mais ne parlons pas de sa forme, il s'en fout. Il aime vivre ici pcq il a ses amis, et n'aimerait pas vivre dans la nouvelle ville.

Cinquième personne : (amis d'Ameer, 20 ans environ). Il ne vit pas dans la vieille ville mais à l'est de Naplouse. Sa famille est arrivée à Naplouse en 1948. Il ne veut pas vivre dans la vieille ville à cause des maisons qui ne sont pas top : maisons trop près les unes des autres, on ne peut pas respirer, insalubrité, etc. il vit avec sa mère, son père et son frère. Il aime le paysage de la vieille ville, le patrimoine et l'histoire sont importants. Si c'était plus moderne c'est sûr qu'il voudrait y vivre. Demande à la fin de l'entretien : aller manger Kunafe. Fierté de montrer et partager.

Sixième personne : magasin de souvenir. (Environ 40- 50 ans) il ne vit pas dans la vieille ville, mais est originaire de Naplouse. Sa famille a toujours vécu en dehors de la vieille ville donc n'y est pas vraiment attaché pour y vivre. Il a un vieux building pour toute la famille. Il a ouvert ce magasin il y a 20 ans et en a un autre dans la nouvelle ville. Ce magasin est une location. Il y a pour lui de meilleures relations dans la nouvelle ville pcq ne se surveillent pas mutuellement. (Dans vieille ville sorte d'envie des autres quand il vend qqch, ou surveillent les nouvelles pièces, etc.) Si on lui proposait, il refuserait de vivre dans la vieille

ville, pcq il y a beaucoup de problèmes liés à la politique. Les israéliens viennent ici en premier. Les bonnes relations de quartier pour lui ne dépendent pas du mode de vie dans la vieille ville en particulier : si tu as des bons voisins, les relations sont bonnes, sinon non. Dans la vieille ville, si un enfant est mauvais, ce sera diffusé aux autres pcq vivent ensemble, et les uns sur les autres. Il peut élever ses enfants comme il veut et à l'écart de tout ça. La particularité de Naplouse pourtant c'est ces relations entre les gens qui sont différentes. Tout le monde connaît tout le monde, on peut retrouver n'importe qui. La cuisine est aussi un caractère particulier de Naplouse.

Rencontre avec les habitants du Hawsh al-Atout.

Le Lundi 16 mars 2015.

Première maison : ils ont toujours vécu dans la vieille ville. Elle vient de Naplouse, et vivait déjà dans cette maison avant la rénovation. Elle a continué à vivre la pendant la réhabilitation pcq il n'y avait pas grand-chose à faire : un mur et le sol. La maison a été détruite pendant l'Intifada, mais son mari avait déjà reconstruit avant l'intervention de la mairie. Dans la réhabilitation, les choix étaient limités, la mairie a choisi pour eux. Mais pour leur sol, ils se sont imposés. Elle aime vivre ici, mais le point de vue est différent selon les membres de la famille. Ça ne la dérangerait pas de vivre ailleurs, pcq elle aime le changement, mais son mari ne quitterait jamais la vieille ville, car il vit ici depuis toujours. Si on avait mis autre chose à la place du hawsh, ça ne change rien pour elle, car elle vient d'un village et n'est pas vraiment attachée au hawsh, mais son mari n'aurait pas aimé du tout. Les gens d'ici aiment garder les traditions. Ils veulent garder la même chose en l'améliorant. 10 personnes vivent dans la maison : son mari, la mère de son mari, et le frère de son mari.

Forme de la maison : complexe, beaucoup de portes autour d'une pièce principale, mais avec d'autres escaliers etc. pièce à vivre spacieuse et ouverte, mais tout le reste est complexe, et plus intime. Seule maison où ils ne nous ont pas fait visiter.

Deuxième maison : Vit dans la vieille ville depuis très longtemps. Elle vient d'un village près de Naplouse. Ça fait 50 ans qu'elle est à Naplouse. Mais avant elle vivait dans un autre endroit de la vieille ville. Près de Khadek Mosque. Pendant la réhabilitation, ils ont été vivre chez son fils, près de la vieille université.

La maison, rectangle pour la pièce principale, à vivre. Trois portes qui distribuent sur les chambres des parents et de leurs deux fils, l'un marié avec deux enfants, l'autre seul. Une porte pour la cuisine et une pour la sdb. On a un petit cagibi dans la pièce à vivre avec un accès sur le toit. Dans cette partie de la pièce à vivre, le toit est ouvert sur une bonne partie. A côté de chaque porte on a un signe rond fait à la peinture. L'homme nous explique que c'est une marque des israéliens pour dire qu'ils sont passés par là, et qu'ils ont fouillé la pièce. Il nous montre aussi le mobilier abimé par les israéliens qu'il a conservé.

Leur maison a été réhabilitée deux fois, deux ans après l'Intifada, et il y a trois ans. La première fois il y a eu un problème avec les matériaux utilisés : infiltration de l'eau pendant l'hiver. Il demande une nouvelle rénovation, pcq l'humidité est de plus en plus présente. Ce qui est important pour lui : la relation entre les gens qui est forte. Il ne voudrait pas d'une maison plus moderne, ou quitter la vieille ville. Pendant la rénovation de son logement, ils sont allés chez son fils

dans la nouvelle ville et il n'aimait pas du tout, l'individualisme et la froideur entre les gens. La vieille ville lui manquait. Ici, c'est aussi une sécurité de vivre dans le hawsh. Tout le monde est soudés, et aussi s'il y a une attaque des israéliens, ils seront au courant au plus tôt et pourront s'enfuir, ou se défendre. Aussi, la vie dans la vieille ville est simple est bon marché. Tout est à proximité. C'est trop dur pour lui de quitter cette vieille ville.

Son fils travail dans le bâtiment, donc il a réhabilité avant la municipalité, il nous montre aussi une pièce qu'ils ont rénové eux-mêmes. Il dit qu'il n'a pas besoin de réhabilitation si ce n'est pas pour refaire de la même manière. Il est trop attaché à ça. Certaines pierres n'existent plus, ou on n'a plus le savoir-faire, il faut les conserver. Il nous parle d'une pièce au-dessus de la porte d'entrée de son fils, où il y avait des décors, et qui a été détruite. Toutes les choses qui avaient une signification pour lui ont disparues. Ils ont changé beaucoup de choses et il n'aime pas ça. Leur mode de vie a bien sûr changé avec la réhabilitation. Depuis qu'ils sont revenus ils doivent faire attention à tout dans leur maison, tellement elle est fragile. On a aussi l'installation de l'électricité. Avant il avait une lampe pour toute la pièce et c'était bien. Maintenant il y en a cinq et c'est sombre. Ils ont rajouté aussi le quadrillage devant la fenêtre de son fils qui n'existait pas. Ce n'est pas fonctionnel.

Troisième maison : Détruite en 2004, c'est une des deux maisons qui a motivé la réhabilitation. Son fils était un rebelle, les israéliens ont donc fait exploser sa maison. L'eau et l'électricité ne fonctionnent pas. La forme des fenêtres a été changée, ou ont été déplacées. L'endroit n'est pas bon à vivre pour leur santé. Humidité, dangereux pour l'électricité, etc. elle vient de Jénine, et vit avec son fils et sa future femme, près du vieux campus, en attendant que l'endroit soit vivable, et que son fils soit marié. La maison a été détruite cinq fois. Relation importante avec cette maison, elle ne voulait pas laisser sa maison à la municipalité qui voulait en faire un musée. Donc elle ne veut pas abandonner sa maison dans tous les cas, pour qu'il n'y ait rien d'autre : droit d'occupation. Maison sombre aussi.

Quatrième maison : quatre maisons dans une cour commune en haut des escaliers. Ce sont les membres de la famille qui y vivent. Les mêmes problèmes d'humidité sont à déplorer.

Cinquième maison : Murs sont abimés à cause de la réhabilitation des voisins. Ils ont dû payer pour pouvoir choisir les matériaux ou réparer des changements qui ne les satisfaisaient pas. Une des pièces, la chambre de son fils, n'avait pas été réhabilitée. Les investisseurs sont venus voir comment ça se passait, et ont mis un peu la pression à la mairie, qui a fait une pièce parfaite, la seule qui n'ait pas de problème. C'est devenu une vitrine pour les visites. Il y a aussi une pièce avec un dôme, c'est un spécialiste qui est venu, et c'est la seule qui n'a pas de problèmes aussi.

On a un sentiment d'impuissance chez ces habitants, de tristesse et de désespoir. Les gens ont fait rénover leur maison, mais ont le sentiment d'avoir contribué à l'élaboration d'une vitrine qu'on montre aux investisseurs et aux touristes. La réalité se cache derrière leur porte, où par droit d'intimité, on n'emmène pas les visiteurs. Le hawsh résonne comme un pastiche, ou un décor de cinéma. Pourtant, quand je parle aux habitants, ils ne quitteraient jamais cet endroit, qu'ils défendent comme leur terre. Ils préfèrent ne rien dire et investir pour faire la rénovation eux-mêmes. De mon point de vue, je trouve ça dommage. De par le

mal que les habitants se donnent pour rester là, de l'attachement palpable qu'ils ont à la vieille ville, cette fausse rénovation les écœure de l'endroit, et au lieu d'inciter les gens à rester, ils les découragent, au profit d'une vitrine pour investisseurs. Pour moi, je pense que ça va leur rapporter sur le court terme, mais sur le long terme la construction va tomber en ruine, et va aussi faire partir les habitants les plus attachés et les plus motivés à la conservation de la vieille ville. Sur le long terme, ils ont tout à y perdre. Débat à éclaircir avec Rania.

Questionnaire en ligne.

Can you give me your definition of heritage? What does it mean for you?

Heritage is everything old, like old buildings, old traditions, old streets and old culture

Our identity

Monuments and buildings built by our ancestors and that set us apart from others countries Reflect our culture and our history old city

Who does not have heritage, then will absolutely will not have present and future!

sth old , belong to dead people

Old buildings, palaces, path railroad

The buildings and remains of ancient time of many centuries of the last civilization, it means a lot of me since it talks about the

What characterize the city of Nablus for you?

The old part of it, and the clock tower

The uni and the downtown

The old city of Nablus... The nature (tow mountains)... Al-Najah University

Nice roman city

Old city

The existing of al-Najah University

Souk, economy

It's from the Romanian centuries shaped to work as a prevent site and as cluster of building (I think this)

What is the heritage in the Old City?

Everything in it!

The old buildings and masjids

Type of building and palaces, al-khan, strong relationship between the people who lived there
Itself

Al Khan, old souk

Al-khan souk... I didn't visit the old city before

Hawsh, it reflect social contact with Privacy

The minaret in al Naseer Street, the Romanic stadium, the building and corridors style and other things related to these styles

Where do you live? With who?

In the west of the city with my father, mother, and one brother

Nablus - with students

In Jenin city... With my family

Fara, my family

Near Campus, Dorm, with my friend and another students

In Jenin, with my family

Qalqelia, with my family

In Nablus city, with my family

Would you prefer to live in the Old City or in the new one? Why?

The new city, because the old city is so tight and noisy for me. And because it's something we get used on it. And we can't simply new one... Closer to the uni

Both I love old city and the buildings inside it, also the street, it strengthens the relationship for my children in future new city is yes

IDK

New one, because all service can get and enter in new one, but not in old city... The old city is for Tourism

New one, cause we got use to live in new one

If the old city is regentificate and rehabilitate, I do not mind

What is important for you to inherit to your children?

The religion.

The love of Palestine

About their past culture and how it's important for us... Beside that our heritage is not buildings and some constructions! It new city

Love of country

Teach them belonging to our homeland

First thing Religion, Family ideas

I do not have children :), but in the future i think if we put the traditional games in practice... It's good

What belong to the way of life of your parents you wouldn't like to reproduce?

Some of the traditions which I don't like

Nothing

Nothing... I love the way they lived in... The develop life we live in now is good for us yes! But we don't have the fun they had old city

When they travel far away and do not get back to country

All thing was hard to get and live in... They didn't have any amenities methods in their life

Way of thinking, and distinction among children

People culture develop by the time and our life now contain many development and technologies which should enhance in the way is the perfect house for you?

Big house with a very wide garden and lots of trees around it with guards on the door and security cameras everywhere around a single house with a big garden

House Connects between the past and modern life, with courtyard beside live near family home

Big house in old city

Old, open houses

There is no perfect home in every stage of my life... Every stage has its perfect home... I will live in several homes ... first when simple building with neighbours

The perfect house which contain the whole needs the ordinary person wants in health and quite environment.